





ROSE AUSLÄNDER,

L'AUTRE GRANDE VOIX JUIVE DE LA  
BUCOVINE

Collection « Judaïsme »  
dirigée par Antoine Spire

© LE BORD DE L'EAU 2022  
[www.editionsbdl.com](http://www.editionsbdl.com)  
33310 Lormont

ISBN : 978-2-35687-868-7

SABINE AUSSÉNAC

# ROSE AUSLÄNDER,

L'AUTRE GRANDE VOIX JUIVE  
DE LA BUCOVINE



LE BORD  
DE L'EAU

« Toute vie est traversée du désert, poursuite d'oasis, passage d'un infini, d'un inconnu à l'autre; toute voix aussi est mouvement, mais dans le sens vertical, entre deux abîmes. Souvent, l'homme presque imperceptible et pourtant rempli de sang et de violence, est anéanti par l'immense; quelquefois il s'en éblouit et boit à l'univers comme à une mamelle dont le lait lumineux est le monde<sup>1</sup>. »

Philippe Jacottet

En mémoire de Monique Lise-Cohen

---

1 P. Jacottet, préface aux poèmes de Giuseppe Ungaretti, *Vie d'un homme*. Poésie 1914-1970, collection Poésie/Gallimard (n° 147), Paris, Éditions Gallimard, 1973.







## PRÉFACE

Lèvres  
oui  
il reste encore  
beaucoup à dire<sup>1</sup>

Sadagora est une petite bourgade située à quelques kilomètres du centre de Czernowitz, capitale historique de la Bucovine, ancienne province autrichienne et autrefois poste avancé de la culture allemande dans une terre peuplée d'une mosaïque de peuples entre mer Noire et Carpates, entre Roumanie et Ukraine. Paul Celan, dans le titre d'un poème de *La Rose de personne*, parodiant François Villon, inverse ironiquement les ordres de grandeur entre les deux localités pour mieux souligner le lien qui les unissait :

« Un air de filous et de brigands chanté à Paris emprès Pontoise par Paul Celan de Czernowitz près de Sadagora<sup>2</sup>. »

---

1 R. Ausländer, *Gesammelte Werke in sieben Bänden, Œuvres complètes en sept tomes*, Francfort-sur-le-Main, Éditions Fischer, 1984, GW., IV, p. 111.

2 Paul Celan, *La Rose de personne*, trad. Martine Broda, Paris, Le Nouveau Commerce, 1979, p. 46-47.

Ces deux villes constituaient deux pôles du judaïsme bucovinien : Sadagora, un des centres hassidiques des « rabbins miraculeux », dont les récits hauts en couleur ont été popularisés en Europe occidentale par les transcriptions de Martin Buber et d'Elie Wiesel, et Czernowitz, la ville universitaire et cosmopolite, dont l'élite juive germanophone tournait les yeux vers Vienne et Berlin. La proximité de la métropole régionale et de son faubourg que l'on a pu appeler « le Vatican juif » n'a pas toujours été synonyme d'harmonie, même si le regard lointain et rétrospectif, c'est-à-dire postérieur à la Shoah, a tendance à englober Sadagora dans Czernowitz, ce qui de nos jours est en effet administrativement le cas. Pour l'écrivain galicien et éditeur des premières œuvres complètes de Georg Büchner, Karl Emil Franzos (1848-1904), dont les années de scolarisation au lycée de Czernowitz ont été décisives dans sa formation, Sadagora, qui servira de modèle au « Barnow » de ses récits, est l'incarnation de la superstition et de l'obscurantisme hassidiques qui participent de l'arriération propre aux confins de l'Europe orientale, à cette « demi-Asie » qui, selon lui, ne pourra trouver le salut que grâce à l'œuvre émancipatrice des Lumières allemandes. Inversement, pour nombre d'auteurs juifs assimilés d'Autriche et d'Allemagne de la génération suivante, soumis aux persécutions antisémites et contraints bon gré mal gré de prendre position par rapport à l'identité juive, la découverte de la culture hassidique fonctionne comme surface de projection, à la fois réservoir de mythes à forte charge poétique et modèle de piété authentique vécue dans le quotidien. La poétesse berli-

noise Nelly Sachs (1891-1970) par exemple, réfugiée en 1940 en Suède, trouve dans le mysticisme hassidique, à côté des textes de la Kabbale, une source d'inspiration et de renouvellement de son écriture fortement marquée à ses débuts par le romantisme novalisien, ce qui d'un point de vue historique est un paradoxe quand on sait que les ultraorthodoxes yiddishophones de Galicie et de Bucovine interdisaient dans leurs communautés l'utilisation de l'allemand, vecteur selon eux d'apostasie et d'acculturation.

Rose Ausländer (1901-1988), elle aussi enfant de « Czernowitz près de Sadagora », participe comme son ami Paul Celan des deux pôles, en particulier grâce à son père, qui, bien que formé dans les milieux hassidiques de Sadagora, avait choisi de s'installer dans Czernowitz qui possédait un lycée, une université et un théâtre allemands ainsi que des cercles philosophiques actifs :

« À la cour du rabbi miraculeux de Sadagora

le père s'initiait aux profonds mystères

Ses papillotes résonnaient des légendes

dans ses mains il tenait la forêt hébraïque

Des arbres de lettres sacrées étendaient leurs racines

de Sadagora à Czernowitz

Le Jourdain se jetait à l'époque dans le Prouth –

mélodies magiques dans l'eau

Le père les chantait apprenait et chantait

l'héritage des aïeux se mêlait à

la forêt et aux cours d'eau

Derrières les saules près du moulin

se dressait l'échelle rêvée

appuyée au ciel

Jacob engagea le combat avec l'ange

sa volonté toujours triomphait

De Sadagora à Czernowitz et

retour les miracles se rendaient à la Sainte Cour

se nichaient dans le sentiment

Le garçon apprit le ciel connaissait les

dimensions des anges leur distances et leur nombre

était rompu au labyrinthe de la Kabbale

Un jour à dix-sept ans il voulut

voir l'autre côté

alla dans la ville profane

tomba amoureux d'elle

ne put s'en détacher<sup>1</sup> »

Il ne fut pas donné à Rose Ausländer de vivre comme son père avec autant d'évidence qu'elle l'évoque dans ce poème, en l'idéalisant, la circulation des miracles entre Sadagora et Czernowitz. Son « méridien » (Paul Celan) présente un parcours beaucoup plus heurté et douloureux, dans lequel alternent ruptures et continuités, bifurcations et recommencements, pertes et reconquêtes : suite aux difficultés engendrées par la mort de son père, celle qui est née Rosalie Scherzer est arrachée une première fois à la Bucovine par sa mère qui l'envoie, comme beaucoup de juifs à l'époque, tenter sa chance aux Etats-Unis. Après son mariage avec Ignaz Ausländer (un cousin de Ninon Ausländer, historienne de l'art qui épousera Hermann Hesse), un divorce et de nombreux voyages entre Amérique et Europe, Rose Ausländer rentre en 1935 à Czernowitz qui, comme d'autres villes d'Europe centrale et orientale, va subir tour à tour l'occupation soviétique et la barbarie nazie. Elle parvient à survivre dans le ghetto de Czernowitz, trouvant notamment un soutien moral dans des lectures collectives de poèmes, émigre de nouveau après

---

<sup>1</sup> R. Ausländer, *op.cit.*, in *G.W.*, II, p. 318.

la guerre aux Etats-Unis dont elle recouvre la nationalité qu'elle avait perdue en 1937, y reste une vingtaine d'années et finit par s'installer à Düsseldorf de 1965 jusqu'à sa mort en 1988, long séjour en terre allemande interrompu seulement par une ultime année passée aux Etats-Unis. Ces différentes stations, pour partie imposées par les circonstances historiques, pour partie résultant de choix de vie, correspondent également à des étapes dans la conquête d'une langue poétique qui s'est étalée sur plus de 65 ans. Ses débuts sont placés, à côté du romantisme et de l'expressionnisme, sous le signe de Rilke, passage obligé de la formation de tout poète de cette génération, y compris Paul Celan (« on rilkéisait », dit-elle lucidement après coup). Mais pour celles et ceux qui survivront à la Shoah et à la Deuxième guerre mondiale, il deviendra évident que bien des traits de la poésie rilkéenne sont devenus obsolètes et qu'un renouvellement radical du langage poétique s'impose si l'on veut sauvegarder la possibilité de cette ligne de crête entre le « Déjà-Plus » et le « Toujours-Encore » qui délimitent, selon Paul Celan, l'espace dévolu au poème après Auschwitz.<sup>1</sup>

La fréquentation de la modernité américaine, principalement des œuvres de Marianne Moore, Wallace Stevens, Robert Frost et E. E. Cummings, permet à Rose Ausländer de se libérer, à partir des années 50, d'une forme de lyrisme devenue impossible et de trouver la

---

<sup>1</sup> Paul Celan, *Le Méridien* (1961), trad. André du Bouchet, Montpellier, Fata Morgana, 2008, p. 32-35.

voie qui la conduira, en anglais puis de nouveau en allemand, à son écriture spécifique, toujours plus épurée.

C'est la complexité de ce parcours biographique tout comme la permanence de la « basse continue » du thème juif et les variations de l'écriture de Rose Ausländer que Sabine Aussenac, avec précision et grande connaissance des multiples références au judaïsme, retrace dans le présent ouvrage. Son portrait empathique, mais également son analyse des enjeux de cette œuvre (l'expérience de l'exil et de l'altérité, les mécanismes de la mémoire, la dialectique de la parole et du silence, l'héritage complexe de la tradition juive) permettent de comprendre le paradoxe de cette poétesse qui par la pratique compulsive, diariste pourrait-on dire, de la poésie (3000 poèmes!) visait à faire corps avec son écriture pour s'y dissoudre :

« Je m'écris

dans le Néant

Il me

conservera

pour l'éternité<sup>1</sup> »

LAURENT CASSAGNAU

---

1 R. Ausländer, *op.cit.*, *GW VI.*, p. 148.





## AVANT-PROPOS

Qui est Rose Ausländer? Il est à gager que peu de lecteurs français ont déjà entendu ce nom, pourtant très reconnu et aimé en Allemagne. Cette poétesse, qui fut nimbée de lauriers après une gloire tardive, traversa le vingtième siècle et ses tourments avec « sa valise de soie » comme elle aimait à le dire, en nomadisme affectif et géographique, depuis sa Bucovine natale jusqu'aux États-Unis, en passant par l'Autriche, par l'Allemagne, avant de vivre de longues années dans une maison de retraite juive de Düsseldorf, continuant à écrire depuis son lit. Elle laisse un fonds considérable, ayant écrit près de trois mille poèmes, et sa voix fait partie des grands noms de la littérature contemporaine.

Pourquoi lire Rose Ausländer? Par curiosité, d'abord, pour découvrir des textes encore bien peu traduits en français. Pour s'émerveiller devant une langue simple et limpide, devant des images souvent bouleversantes et fortes. Pour entendre une voix étonnante, celle d'une enfant et d'une adolescente émerveillée par un univers bienveillant et culturellement bouillonnant, puis celle d'une femme courageuse, ayant survécu à la guerre, au ghetto, à l'exil, et enfin celle d'une vieille dame incroyablement résiliente, malicieuse et digne. Mais surtout

pour découvrir un cheminement intellectuel passionnant, entre méandres identitaires et passerelles philosophiques, et pour arpenter un langage poétique neuf et unique.

C'est un matin de 1995, à la bibliothèque du département d'Etudes Germaniques de l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, que je plongeais pour la première fois dans cette œuvre bouleversante grâce à la plume sensible de Jacques Lajarrige dans son article :

« Persistance de la mémoire : le mal d'être dans la poésie de Rose Ausländer<sup>1</sup>. »

Le « Phénix de la Bucovine » était alors encore quasiment ignoré du monde universitaire français. Dans une Allemagne encore confrontée à ce « deuil impossible » de l'après-Shoah, la poétesse était certes choyée et reconnue par la presse et le public, mais, comme le constate Mireille Tabah dans sa recension consacrée à la réception de Rose Ausländer, celle-ci était surtout symbole de résilience, adulée pour sa survivance à la barbarie et pour son escapisme dans les arcanes d'une langue-refuge, aux accents de plus en plus celaniens : La réception de Rose Ausländer en Allemagne a longtemps été caractérisée par un « intérêt quasi exclusif et presque obsessionnel (...) pour la biographie de Rose Ausländer

---

1 J. Lajarrige, « Persistance de la mémoire : le mal d'être dans la poésie de Rose Ausländer », *Germanica*, 5, 1989, p. 29-40.

et pour le message de bonheur et de paix que semblent transmettre sa vie et son œuvre<sup>1</sup> ».

Plus de vingt ans après, le chemin parcouru est impressionnant. Rose Ausländer fait aujourd'hui partie intégrante du paysage littéraire allemand, son œuvre ayant non seulement les honneurs d'un public fidélisé par le remarquable travail d'édition de Helmut Braun, mais s'exposant aussi dans le monde de l'éducation outre-rhénan, où les enfants apprennent ses poésies, quand les lycéens rédigent des commentaires de textes et les étudiants des mémoires consacrées à l'autrice. Rose Ausländer est de plus aujourd'hui traduite dans de nombreuses langues, même en persan et en espéranto, des articles universitaires et des colloques lui sont consacrés dans le monde entier, et les occurrences concernant son nom sont aussi très nombreuses sur la toile : d'innombrables tweets évoquent sa poésie dans divers idiomes et l'on retrouve aussi des extraits de ses textes sur Instagram, avec près de 700 hashtags #RoseAusländer!

La simplicité de son style souvent épuré, les images à la fois fortes et facilement décryptables de ses métaphores et la variété de ses thématiques permettent de plus à la poésie de Rose Ausländer d'être facilement accessible pour des élèves, puisqu'une première lecture en permet une compréhension immédiate, et sa musicalité a aussi entraîné de nombreuses mises en voix en différentes langues sur la plate-forme You Tube.

---

1 M. Tabah, « La réception de Rose Ausländer en Allemagne après la Shoah », *Études Germaniques*, avril-juin 2003, n° 2, p.189.

Bien entendu, le monde universitaire international et la germanistique ne sont pas en reste, car lorsque l'on se penche sur cette poésie, l'on en perçoit peu à peu une polysémie et une profondeur qui vont bien au-delà de cette apparente simplicité. On ne compte plus les colloques, tables rondes, manifestations, ouvrages critiques, recherches universitaires consacrés à travers le monde à celle qui a enfin été reconnue comme l'égale d'autres grandes poétesses juives de langue allemande. En France, il convient de rendre hommage à Jean-Marie Valentin, dont les initiatives ont permis il y a une vingtaine d'années une meilleure connaissance de la poétesse de la Bucovine. Le Président du Jury de l'agrégation externe d'allemand avait même choisi en 2006 de mettre Rose Ausländer au programme 2006. On notera cependant qu'il existe encore assez peu de publications universitaires françaises consacrées à cette autrice, et un nombre très réduit de traductions. Elle est loin encore de l'aura d'une Nelly Sachs ou d'un Paul Celan...

De plus, comme c'est d'ailleurs souvent le cas pour la poésie d'auteurs non francophones, les poèmes de Rose Ausländer ne sont encore que très peu connus des lecteurs français. D'une part sans doute, au vu de la frilosité éditoriale hexagonale envers la poésie, mais d'autre part tout simplement car elle a été encore peu traduite en français et ne figure dans aucune anthologie non universitaire, ce qui, si l'on s'en réfère au peu de goût des Français pour la langue de Goethe, induit tout naturellement l'ignorance du grand public des œuvres de cette poétesse...

Nous avons choisi d'analyser l'espace littéraire ausländerien par le biais du judaïsme : longtemps, celle qui se prétendait agnostique et qui ne fréquentait pas la synagogue de la maison de retraite « Nelly Sachs » à Düsseldorf, où elle passa les dernières années de sa vie, avait été considérée comme plutôt éloignée des cercles et instances communautaires. Cependant, plusieurs travaux ayant démontré le lien vernaculaire et définitif de la poétesse à ses origines, à sa foi, à ses racines judaïques, c'est donc en ce sens que nous articulerons notre réflexion, centrée sur le lien entre judéité et écriture. Nous avons choisi d'effectuer personnellement les traductions. Il s'agira bien entendu de morceaux choisis parmi les quelques trois mille poèmes (dont deux-mille-deux-cents édités par Helmut Braun) et les plus de vingt-mille pages de manuscrits et notes du fonds Ausländer.



## INTRODUCTION

« Jacob et  
poésie ont le  
même destin ;  
être juif ou poète,  
c'est tout un<sup>1</sup>. »

Pourquoi ce choix de la « Question Juive » pour aborder l'œuvre de Rose Ausländer ? Tout simplement car la littérature secondaire l'a souvent classée dans les poétesses dites « de la Shoah »... Rose Ausländer est en effet souvent associée à d'autres autrices de cette période, son nom apparaissant par exemple souvent aux côtés de ceux de Nelly Sachs ou de Gertrud Colmar. Ainsi, diverses études furent consacrées à ces poétesses dans le cadre de ce que la réception anglo-saxonne nomme « littérature de l'Holocauste », comme l'ouvrage de Kathrin M. Bower en 2000, *Éthique et souvenir dans la poésie de Nelly Sachs et Rose Ausländer*<sup>2</sup>. Il est ainsi tentant d'aborder cette œuvre par le biais du linéaire lancinant de la Shoah, à l'affût de cet ossuaire testimo-

---

1 C. Vigée, « Dans le défilé », *Délivrance du souffle*, Paris, Éditions Flammarion, 1977, p. 38.

2 K.M. Bower, *Ethics and remembrance in the poetry of Nelly Sachs and Rose Ausländer*, Columbia, Camden House, 2000.

nial qui émaille l'itinéraire de Rose, dépeinte toujours comme une « Juive errante » qui n'eut qu'un seul espace véritable, celui du verbe, et d'élargir tout naturellement cette perspective vers celle de l'identité hébraïque. Elle s'autoproclame d'ailleurs « fille de Moïse », comme dans son texte « Moi » :

« Fille de Moïse

je chemine à travers le désert

Un chant

j'entends

pleurer sable et cailloux

famine<sup>1</sup> »

Cependant, au fil de la découverte plus pointue de l'abondant corpus textuel de cette poétesse atypique et de la familiarisation avec la littérature secondaire, d'autres perspectives d'analyse prennent corps, en particulier l'absolue certitude d'un indispensable travail sur l'hétérogénéité de cette langue éclatée et polymorphe, allant de la célébration rilkéenne des débuts à l'indicible *pneuma* caractérisant les dernières productions poétiques, sans oublier les silences du ghetto, l'engouement

---

1 R. Ausländer, « Mosestochter/wandel durch die Wüste//Ein Lied/ich hör Sand und Steine weinen/Hungersnot », « Ich », « Moi », in *G. W.*, VII, p. 323.



pour la langue anglaise qui, pour un temps, deviendra terre d'accueil pour l'exilée et résilience poétique lorsque Rose Ausländer reviendra vers la langue allemande.

C'est ainsi que nous thématiserons par exemple les diverses problématiques liées aux différentes images de la « mère », personnage central des poésies ausländeriennes, ou de la Bucovine, cette région de l'enfance perdue d'où était aussi originaire Paul Celan ; nous évoquerons aussi cette « langue-mère », la langue allemande perdue, puis retrouvée par Rose Ausländer, justement après de longues années d'exils, ainsi que certains sujets liés à la nature, à l'art ou au voyage. Les grandes lignes bibliographiques de la poétesse seront bien sûr mises en perspectives avec ses textes, surtout pour établir au fil de notre découverte des parallèles entre ses évolutions littéraires et son existence souvent tourmentée : ayant traversé de part en part les soubresauts d'un siècle houleux et meurtrier, Rose Ausländer demeure effectivement un témoin littéraire majeur de son époque. Nous avons pu nous baser sur la précision des recherches du biographe attitré de la poétesse, Helmut Braun, puisqu'il a su rénover et réhabiliter l'image de celle qu'il a en partie découverte, éditée, accompagnée durant ses longues années de maladie, et qu'il continue de mettre en lumière outre-Rhin au fil de nombreuses publications, tout en faisant rayonner la Rose Ausländer Gesellschaft, la Société Rose Ausländer.

Nous nous proposons de faire tout d'abord, après l'indispensable exégèse biographique que nous relierons déjà aux Leitmotive ausländeriens, la part belle au récent état de la recherche avant de tisser une toile de ré-

flexions autour des axes poétiques de Rose Ausländer, en approfondissant certaines thématiques. Il s'agira donc, en nous fondant sur l'ensemble du corpus, et tout en y intégrant les axes énumérés ci-dessus, de définir cette problématique de l'empreinte d'un peuple et d'une culture sur une œuvre lyrique immense et complexe, en explicitant une trame langagière constellée des motifs ancestraux de cette judéité qui fonde la personnalité de l'autrice, parfois presque malgré elle.

Sans verser dans une spiritualité ici hors de propos, il a bien fallu composer avec les éléments de la structure religieuse émaillant ses textes. Consciente de nos limites quant aux connaissances de la « Loi » et de l'histoire millénaire des diasporas et études juives, nous avons tenté de porter un regard critique et universitaire sur une question sensible et souvent impalpable, puisque touchant à la sphère très « personnelle » des engagements de Rose Ausländer. Oscillant entre pudeur spirituelle et rigueur d'exégète littéraire, nous avons essayé de rester humbles devant les *schibboleths* (messages) mémoriels, et souveraine quant à l'analyse de cette « poétique de la respiration » dont parle Marc Sagnol<sup>1</sup>.

En effet, à travers le verbe poétique ausländerien se bousculent ou s'éparpillent chroniques et récits bibliques et se profilent les motifs toujours renouvelés des éléments fondateurs du judaïsme : celle qui était née Rosalie Scherzer, qui, toute sa vie et malgré son divorce, tiendra à conserver le nom de son mari,

---

1 M. Sagnol, « La Morariusgasse de Rose Ausländer », *Études Germaniques*, *Ibid*, note 2, p. 266.

« Ausländer » (« étranger » en allemand), est vraiment demeurée jusqu'au bout cette « étrangère » dont la diaspora intérieure se fait écho de l'errance d'un peuple. Les thématiques de l'exil et de la dispersion se profilent tout au long de l'œuvre. De même que les images et motifs issus de la Torah ou du Talmud émaillent d'innombrables poésies, sans oublier, bien sûr, la blessure toujours béante de l'indicible, de cette parole suffoquée de la Shoah.

Certes, on peut lire cette poésie avec un regard béotien, se berçant de sa musicalité ou s'émerveillant devant la richesse métaphorique ; cependant, un lecteur attentif apercevra derrière moult poèmes comme un deuxième texte en filigrane : celui que Rose Ausländer tisse, subtilement, comme une ode à tout un peuple. Sa poésie sans cesse replace les images dans un continuum historique et social ; et sa temporalité est souvent spatialisée, selon un processus qu'emploiera Sebald dans ses romans, enchevêtrant des strates de vies mêlées pour déconstruire kaléidoscopiquement la douleur du monde.

On a souvent évoqué le *silence ausländerien*, cette insoutenable légèreté de l'essence poétique d'une femme brisée, mais digne, d'une survivante chantant encore le lilas de l'enfance malgré le « lait noir » de la mémoire évoqué par Celan dans sa « Fugue de mort<sup>1</sup> » :

---

1 P. Celan, « Fugue de mort », *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Jean-Pierre Lefebvre (trad.), Paris, Éditions Gallimard, 1998, p. 53.

« (...) Lait noir du petit jour nous te buvons la nuit  
nous te buvons midi la mort est un maître d'Allemagne  
nous te buvons soir et matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître d'Allemagne ses yeux sont bleus  
il te touche avec une balle de plomb il te touche avec  
précision  
un homme habite la maison tes cheveux d'or Margarete  
il lâche ses chiens sur nous et nous offre une tombe  
dans les airs  
il joue avec les serpents il rêve la mort est un maître  
d'Allemagne  
tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux de cendre Shoulamit »

Rose Ausländer a en effet énormément chanté la mémoire, de son passé de fillette joyeuse née au carrefour des cultures européennes à ses souvenirs d'exil, en passant par la résonnance millénaire du peuple d'Abraham. C'est précisément cet équilibre entre l'enfant en innocence et allégresse, entre les tourbillons de l'Histoire et la femme en résilience, allié à cette force de survivance,

qui sous-tendent toute son œuvre : « Écrire, c'était vivre. C'était survivre<sup>1</sup>. »

Toute son œuvre s'articulera sur cet instinct de vie puisé au cœur même de la mémoire juive, sur les racines d'une langue-source matricielle, décrite comme une « langue fontaine<sup>2</sup> » qui jaillit, oasis mémorielle, malgré les déserts affectifs liés aux diverses pertes émotionnelles et au-delà des traumatismes engendrés par la barbarie, faisant reverdir les champs calcinés de l'après-Shoah. Plus la poétesse avancera au travers de ses propres déserts, plus sa langue se fera lumineuse et légère, transcendant même l'extrême solitude de sa fin de vie, lorsqu'elle demeurera grabataire durant de longues années tout en continuant à créer.

« Il est inespéré qu'à travers tant de nuits

Le matin puisse encore imaginer de poindre

Que d'un monde sans porte tel un printemps s'échappe  
(...)

Il est miraculeux qu'il reste la lumière<sup>3</sup>. »

---

1 R. Ausländer, « Alles kann Motiv sein », *Motive – Warum ich schreibe*, Tübingen, 1971.

2 R. Ausländer, « Springbrunnensprache », extrait du poème « Nördlich », « Au Nord », *Im Aschenregen die Spur deines Namens : Gedichte und Prosa*, Francfort-sur-le-Main, Éditions Fischer, 1984.

3 C. Vigée, *op. cit.*, p. 38.

Ces paroles d'un autre grand poète juif, Claude Vigée, récemment disparu, font écho à la lumière qui baigne les poésies de Rose Ausländer de l'éclatante clarté de l'astre solaire de la *Oroth* (les « lumières scintillantes » en hébreu, תורה) jusqu'aux timides persistances stellaires. Poétesse héliophage<sup>1</sup>, celle qui « compte les étoiles de ses mots », pour reprendre le titre de l'un de ses recueils, se refuse à rester *adscripta glaebae*<sup>2</sup> dans les nuits de la désespérance : certes, elle a vécu le ghetto et l'exil, puis de longues années d'immobilisme et d'invalidité, mais sans jamais renoncer à écrire, à espérer. Et c'est vers cette lumière que semblent tendre ses poésies, vers l'aboutissement des lumières de la fête de Hanoucca, victoire de la petite lampe juive sur la lumière grecque, victoire de la persévérance et de la fierté de ceux qui, toujours, ont résisté.

Hanoucca symbolise aussi le rassemblement d'un peuple derrière sa tradition la plus vivante, celle de l'espérance et de la confiance retrouvées. Il s'agira ainsi de définir le lien conscient ou inconscient qui relie Rose Ausländer à ces diverses traditions hébraïques, en partant de l'oscillation permanente entre l'identité juive et l'identité poétique qui caractérise cette « quasi-damnation » à la judéité, à laquelle se réfèrent même les contempteurs de Dieu :

---

1 Néologisme créé à partir de l'adjectif « héliophile » (qui aime la lumière) et du suffixe « phage » : la poétesse « mange » la lumière tant elle l'aime.

2 Littéralement « vouée à la terre », par extension engluée, prisonnière.

« Loué sois-tu, Personne<sup>1</sup>. », écrit ainsi Paul Celan, le grand compatriote de la Bucovine, le « frère » en écriture de Rose.

Des psaumes de la Torah aux poètes israéliens d'aujourd'hui, la judéité fait partie intégrante du moi lyrique, et nous analyserons cette omniprésence des thématiques sémitiques dans une perspective comparatiste, avant de passer de la « langue révélée » au verbe poétique, en définissant le dialogisme et la parole testimoniale qui sous-tendent l'œuvre de Rose Ausländer telle une matrice multiséculaire. Il faudra se demander si cette orthorexie scripturale est réductrice, synonyme de ghettoïsation intellectuelle et/ou d'escapisme, ou si au contraire elle se fait passerelle.

Comment tout d'abord ne pas évoquer les thèmes de l'exil et de la Shoah, qui jalonnent de façon récurrente de nombreux textes d'auteurs juifs ? Écrire dans cette « langue de personne », pour reprendre l'ouvrage que Rachel Ertel a consacré aux poètes yiddish de l'anéantissement, c'est bien pour Rose Ausländer la seule façon de vivre et de survivre. Entre la terre promise du souvenir vernaculaire et la langue bâillonnée des ghettos et des camps, la poétesse va passer de l'élégie au murmure. Après la césure de l'exil et du mutisme de ses années américaines, elle abandonnera d'ailleurs l'insouciance et le lyrisme de sa jeunesse pour ciseler une langue-joyau de plus en plus subtile et éthérée, véritable silex taillé du souvenir. Paul Celan le formulera ainsi :

---

1 P. Celan, « Psaume », *Choix de poèmes*, op. cit., p. 181.

« Poésie : cela peut signifier un tournant du souffle<sup>1</sup>. »

Ce changement ira de pair avec le retour vers une langue allemande réappropriée, que le biographe Helmut Braun définira ainsi en commentant l'un des nouveaux poèmes ausländeriens, écrits après cette césure stylistique :

« Avec le rejet de la tradition lyrique est célébrée ici une nouvelle forme d'expression : il s'agit d'être bref, laconique, lapidaire<sup>2</sup>. »

Il est ainsi possible d'affirmer que cette poésie se fait lieu et lien, qu'elle est terre promise et alliance, et surtout vecteur de résilience. Au vu des allusions répétées aux rites et commandements, aux thématiques et aux symboliques juives, il apparaît évident de décrypter les interactions conscientes et inconscientes qui jaillissent de cette poésie comme une source dans le désert. Jacques Lajarrige a très bien cerné ce processus ausländerien de réappropriation culturelle et culturelle :

« Il ne faut donc pas mésestimer la tendance réflexive du processus de réappropriation qui fait la part belle

---

1 In *Der Meridian, discours à l'occasion de l'attribution du prix Georg Büchner*, Darmstadt, 1960.

2 « Mit der Verwerfung der lyrischen Tradition wird hier gleich die neue Sageweise zelebriert : kurz, lakonisch, lapidar soll es sein. », in « Mutterland Wort », *Rose Ausländer 1901-1988*, H. Braun, (ed.), Fondation Rose Ausländer, Cologne, 1999, p. 227.



à la quête intérieure des origines, à la présence biblique, au terreau culturel familial<sup>1</sup> (...) »

Quant à Marc Sagnol revenant sur la jeunesse en Bucovine de Rose Ausländer, il a défini ainsi sa madeleine poétique :

« C'est pour ainsi dire un processus de mémoire volontaire, à la différence de la mémoire involontaire proustienne<sup>2</sup>. »

Nous démonterons donc le processus de plus en plus travaillé de l'anamnèse qui se fait naissance, la mimésis se muant en alliance fertile, comme en témoigne la présence symbolique de la thématique chromatique de l'arc-en-ciel. L'écriture devient pneuma, le verbe se fait vie. Rose Ausländer, poétesse juive en sursis d'espérance, plonge ses racines dans le terreau de la judéité pour atteindre ces étoiles qui la guident envers et contre toutes les ténèbres.

Nous clôturerons notre analyse en décryptant ce lien dialogique qui relie la poétesse non seulement à la foi de ses ancêtres, mais aussi à l'empreinte sociale et au devenir. La réception dite populaire de ses textes ne s'y est d'ailleurs pas trompée, au vu de l'engouement du public germanophone pour cette poésie au verbe simple, mais lourde de sens et de partage. Le message auslän-

---

1 J. Lajarrige & M-H. Quéval (éd.), *Lectures d'une œuvre*, Gedichte, Rose Ausländer, Pornic, Éditions du Temps, 2005, p. 145.

2 *Ibid.*, p. 167.

derien, chargée du rituel millénaire pourtant refusé par la femme libre et quasiment agnostique, a malgré tout valeur de *Mitsva*, de commandement, puisque l'enjeu mémoriel se confond avec l'écriture. Comme le rappelle Yves Chammah, le « nous » communautaire est toujours chargé de sens :

« Un buisson ardent offrit ses services ; déjà à l'horizon nous étions terres arides<sup>1</sup>. »

La poésie de Rose Ausländer se fait ainsi « Table de la Loi ». Et pour cette « orpheline du monde », pour reprendre le titre de la thèse de Marie Reygnier sur Peter Turini<sup>2</sup>, pour cette héritière vagabonde d'une Mitteleuropa perdue, pour celle qui, sans attache matérielle ou familiale aucune, ne posa sa « valise de soie » que d'hôtel en hôtel, la poésie se fera *Mila*, deviendra ce rite initiatique et rémanent intégrant l'individu au groupe social, à la tradition et au monde juif.

La poésie devient ainsi circoncision de l'âme, acte d'allégeance qui permet un enracinement dans l'espérance et la confiance. Le rituel séculaire d'une foi et d'un peuple renaît sous cette forme littéraire, ancrant les mots en tradition et renouveau.

---

1 *In Poètes juifs de langue française, anthologie*. J. Éladan, (dir.), Paris, Éditions Noël Blandin, 1992, p. 366.

2 M.F. Reygnier, « *Je suis orphelin du monde* » : clichés et création poétique dans l'œuvre dramatique (1971-1995) de Peter Turrini, Thèse de doctorat, Paris 4, 1995.

« Inventer

un poème

signifie

être mis au monde

et courageusement chanter

d'une naissance à l'autre<sup>1</sup> »

Enfin, c'est bien dans l'apothéose de la fête des lumières de Hanoucca que se scellera le pacte de la confiance retrouvée. Rose Ausländer, par l'alchimie d'une écriture rédemptrice, transcende le traumatisme de l'étoile jaune de la barbarie nazie par le scintillement des lumières perpétuelles du candélabre à sept branches. La poétesse, après avoir sa vie durant récité le *Kaddish*, la « prière des morts », rejoint la terre promise du Verbe. Sa langue, apaisée, délivrée, « sauvée » comme celle de Canetti, se fera colombe, délivrée et délivrance.

---

1 « Ein Lied / erfinden / heisst / geborenwerden / und tapfer singen / von Geburt zu Geburt », in *GW.*, VII, p. 103.

Nos citations de Rose Ausländer seront souvent extraites des œuvres complètes éditées aux éditions Fischer : *Gesammelte Werke in sieben Bänden*, *Œuvres complètes en sept tomes*, Francfort-sur-le-Main, Éditions Fischer, 1984, Sabine Aussenac (trad.).



## CHAPITRE I

### « VIVRE DANS LA MAISON DU SOUFFLE<sup>1</sup> » : UNE VIE...

#### LE ROSSIGNOL DE LA BUCOVINE

« Maintenant elle est un rossignol

Nuit après nuit je l'entends

dans le jardin de mon rêve dans sommeil<sup>2</sup> »

Ce rossignol, si présent dans la poésie auslândérienne, renvoie souvent, comme dans ce poème, figure codée récurrente, à la mère de l'artiste. Mais Rose n'in-

---

1 R. Ausländer, *Im Atemhaus wohnen*, Éditions de poche Fischer, 1981, titre de l'ouvrage.

2 R. Ausländer, « Jetzt ist sie eine Nachtigal / Nacht um Nacht höre ich sie / im Garten meines schlaflosen Traumes », « Meine Nachtigall », « Mon rossignol », in *GW.*, V, p. 97.

carne-elle pas elle-même ce rossignol, aux mélodies éternelles malgré la longue nuit qui recouvrit l'Europe?

Rosalie Beatrice Ruth Scherzer a vu le jour au printemps, sœur de ce lilas qu'elle chantera souvent, le 11 mai 1901, à Czernowitz, dans une famille juive de langue allemande. C'est une jolie poupée toute bouclée, qui dès l'âge de trois ans va poser fièrement entre ses deux parents, Kathy et Sigmund Scherzer. Kathy Scherzer était venue avec sa famille de Berlin et était une femme lettrée, férue de contes et de poésies, qui très tôt insuffla à sa fille l'amour des mots; Sigmund Scherzer, commerçant de son état, avait été le disciple d'un célèbre rabbin mais s'était ensuite distancié du judaïsme ultra-orthodoxe, et il transmettra à Rose le goût du merveilleux, des légendes et du chant. Leur famille faisait donc partie de la petite bourgeoisie czernowitzienne, étant assez aisée pour avoir une domestique, et l'enfant va donc grandir dans un milieu privilégié, ayant accès aux livres, aux études, à des cercles littéraires, tout en grandissant dans l'idée qu'une femme ne doit pas se contenter de rester au foyer, ce qui constituait plutôt une exception à cette époque et qui explique à la fois que Rose Ausländer ait toujours mené une vie indépendante, voire même originale, ne devenant jamais propriétaire, ne rêvant pas d'une constellation familiale classique et demeurant fidèle à ses idéaux de jeunesse. Il faut imaginer un foyer empli à la fois de livres et de traditions juives au centre d'une ville que les historiens qualifient d'heureuse et de paisible.

En 1971, la poétesse évoquera sa ville natale en la reliant directement à son écriture dans un essai, faisant de ce lieu une genèse directement reliée à son art :

« Pourquoi j'écris? Peut-être parce que je suis venue au monde à Czernowitz, parce que le monde est venu à moi à Czernowitz. Ce paysage si particulier. Ces personnes si particulières. L'air était gorgé de contes et de légendes, on les absorbait en respirant. Czernowitz, la quadrilingue, était une ville des muses abritant de nombreux artistes, poètes, amateurs d'art, de littérature et de philosophie. La ville d'adoption du magnifique fabuliste yiddish Elieser Steinberg. Elle a vu naître Itzik Manger, le plus éminent poète yiddish, ainsi que deux générations de poètes germanophones. Le cadet parmi eux et le plus important était Paul Celan, l'aîné était Alfred Margul-Sperber, mort à Bucarest en 1968 à l'âge de soixante-neuf ans, un poète et traducteur vénéré tant en Roumanie qu'en RDA. C'est lui qui me découvrit et qui compila mon premier livre de poésie publié en 1939 à Czernowitz sous le titre "L'Arc-en-ciel"<sup>1</sup>. »

L'ancienne capitale de la Bucovine faisait alors partie des provinces de l'empire austro-hongrois. Czernowitz, (nommée de nos jours « Tchernivtsi » ou « Tchernovtsy ») est à présent une ville située au sud-ouest de l'Ukraine, non loin de la frontière roumaine.

---

1 R. Ausländer, *Alles kann Motiv sein* (1971), *Tout peut servir de motif*, E. Antonnikov, (trad.), Genève, Éditions Héros-Limite, 2012, p. 93.

Helmut Braun, l'éditeur de la poétesse, y organise tous les deux ans un voyage sur les traces de Rose, entraînant dans son sillage des adhérents de la société Ausländer se recueillant devant la plaque apposée à la façade de sa maison natale au 5 de la « Morariusgasse », rebaptisée par le régime ukrainien en 57, rue Sagaïdatchny et s'émerveillant devant les vestiges de cette Mitteleuropa perdue. En effet, la ville était autrefois surnommée la « petite Vienne », ou encore la « Jérusalem sur le Pruth » – cet affluent du Danube dont les flots bercèrent l'enfance de la poétesse – tant pour la majesté de son architecture que pour le bouillonnement de sa vie culturelle largement dynamisée par le tiers de sa population de confession juive...

De très nombreux touristes se pressent d'ailleurs de nos jours entre les façades colorées, aux tons tyriens ou pastels rappelant aussi les polychromies pragoises, admirant les atlantes surplombant les volutes architecturales et les cafés inspirés des « Sacher » et autres hauts lieux viennois, et venant surtout en pèlerinage mémoriel en hommage à des ancêtres disparus... Le réalisateur allemand Volker Koepp a ainsi réalisé en 2004 le documentaire *Dieses Jahr in Czernowitz* (« Cette année à Czernowitz »), dans lequel des descendants d'émigrés, comme l'acteur américain Harvey Keitel, renouent avec leurs racines et découvrent la ville.

Si Czernowitz elle-même a pu être considérée comme une ville mythique, la Bucovine tout entière revêt pour de nombreux historiens et/ou nostalgiques une couleur très particulière, au sens de la polyphonie ethnique et culturelle qui a fait de cette région une sorte d'Atlan-



tide, berceau réel, puis, après sa dissolution au gré des barbaries du vingtième siècle, imaginaire, d'une coexistence longtemps heureuse. Ces terres, formant comme un pont entre les eaux de la Vistule et celles de la mer Noire, sises au point de rencontre entre le monde ottoman et l'Europe, abritant des populations ruthènes, polonaises, roumaines, hongroises, tchèques, slovènes, mais aussi des groupes germanophones, des Arméniens, des « bohémiens », des juifs, étaient devenues autrichiennes en 1775 ; et dans ce creuset linguistique se côtoyaient aussi toutes les religions, entre le luthéranisme et les différentes formes de catholicisme, l'orthodoxie, ou encore le judaïsme ashkénaze, sans oublier les *Hassidim* qui inspireront de nombreux poèmes à Rose Ausländer.

Contrairement à ce que l'on a l'habitude de nommer la « poudrière des Balkans » voisine, la Bucovine semblait ainsi abriter une véritable paix sociale, et ce malgré la diversité de ses habitants. Cette madeleine mémorielle reflète bien sûr une vision idyllique rétrospective et sans nul doute édulcorée... Il n'en demeure pas moins certain que dans Czernowitz, cité confluente, se croisaient donc, dans les jeunes années de la poétesse, tailleurs juifs et artisans roumains, musiciens tziganes et médecins arméniens, de telle sorte que la petite Rose entendait non seulement l'allemand et le yiddish de la communauté juive, en grande partie germanophone et très bien assimilée, mais aussi du polonais, du roumain, de l'ukrainien...

Itzik Manger, né lui aussi en 1901 à Czernowitz, l'une des voix yiddishes les plus célèbres du vingtième siècle,

et dont certains textes ont été traduits en allemand par Alfred Margul-Sperber – ce dernier sera d'ailleurs l'éditeur des premiers poèmes de Rose Ausländer qu'il fera paraître dans le journal de Czernowitz, le *Czernowitzer Morgenblatt* –, s'exprime ainsi au sujet de cette assimilation juive :

« Les juifs de l'empire austro-hongrois ont appris et lu l'allemand avec grand plaisir. Dans les territoires essentiellement slaves, ils étaient l'unique facteur de germanisation. Ils n'ont pas pour autant, Dieu soit loué, cessé d'être juifs, mais un impérialisme culturel allemand expérimenté a utilisé les juifs à ses propres fins bien au-delà des frontières de l'Allemagne et de l'empire austro-hongrois<sup>1</sup>. »

Lorsque l'on connaît le sort qui fut, quelques décennies plus tard, réservé à la population juive, il apparaît invraisemblable que la monarchie austro-hongroise ait pu de telle sorte asseoir son autorité linguistique dans les provinces reculées de l'Empire, et pourtant c'est le cas ; Rose Ausländer suivra par exemple toute sa scolarité en allemand avant de faire des études de philosophie à Vienne...

---

1 « Di yidn fun der estraykhish-ungarisher imperye hobn... geshmak gelernt un geleyent daytsh. In oysshislishelekh slavishe teritoryes zenen zey geven der eyntsiker germanizirndiker faktor. Zey zaynen, kholile, nit gevorn oys yidn, ober a geniter daytshisher kultur-imperializm hot di yidn oysenutst far zayne tsvekn biz vayt ariber di grenetsn fun daytshland un der estraykhisher imperye. » I. Manger : « Yidn un di ,daytshishe kultur », in *Shriftn in proze*, Tel Aviv, Peretz Farlag, 1980, p. 403-404.

Cette tour de Babel fondera sa fascination pour la langue et les mots, puisque la poétesse écrira d'abord en allemand, très rarement en yiddish, puis en anglais durant son exil américain, avant de recouvrer le chemin de la langue de l'enfance devenue celle « des bourreaux », après une longue et difficile réconciliation. Mais le yiddish demeurera la langue du père, puisque Sigmund Scherzer avait grandi à la cour du « Wunderrabbi » de Sadagora, non loin de Czernowitz, titre que l'on pourrait traduire par « rabbin faiseur de miracles » de la tradition ashkénaze, une langue ancrée dans cette cosmogonie ancestrale et liée à la fois à une douceur enfantine et au destin d'un peuple.

Dans son poème « Le père », la poétesse mêlera la symbolique de l'arbre doublement signifiante, puisque la Torah et ses lettres sacrées formant la forêt y font écho aux bois de hêtres de la Bucovine – dont le nom signifie étymologiquement « pays des hêtres » – et à la figure paternelle elle-même miroir des racines juives et hassidiques :

« (...) dans ses mains il tenait la forêt hébraïque

des arbres aux lettres sacrées étendaient leurs racines

de Sadagora jusqu'à Czernowitz<sup>1</sup> »

---

1 R.Ausländer, « (...) in des Händen hielt er den hebräischen Wald/Bäume aus heiligen Buchstaben streckten Wurzeln/von Sagarora bis Czernowitz », in *GW.*, V, p. 108.

Ce n'est donc pas un hasard si c'est à Czernowitz que se tint en 1908 une conférence de l'OSM, l'Organisation Sioniste Mondiale, afin de décider quelle devrait être la future « langue nationale » du peuple juif, au sein de « La maison juive », un bâtiment de quatre étages qui existe toujours et qui abrite de nos jours un petit musée juif. Les sionistes, qui y défendirent l'idée de la création d'un « État juif » à part entière sis en Palestine, ainsi que l'adoption de l'hébreu moderne en tant que « la » langue nationale du peuple juif, se heurtèrent alors aux bundistes, qui pour leur part défendaient la cause du yiddish, puisque cet idiome représentait la langue parlée par le petit peuple. La résolution finale conféra finalement au yiddish le statut de langue nationale dont il fallait faire rayonner l'importance culturelle au sein de l'Empire, et bien sûr de la Communauté.

Si la ville ne comptait pas moins de soixante-dix synagogues, c'est que sa communauté juive était active spirituellement, et les élans intellectuels et artistiques dénotaient eux aussi d'un enthousiasme certain, puisque de nombreux artistes juifs ont ainsi marqué la ville de leur empreinte, comme Paul Celan, que Rose croisera plusieurs fois au cours de son existence, ou encore la poétesse Selma Meerbaum-Eisinger, le romancier autrichien Gregor von Rezzori, l'écrivain israélien Aharon Appelfeld, sans oublier le fabuliste et poète Elieser Steinbarg... Cette communauté insufflait un incroyable dynamisme à la ville perchée sur son immense colline plongeant vers les jardins surplombant le fleuve, et Helmut Braun dépeint dans son

petit opusculé « Rose Ausländer, le chaos des mots<sup>1</sup> » un bouillonnement mêlant spiritualités, arts et philosophie, brossant un brassage d'enthousiasmes autour de figures tutélaires de l'intellectualisme comme le légendaire pamphlétiste Karl Kraus et de sa revue *Le Flambeau*, ou encore le philosophe Constantin Brunner, lequel deviendra l'un des maîtres à penser de Rose (elle sera par exemple membre fondatrice du Cercle Brunner de New-York en 1923...).

De ces bâtiments religieux ne subsiste aujourd'hui qu'une petite synagogue, veillant de loin sur les quelques 70 000 tombes du vieux cimetière juif – qui a pour particularité intéressante de renfermer aussi un carré musulman dans lequel sommeillent les tombes de soldats tombés lors de la première guerre mondiale : il semblerait que l'âme confluente de la cité gomme ainsi les différences au-delà du trépas... C'est en tous cas l'un des cimetières juifs les plus grands d'Europe, bouleversant le visiteur avec la multitude de pierres tombales renversées et recouvertes de lierre et d'oubli. Les autres synagogues ont été transformées en ateliers, en magasins ou en cinéma... Certes, la diaspora juive entretient encore un lien autour de la ville grâce à la publication *Die Stimme – La voix* –, mais les soubresauts de l'Histoire et les passations des clefs de la cité à de trop nombreux pays ont fini par effacer peu à peu les traces de la « Jérusalem sur le Pruth » au profit des vestiges de la « petite Vienne ».

---

1 H. Braun, *Rose Ausländer/Der Steinbruch der Wörter*, collection « Jüdische Miniaturen », Berlin, Éditions Hentrich & Hentrich, 2018.

Pour conclure, même si la poétesse jette parfois un regard acéré sur cette ville natale qu'elle peut aussi voir comme dénuée de charme architectural, « laide et belle<sup>1</sup> » à la fois, comme dans ses « Souvenirs d'une ville<sup>2</sup> », elle ne se départira jamais de son émotion en remettant si souvent Czernowitz, son atmosphère empreinte de judaïsme et sa chère Bucovine au centre de ses poèmes.

« Des montagnes couvertes de sapins. Tels esprits verts :

à Dorma-Vatra ils épicient

la sève-sang. (...)

Des champs vers le Nord. Des histoires de hêtres

autour de Czernowitz. (...)

(...) Légendes

et croyants. Dans les synagogues

chantent 5000 ans de célébrité<sup>3</sup>. »

---

1 R. Ausländer, *Erinnerungen an eine Stadt*, extrait de *Materialien zu Leben und Werk*, H. Braun, (ed.), Francfort-sur-le-Main, 1991, p. 35.

2 R. Ausländer, *Erinnerungen an eine Stadt*, *Ibid.*, titre.

3 R. Ausländer, « Tannenberge. Grüne Geister :/In Dorna-Vatra würzen sie das Harzblut. (...) Felder im Norden./Buchenschichten um Czernowitz. (...). Sagentum/und Gläubige. In Synagogen/singen fünftausend Jahre Ruhm », *Bukowina I*, in *GW*, IV, p. 21.

« JE DEMEURE APATRIDE »

« Avec ma valise de soie

je voyage autour du monde (...)

je demeure apatride<sup>1</sup> »

*De la Bucovine à Ellis Island*

Ce paradis de la Bucovine va connaître, au fil des années de peste brune, un véritable enfer au gré des déportations et des ghettos, disparaissant peu à peu et se muant en abomination carcérale pour la population juive. Dès 1920, la vie à Czernowitz va en effet commencer à devenir plus difficile pour Rose Ausländer et les siens, qui avaient d'ailleurs déjà connu un premier exil pendant la première guerre mondiale : après un séjour à Vienne entre 1916 et 1918, durant lequel Rose avait fréquenté un lycée, les Scherzer s'installent à nouveau à Czernowitz où la jeune fille passe sa « Matura », l'équivalent du baccalauréat, en 1919, s'étant déjà passionnée pour la philosophie, en particulier donc pour le philosophe Constantin Brunner qui influencera durablement sa *Weltanschauung*, sa vision métaphysique du monde et de la vie. Dès le printemps 1919, elle va faire partie des membres fondateurs d'un cercle de philosophie hebdomadaire qui travaillera divers

---

1 R. Ausländer, « Mit meinem Seidenkoffer/reise ich in die Welt (...)/ ich bleibe heimatlos », « Heimatlos », Apatride, in *Ich zähl die Sterne meiner Worte, Je compte les étoiles de mes mots*, Francfort-sur-le-Main, Éditions de poche Fischer, 1985, p. 14.

auteurs, mais aussi et surtout des textes de Brunner. C'est donc tout naturellement que Rose Ausländer va s'inscrire en littérature et philosophie à l'université François-Joseph de Czernowitz à l'automne, où elle fera deux semestres d'études avant de rédiger un mémoire au sujet du *Phèdre* de Platon qui sera d'ailleurs publié.

Ce rapport de la poétesse à l'Antiquité constitue l'un des éléments fondateurs de sa personnalité, et elle évoquera souvent Rome ou la Grèce dans ses textes, entreprenant après la fin de la deuxième guerre mondiale de nombreux voyages vers l'Italie et ne se départissant pas de cet amour que les auteurs germanophones nourrissent pour les pays « où fleurissent les citrons », si chers à Goethe :

« Connais-tu le pays où fleurissent les citrons,

Où en feuillage sombre brillent ces oranges d'or<sup>1</sup> (...) ? »

Elle évoquera par exemple aussi Homère, dans les poèmes « Ulysse » ou « Nausicaa », décrivant le paysage attique avec cette métaphorique qui lui deviendra propre, si riche en néologismes poétiques :

« Du roseau et un argenté de cigales

---

1 J.W. Goethe, « Kennst du das Land, wo die Zitronen blühn,/Im dunklen Laub die Gold-Orangen glühn (...) ? », « Mignons Lied », « La chanson de Mignon », in *Wilhelm Meisters Lehrjahre, Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Francfort-sur-le-Main, édité par l'auteur, 1795, p.7-8.



mèches incandescentes tout au long des bleus de la baie<sup>1</sup>  
(...) »

Et si la poétesse demeurera fidèle à ses premières amours philosophiques, créant par la suite un autre cercle Constantin Brunner à New York et citant souvent des thématiques platoniciennes ou spinozistes dans ses textes, c'est aussi parce que sa situation familiale l'a très tôt arrachée à ses études. En effet, son père décède en 1920, et, la mère de Rose ne pouvant plus subvenir aux besoins de sa famille, elle va pousser cette dernière à quitter la Bucovine pour émigrer aux États-Unis et y travailler. Dès cette époque, le nationalisme roumain se fait en effet de plus en plus envahissant et les minorités ethniques et religieuses sont de moins en moins tolérées. L'air si coloré de Czernowitz sera bientôt irrespirable pour les juifs, et la paisible cosmologie vécue par la jeune Rosalie Scherzer va voler en éclat, sa destinée personnelle se confondant avec les diasporas de son peuple. Très jeune, elle aura été confrontée à l'antisémitisme grandissant en sa province, avant même de vivre plus tard l'enfermement du ghetto et les exactions. À la fin de l'adolescence, la jeune fille se rendra donc compte peu à peu de l'impermanence des choses et des dangers guettant soudain son univers jusque-là protégé et joyeux. Ce deuil-là sera très difficile à faire et marquera sa poésie jusqu'à la fin, et l'on peut d'ores et déjà

---

1 R. Ausländer, « Schilf und Zikandensilber/Schnuppen die Blaubucht entlang (...) », « Nausikaa », in *Blinder Sommer, Été aveugle*, Francfort-sur-le-Main, (Première édition Vienne, 1965), Éditions de poche Fischer, 1987, p. 48.

percevoir son attachement à cette communauté juive si brutalement menacée.

À peine âgée de 19 ans, la jeune fille va donc quitter sa mère, sa famille, en particulier son jeune frère bien aimé Max, son cadet de cinq ans, et sa région natale. Rose est encore très éprouvée par le deuil de son père, avec lequel elle entretenait un rapport privilégié, comme en attestent des lettres empreintes d'amour et de tendresse que Sigmund Scherzer adressa à sa fille. D'après Helmut Braun, Rose va rechercher sa vie durant l'amour de sa mère, laquelle fit sans doute une dépression après la mort d'un premier fils mort à dix-huit mois dans un accident de calèche alors qu'il était sorti avec la bonne; Kathy Scherzer était à ce moment-là à nouveau enceinte, portant en son sein la petite Rose. Certes, c'est bien sa mère qui avait su éveiller en elle le goût de la littérature et de la philosophie et qui avait veillé avec amour sur leur foyer, mais en analysant des photos de famille on se rend compte qu'il n'existe plus de photo « officielle » montrant mère et fille posant ensemble après la naissance du jeune frère de Rose, cinq ans plus tard. Il semblerait que ce soit plutôt Rose qui, sa vie durant, ne soit pas arrivée à couper le cordon avec cette mère dont elle a toujours cherché l'amour et par laquelle elle s'est sentie quasiment rejetée lorsque Kathy l'envoya gagner sa vie en Amérique. Et pourtant, paradoxalement, Rose répondra présente à chaque appel de détresse venu de Bucovine, quittant même la sécurité de son exil américain au cœur de la guerre, en 1939, pour rentrer soigner sa mère malade et se retrouver plongée au cœur de la tourmente et du ghetto.

La jeune poétesse écrira dès lors de nombreux vers chantant son amour maternel envers celle qu'elle nommait donc son « rossignol » et qu'elle associera immanquablement à sa « matrice » perdue et au verbe. La triple perte de Rose Ausländer mettra ainsi en perspective cette rupture ternaire avec le pays natal, avec la mère éloignée et avec la langue allemande perdue puisque devenue langue de mort, et se déclinera longuement au gré de son œuvre poétique. Dans l'un de ses poèmes les plus célèbres dédié à son rossignol, elle évoque ainsi sa nostalgie de ces trois éléments fondateurs qu'elle pensait irrémédiablement perdus avant de recouvrer le chemin de l'écriture en langue allemande et de l'apaisement mémoriel :

« Ma mère fut un jour une biche (...) »

Elle se tenait là

mi ange mi-humaine –

au milieu était ma mère (...)

elle chante la Sion des ancêtres

elle chante la vieille Autriche

elle chante les monts et les bois de hêtres

de la Bucovine

ce sont des berceuses que

nuit après nuit me chante

mon rossignol

dans le jardin de mon rêve sans sommeil<sup>1</sup> »

Cette mère hantera Rose même après sa disparition, et lui évoquera donc un paysage kaléidoscopique mêlant spiritualité et ancrage géographique, mélodies enfantines et amour pour un passé perdu. Et malgré l'immense attachement qui la liera à Kathy Scherzer et les soins qu'elle lui a si souvent prodigués, Rose ne pourra être présente lors de la mort de sa mère ; elle ne se rendra jamais, non plus, sur sa tombe, car la poétesse, anéantie par le souvenir de la Shoah, ne voyagera plus jamais vers sa Bucovine natale qu'elle avait donc quittée pour les États-Unis, le premier avril 1921, en compagnie de son jeune soupirant et ami d'enfance Ignaz Ausländer. Oui, Rose va bien devenir cette *Ausländerin*, cette étrangère apatride, et elle décidera de garder le patronyme d'Ignaz, qu'elle avait épousé en 1923 pour divorcer en

---

1 R. Ausländer, « Meine Mutter war einmal ein Reh (...) / Hier war sie / halb Engel halb Mensch - / die Mitte war Mutter (...) / Sie singt das Zion der Ahnen sie singt das alte Österreich / sie singt die Berge und Buchenwälder / der Bukowina / Wiegenlieder / singt mir Nacht um Nacht / meine Nachtigall / im Garten meines schlaflosen Traumes », *op.cit.* cf. note 2 p. 37.

1930, comme si elle avait pressenti que son destin demeurerait celui d'une « nomade ».

En Amérique, la jeune femme s'installe provisoirement dans diverses localités, de Minneapolis à Winona, travaillant au sein de plusieurs rédactions de presse et publiant ses premiers poèmes. C'est en 1922 qu'elle déménage à New York pour devenir employée de banque dans l'ancien quartier juif, non loin de Chinatown. De nombreuses associations juives d'entraide existent alors sur le sol américain, et Rose a sans doute pu bénéficier de conseils, d'accompagnements et d'appuis de la part de la communauté; on peut citer la Federation of the Roumanian Jews in America, la Fédération des Juifs roumains en Amérique, ou encore cette fédération créée en 1905, Federation of Galician and Bucovinaen Jews in America, la Fédération des Juifs de Galice et de Bucovine en Amérique. Les immigrants étaient assurés de trouver un maillage serré d'entraide et de pistes caritatives avant de trouver du travail, et il est à gager que la jeune fille a pu être aiguillée pour ses recherches d'emploi et de travail. La population juive new-yorkaise était passée de 80 000 âmes en 1880 à 1,6 million en 1920, ce qui faisait de New York la plus grande ville juive du monde. Pourtant, tout au long de ses « vies » américaines, car Rose en aura plusieurs, c'est bien de sa communauté juive de la Bucovine qu'elle parlera avec nostalgie dans ses poèmes...

Les photos montrent une jeune femme toujours élégante, de belles boucles brunes encadrant un visage aux immenses yeux noirs, parfois rêveuse, comme elle l'était déjà sur un célèbre cliché la représentant à quinze ans,

mystérieuse comme une Reine de Saba, mais aussi très déterminée, comme sur cette photo où elle regarde au loin tandis que son époux, à genoux derrière elle, baisse les yeux. La jeune poétesse pourra acquérir la nationalité américaine en 1926, année durant laquelle elle revient en Bucovine pour rendre visite à sa famille et à des amis ; c'est lors de ce séjour qu'elle tombera amoureuse d'Helios Hecht, un graphologue de quatorze ans son aîné, pour lequel elle va quitter son époux.

Bien que Rose ait abandonné sa terre natale pour tenter sa chance aux USA, poussée en cela par sa mère, on se rend compte en découvrant sa biographie qu'elle menait malgré tout une vie assez aisée, pouvant se permettre des allers-retours entre le vieux et le nouveau continent, et qu'elle menait sa vie avec un grand dynamisme, dotée d'une force de caractère qui lui permettra sans doute de survivre aux années de plomb. Elle fait déjà preuve d'indépendance, se séparant donc de son jeune mari pour vivre avec celui qui demeurera le grand amour de son existence, même après leur rupture, et auquel elle dédiera aussi de très nombreux poèmes, comme ces vers dépeignant une union sacrée :

« Nous nous retrouverons

dans le lac

toi tu seras l'eau

moi je serai une fleur de lotus

Tu me porteras

je te boirai

Nous nous appartiendrons

aux yeux de tous<sup>1</sup> (...) »

Rose et Helios partagent l'amour des mots et de la philosophie puisque Hecht, journaliste, est comme Rose un disciple du philosophe Constantin Brunner chez lequel la jeune femme ira passer tout un mois à Berlin, en 1927. Le couple travaille au quotidien de Czernowitz *Le Jour*, et Rose continue à écrire aussi de la poésie. Après avoir une première fois soigné longuement sa mère en 1928, elle retourne à New York en compagnie de son nouveau compagnon dans le but de faire prononcer son divorce, puisqu'elle s'était mariée aux États-Unis. Et c'est en 1930, alors qu'elle est employée comme secrétaire, qu'elle connaît son premier grand succès littéraire, touchant des millions de lecteurs avec la publication de poèmes et de prose dans le journal germanophone *New Yorker Volkszeitung* et dans le *Vorwärts NY*.

Rose écrit en allemand des textes de facture plutôt classique, respectant ponctuation, usage de majuscules

---

1 R. Ausländer, « Wir werden uns wiederfinden/im See/du als Wasser/ich als Lotusblume//Du wirst mich tragen/ich werde dich trinken//Wir werden uns angehören/vor allen Augen (...) », « Liebe V », « Amour V », in *Gedichte, Poésies*, Francfort-sur-le-Main, Éditions de poche Fischer, Helmut Braun (ed.), 2001, p. 255.

en début de vers, souvent une certaine prosodie... Mais on perçoit déjà un style, une voix, ce petit quelque chose qui fait la différence entre les écrivains du dimanche et les « plumes » ; et il est bien sûr beaucoup question de l'Amérique dans ces poèmes où l'on perçoit une grande influence expressionniste au travers d'une métaphorique et d'un souffle percutants, comme dans cette ode aux tourbillons de la ville extraite du cycle « New York ».

« La danse des voitures autour de moi rampe

bruit des sirènes mes oreilles enivrant.

Aigu il m'envahit et brille

en mes pores tel un éclair battant.

L'arc-en-ciel, déchiqueté de couleurs,

sa voie en hauteur a quitté

et court, l'électricité le chassant en clameurs,

à travers ruelles de ses nerfs dénudés<sup>1</sup>. (...) »

---

1 R. Ausländer, « Es kriecht um mich der Autotanz/Sirenen bersten meine Ohren./Ein Überfall aus schrillum Glanz/schlägt wie ein Blitz in meine Poren.//Der Regenbogen, farbzerfetzt,/hat seine hohe Bahn verlassen/und rennt, elektrisch fortgehetzt,/im Nervenacktheit durch die Gassen », « Wirbel », « Tourbillon », *Wir ziehen mit den dunklen*



C'est le cœur battant de l'Amérique trépidante qui rejoint l'arc-en-ciel de Chagall, et la poétesse semble bâtir un pont entre ses thématiques familières et cette nouveauté excitante et angoissante à la fois. Rose la voyageuse va pourtant déjà repartir, rejoignant Czernowitz dès 1931, toujours accompagnée de Helios Hecht, avant de s'installer en 1933 à Bucarest où elle travaillera comme correspondante anglaise pour la compagnie pétrolière Vademecum ; auparavant elle avait cumulé divers emplois dans le journalisme et la traduction tout en poursuivant l'écriture et la publication de ses textes dans divers journaux et anthologies. Elle perd sa nationalité américaine dès 1934, étant restée trop longtemps hors les murs, se sépare de Hecht en 1935, et va entreprendre, en septembre et octobre 1939, un voyage vers Milan, Paris et New York.

Des clichés présentent une superbe jeune femme au visage un peu plus émacié, qui a pris l'habitude de relever ses cheveux en de savantes coiffures. Rose est d'une beauté à couper le souffle et sourit beaucoup, comme sur cette incroyable photo de 1939 où elle marche dans Paris avec son frère Max, joyeuse, en manteau de fourrure, comme si Hitler n'avait pas envahi la Pologne... C'est encore le temps de la presque insouciance, juste avant l'orage, et l'on devine à travers ces images un cœur plein de projets et d'envies. Le cauchemar, pourtant, va commencer, comme Rose l'avait pressenti dans un poème au titre éponyme, décrivant un étau se resserrant

---

*Flüssen. Gedichte 1927-1947, Nous allons avec les fleuves noirs*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, Éditions Fischer de poche, 1993, p. 22.

jusqu'à la disparition du ciel. On pense, en lisant ces vers, à cette pièce angoissante du musée juif de Berlin où le visiteur, une fois la lourde porte blindée refermée, se retrouve dans une chambre noire dont les murs en biseaux s'élèvent sur une hauteur vertigineuse ne laissant plus entrevoir qu'un minuscule rai de jour, afin de le plonger dans l'atrocité suffocante des chambres à gaz...

« C'est alors que ces murs grimpent plus haut

Et plus étroitement, jusqu'à ce qu'aucun ciel ne subsiste<sup>1</sup>  
(...) »

### *La guerre et le ghetto*

Quand la Seconde Guerre mondiale éclate, Rose se trouve donc en sécurité à New York, chez des amis, mais très peu de temps après, elle va répondre à l'appel de sa mère qui souffre d'une insuffisance cardiaque sévère et revenir à Czernowitz pour soigner Kathy Scherzer, s'installant chez elle, au 12, *Dreifaltigkeitsgasse*. Le choix du retour a été difficile, car dès cette époque, au vu de l'antisémitisme galopant qui s'était installé en Bucovine depuis plusieurs années, les juifs savaient que leur situation était plus que préoccupante. Rose a néanmoins fait le choix qui s'imposait à elle au vu de son attachement à sa mère, et vivra donc sous l'occupation nazie

---

<sup>1</sup> R. Ausländer, « Da wachsen diese Wände höher/und enger, bis kein Himmel bleibt », « Alpdruck », « Cauchemar », in *Der Regenbogen*, Gedichte, *L'arc-en-ciel*, poésies, Czernowitz, Éditions Literaria, 1939, p. 22.

jusqu'en 1944. Un ami médecin va lui procurer un poste d'aide-soignante dans une clinique ophtalmologique, et, durant quelques mois, une vie presque normale continue pour Rose entre les soins prodigués à sa mère, son emploi et des séjours à Bucarest, où de nombreux amis de son cercle intellectuel la poussent à continuer à écrire. Son premier recueil, *L'arc-en-ciel*, paraît dès 1939 aux éditions Literia, à Czernowitz, chapeauté par l'un de ses amis, l'écrivain Alfred Margul-Sperber, et ces poèmes recevront une critique élogieuse tout en se perdant dans le fracas de l'Histoire, puisque les livres écrits par des Juifs n'étaient plus du tout pris en considération en pays germanophone et seront même désormais honnis. Une partie du tirage sera détruite, et Rose elle-même reniera ces poèmes encore attachés aux formes traditionnelles.

Mais l'étau se resserre autour de la communauté juive. Le 28 juin 1940, les troupes soviétiques envahissent le nord de la Bucovine et Czernowitz ; s'ensuivent des exactions, et la déportation d'environ cinq mille habitants de la ville vers les camps de Sibérie. Rose Ausländer est même arrêtée par les services secrets russes, qui l'accusent d'espionnage au profit des États-Unis au vu de ses nombreux liens avec ce pays ; elle fera quatre mois de prison, qu'elle n'évoque pas spécifiquement dans ses textes mais qui ont peut-être contribué à un affaiblissement psychique et physique. Un an plus tard, le 4 juillet 1941, les Soviétiques fuient devant l'avancée des troupes allemandes et roumaines, lesquelles, dès le 5 juillet, s'installent à Czernowitz : ce sera le début des

premiers pogroms, lorsque le 6 juillet les SS prennent la direction des opérations.

Les familles juives vivant au centre-ville tentèrent de déménager dans des lieux un peu moins exposés aux violences, mais très vite les rafles, les exécutions de masse et, pour les femmes, les viols se succédèrent. La Gestapo avait pris ses quartiers à l'hôtel *Zum schwarzen Adler* (*À l'aigle noir*) au cœur de la cité et, après avoir incendié la synagogue principale et ses soixante-trois rouleaux de la Torah, elle fit en particulier arrêter les quatre cents « notables » juifs, parmi lesquels se trouvaient un chantre, un chef de chorale, le grand rabbin ; tous exécutés après des simulacres de procès. Rose Ausländer et sa mère vivent tout cela de l'intérieur, jour après jour, et il n'est pas difficile de comprendre comment l'empreinte indélébile de ces heures, ces jours, ces semaines, ces années laisseront la poétesse, témoin de l'acharnement de la soldatesque nazie mais aussi roumaine envers les siens, exsangue et à jamais marquée par cette appartenance à la communauté juive martyrisée.

Czernowitz sera ainsi l'un des épicentres de la « Shoah par balles » : en un mois pas moins de trois mille juifs seront assassinés, la plupart du temps sur les rives du fleuve, tandis que se poursuivent rafles et cruautés visant à l'anéantissement de toute la communauté. Une stèle recouverte d'herbe située au bord du Pruth rappelle aujourd'hui cet épisode, ainsi qu'une immense fosse commune dans le cimetière juif. Il faut imaginer la radieuse et paisible cité, autrefois à la pointe de la vie culturelle de son temps, sombrant peu à peu dans la délation, la violence et les barbaries sans nom, et cette communau-

té juive, fer de lance économique et intellectuel de la Bucovine, soudain traitée comme la lie de l'humanité, avilie, souillée et pourchassée. Les pillages de magasins, les coupures d'eau et d'électricité, et de véritables lynchages transformèrent le quotidien en enfer.

La jeune femme qui, quelques mois auparavant, arpentait encore l'Europe, prenait le transatlantique pour rejoindre la Statue de la Liberté et rêvait de devenir une écrivaine reconnue se retrouve plongée au cœur de cette tourmente. Hélas, la perte de sa nationalité américaine et les soins à sa mère empêchèrent Rose de quitter la Bucovine, alors même que de nombreux juifs de Bucovine fuyaient, qui vers la Palestine, qui vers les États-Unis, puisqu'avant même l'occupation allemande les juifs avaient été peu à peu déchus de leurs droits et de la nationalité roumaine et spoliés de leurs biens. Plus tard, Rose Ausländer évoquera dans un poème intitulé « Notice biographique » les fumées de ces centaines de « nuits de cristal »...

« Je parle

de la nuit brûlante

éteinte par

le Pruth<sup>1</sup> (...) »

---

1 R. Ausländer, « Ich rede/von der brennenden Nacht/die gelöscht hat/der Pruth (...) », *op.cit.*, cf. note 2 p.32, p. 59.

Bientôt, le gros des troupes repart vers la Transnistrie, où quelque deux cent vingt mille Juifs mourront plus tard dans des camps d'extermination, tandis que la soldatesque et la gendarmerie roumaines prennent le contrôle de la ville. C'est le 11 octobre 1941 que le gouverneur du canton de Czernowitz, le général Corneliu Calotescu, déclare la transformation officielle de l'ancien quartier juif de la cité en ghetto, et ce ne sont pas moins de cinquante mille personnes qui vont dès lors y croupir en tentant de survivre. En une dizaine d'heures, un mur sera construit autour de quelques rues dans lesquelles ne résidaient jusque-là que dix mille personnes : plus de quarante-cinq mille autres vont alors y être rassemblées. Car ce ne seront pas seulement les habitants juifs de la ville haute de Czernowitz qui vont être parqués dans le ghetto, mais aussi de nombreux réfugiés venant des campagnes environnantes ou même de la Pologne toute proche, qui avaient fui devant l'avancée des troupes allemandes. Les juifs seront très rapidement dépossédés de tous leurs biens, spoliés et volés par le reste de la population, subissant non seulement la vindicte populaire mais des déportations qui se succédèrent jusqu'à la fin de la guerre. Un semblant de vie normale tenta cependant de se poursuivre autour de l'éducation : les enfants juifs n'ayant plus le droit de fréquenter l'école, certains parents décidèrent par exemple d'improviser des cours à l'aide des enseignants qui bien sûr avaient tous été démis de leurs fonctions. Dans ce même esprit, les intellectuels poursuivirent parfois leurs recherches et leurs rencontres, ce qui va donner lieu à la première entrevue entre Rose Ausländer et Paul Celan.

Prisonnières du ghetto, Rose et sa mère tenteront tant bien que mal de faire face au travail forcé et à la faim, aux exécutions de masse et à la peur permanente, se cachant, lors de la dernière année, de longs mois durant dans des caves, devant leur survie à des personnes comme Hanna Kawa, une amie de Rose qui, depuis Bucarest, pourra parfois lui procurer des vivres en cachette. Certes, vivre cet emmurement était différent de la vie dans les camps de concentration et/ou d'extermination, puisque l'on réussissait souvent à demeurer auprès de ses proches et qu'il était possible parfois de se cacher, mais la peur, le froid, la faim et la mort rodaient nuit et jour.

Cette expérience du ghetto va marquer la jeune femme de façon irréversible, et elle portera les stigmates affectifs et physiques de ce traumatisme sa vie durant. Elle va survivre, certes, mais la brisure de la Shoah influencera son parcours de vie et de création et lui fera prendre définitivement prendre conscience non seulement, comme nous l'avons souligné, de son appartenance à une communauté, mais aussi de la signification de son identité juive. Elle aura en effet vécu de l'intérieur la perte totale des droits et des libertés de son peuple, peut-être plus durement encore qu'une autre puisqu'elle avait mené jusque-là une vie d'indépendance et de projets, tout en voyant disparaître nombre de ses proches dans les camps. La guerre grondera tout autour du ghetto, des mois durant. Les déportations vont se poursuivre jusqu'à la capitulation allemande à Stalingrad ; à partir de cette défaite, les Alliés réussiront à convaincre le gouvernement roumain par la voie diplomatique de lais-

ser des organisations juives pénétrer dans les camps de Transnistrie, où seul un tiers des déportés ont survécu. « L'Holocauste de Transnistrie », longtemps nié par les autorités et par la population roumaines, est aujourd'hui encore un thème tabou en Roumanie. Rose Ausländer, par contre, évoquera ces années d'épouvante innombrable dans de très nombreux poèmes :

« Des draps de glace sur les champs de Transnistrie

où le faucheur blanc

fauchait des gens

Aucune fumée aucun souffle

ne respirait

aucun feu

ne réchauffait les cadavres<sup>1</sup> (...) »

C'est donc en 1944 que la poétesse rencontrera son compatriote en poésie, le jeune Paul Antschel, qui s'appellera plus tard Celan. Si la rumeur d'une romance littéraire entre les deux poètes au cœur du ghetto a long-

---

1 R. Ausländer, « Eislaken auf Transnistriens Feldern/wo der weiße Mäher/Menschen mähte//Kein Rauch kein Hauch/atmete/kein Feuer/wärmte die Leichen », « Transnistrien 1941 », *op.cit.*, cf. note 27, p. 66.



temps couru, il semblerait, d'après Helmut Braun, qu'il n'en ait rien été. Rose Ausländer évoquera par contre leur première rencontre dans ses souvenirs, en racontant qu'un ami les avait réunis pour une lecture de poèmes, alors que le jeune Paul venait d'être libéré d'un camp de travail. Edith Silbermann raconte cette première entrevue lors d'un cercle poétique au cœur du ghetto, faisant l'éloge de la silhouette longiligne de Rose et de sa voix déjà quelque peu rocailleuse, tombant sous le charme du jeune poète après la découverte de ses propres textes<sup>1</sup>, et cette description permet de combler le manque de photos de la poétesse durant cette période. Rose, fidèle à elle-même, sans doute amaigrie par les privations, mais pleine d'allant pour lire de la poésie. Comme cela peut sembler « romantique » de s'imaginer cette évasion littéraire entre exactions et déportations, et cette rencontre entre deux êtres d'exception... C'est sans doute ce contexte quelque peu extraordinaire qui donna naissance à cette rumeur pourtant bel et bien démentie par la poétesse. Elle rencontrera à nouveau Celan à plusieurs reprises, après la guerre, à Paris, et une autre rumeur tenace fait de cette collusion la source du changement de style de la poétesse. Le biographe Braun, à nouveau, aura d'autres explications et infirmera en partie cette attribution celanienne...

---

1 E. Silbermann, *Rose Ausländer, die Sappho der östlichen Landschaft, Rose Ausländer, la Sappho des paysages de l'est*, Aix-la-Chapelle, Éditions Rimbaud, 2003, p. 61.

« JE ME SUIS OUBLIÉE<sup>1</sup> »

En avril 1944, les troupes soviétiques pénètrent dans Czernowitz et la ville est libérée. Rose travaillera quelque temps à la bibliothèque municipale, avant de partir à Bucarest après un court séjour à Satu Mare en juin 1946. L'Europe est exsangue, il n'y a pas vraiment d'avenir pour les survivants de ce l'on ne nomme pas encore la Shoah. Rose décide de tenter à nouveau sa chance en Amérique et, cooptée par un couple d'amis, les Königsberg, elle fait une demande d'immigration qui va être acceptée. Elle passera par Marseille avant de rejoindre la liberté à bord du transatlantique *Wellesley Victory*. Il faut imaginer Rose, sa valise à la main, regardant s'éloigner les côtes européennes, inspirant l'air du large qu'elle aime tant, épuisée par les années de privation, encore dévastée par les barbaries, mais bien vivante, toujours debout, accostant ensuite à New York, si loin de sa Bucovine meurtrie. Elle ne le sait pas encore, mais elle ne reverra jamais Czernowitz, ni sa mère qu'elle a laissée à Satu Mare.

Kathy Scherzer meurt en 1947, et Rose, qui avait commencé à s'adapter à nouveau à sa vie américaine, d'abord hébergée par des amis, puis ayant rapidement trouvé du travail, va s'effondrer à l'idée de ne pouvoir enterrer « son rossignol ». Mais elle puise dans ses ressources pour, encore une fois, rester debout. Un cliché de cette même année la montre regardant vers l'avenir,

---

1 R. Ausländer, « Ich hab/mich vergessen (...) », « Vergessen II », « Oubli II », in *Der Traum hat offene Augen, Le rêve a les yeux ouverts*, Francfort-sur-le-Main, Éditions Fischer de poche, 1987, p. 17.

un collier de perles au cou, les cheveux déjà moins longs qu'autrefois. À partir de 1949, elle les portera d'ailleurs courts et encadrant joliment son visage. En 1948, elle obtient à nouveau un passeport américain et conservera ensuite à partir de 1965 la double nationalité germano-américaine. Elle a trouvé un poste de correspondante étrangère dans la compagnie maritime Freedman & Slater et gardera cet emploi jusqu'en 1961, lorsqu'elle devra y renoncer pour des raisons de santé. On pourrait avoir l'impression que Rose a donc décidé de se fixer aux États-Unis, où elle est entourée d'un cercle d'amis et bientôt à nouveau active poétiquement, où des clichés montrent une quinquagénaire toujours élégamment vêtue, souriant à l'objectif, que ce soit lors de soirées poétiques, de promenades entre amis ou en soirées.

Mais elle ne fera jamais réellement sienne sa vie américaine, comme si elle était vouée à un éternel exil ; jamais, depuis son départ de la vieille Europe en ruines, elle n'a à nouveau loué un appartement, se contentant de vivre chez des amis ou en pensions, hôtels ou meublés dans lesquels elle emménage avec ses quelques valises contenant tous ses avoirs, en particulier ses dizaines de manuscrits et de livres... Est-ce l'une des séquelles laissées par les années de guerre, durant lesquelles ses déménagements et fuites s'étaient succédés, ou bien un simple dédain des biens matériels ? Malgré sa renaissance à la vie littéraire, elle n'arrive pas à s'ancrer en cette terre neuve qui pourtant l'a accueillie à nouveau à bras ouverts, lui offrant refuge, travail et nationalité. Sa patrie et les siens lui manquent terriblement, et elle s'investit d'ailleurs beaucoup pour faire venir son frère,

sa belle-sœur et leurs deux enfants aux États-Unis, s'occupant de tous les papiers administratifs, rédigeant des pétitions jusqu'à ce qu'elle apprenne en 1963 que sa famille, hébergée dans un camp de l'ONU à Vienne, avait obtenu l'autorisation d'émigrer. Elle se précipitera alors en Autriche pour les aider ensuite à s'installer outre-Atlantique.

De nombreux poèmes vont thématiser l'exil et l'errance. Il faudra beaucoup de temps à Rose pour écrire à nouveau après son départ de Bucovine. Entre 1944 et 1947, elle se taira. Incapable d'exprimer l'indicible. Traumatisée et silencieuse, se contentant de vivre sans exister en poésie. Et un soir, comme elle le raconte dans ses mémoires, elle se surprend elle-même à écrire... en anglais.

« Soudainement et de façon inattendue, il y a environ 10 ans, j'ai ressenti l'irrésistible besoin d'écrire un poème en anglais, et je le fis. À intervalles plus ou moins réguliers, j'ai toujours écrit de la poésie anglaise, et pendant mes "périodes anglaises" j'ai toujours été – à de rares exceptions près –, incapable d'écrire en allemand, et vice versa. Ma personnalité s'est à cet égard "dédoublée", passant en alternance d'une langue à l'autre<sup>1</sup>. »

---

1 « Suddenly and unexpectedly, about 10 years ago, I had the irresistible urge to write an English poem, and did so. With shorter or longer intervals, I have been writing English poetry ever since, and during my "English periods" I am – with a few exceptions – unable to write in German, and vice versa. I have become, in this respect, a "split personality", shifting from one language plane to the other. » R. Ausländer, citée par M. Bauer in « Trauma oder Rettung, Rose Ausländer und die englische Sprache »,

Nous reviendrons sur cette impossibilité du dire en allemand, puisque la poétesse ne pouvait ni ne voulait plus écrire de la poésie dans la « langue des bourreaux ». Durant presque une décennie, elle va donc non seulement s'essayer à la langue poétique anglaise, mais aussi changer radicalement de style, s'extirpant de la gangue de la rime et de la métrique, fréquentant assidument les rythmes syncopés et libres de grands auteurs américains comme E.E Cummings ou William Carlos Williams, et elle va forger ce style qui lui sera propre et fera d'elle la grande poétesse célébrée aujourd'hui.

Elle ne se contente d'ailleurs pas de lire des textes de poètes américains, elle va aussi adhérer au cercle littéraire *The Raven*, nommé ainsi d'après un poème d'Edgar Allan Poe, qui faisait salon dans une maison de Greenwich village et auquel se joignaient aussi parfois d'autres auteurs allemands en exil comme la poétesse Masha Kaleko. En octobre 1949, un premier poème anglais de Rose, « Where we shall start », paraît dans *The Raven Anthology Nr.82*, suivis par plusieurs autres dans différents numéros. D'autres revues comme *Flames* ou *Voices* publieront aussi des textes de Rose Ausländer, qui fera aussi paraître des traductions d'Else Lasker-Schüler et de Christian Morgenstern dans des anthologies publiées par des éditions new-yorkaises, tandis que la radio WEVD diffusa deux fois ses poèmes sur les ondes.

---

« Traumatisme ou salivation, Rose Ausländer et la langue anglaise », in « *Blumenworte welkten* » *Identität und Fremdheit in Rose Ausländers Lyrik*, « *Les mots fleurs fanèrent* », *Identité et Étrangeté dans la poésie de Rose Ausländer*, Jens Birkmeyer (ed.), Bielefeld, Éditions Aisthesis, 2008, p. 215.

En tout, ce ne sont pas moins de deux cent cinquante poèmes que Rose rédigera en langue anglaise.

La critique américaine, d'après son biographe, Helmut Braun, atteste de la grande qualité littéraire des poèmes anglais, et Matthias Bauer, professeur de philologie anglaise à l'université de Tübingen, confirme un maniement audacieux et novateur de la langue anglaise. Les textes de Rose se font plus courts, plus intensément ramassés, et elle va mêler nostalgies et exils aux vomissements américains, retrouvant aussi le plaisir des lectures poétiques. Un très joli cliché atteste de sa première lecture outre-Atlantique, au forum autrichien de New York, lorsqu'elle lit d'anciens textes allemands et ses nouveaux poèmes anglais le 23 avril 1949 devant un public fourni et enthousiaste. Rose, qui a toujours paru plus jeune que son âge, ne semble pas marquée par les sombres années qu'elle a traversées et offre à son auditoire un visage d'une extrême douceur, belle penseuse, comme ces montagnes qu'elle décrit :

« Les montagnes sont des penseurs solitaires

debout entre

le ciel et la terre<sup>1</sup> (...) »

---

1 R. Ausländer, « Mountains are lonely thinkers/standing between/sky and earth. (...) », in *Liebste Fräulein Moore/Beautiful Rose, Rose Ausländer und Marianne Moore*, (Rimbaud Verlag & Verlag Ralf Liebe), Éditions Rimbaud & Éditions Ralf Liebe, 2019, p. 42.

Dans son poème « *The forbidden tree* » (« L'arbre interdit ») qui sera aussi le titre de son recueil anglais, elle va forger ces néologismes qui feront plus tard sa « plume », inventant, pour métaphoriser le nazisme, des « fruits parias » et des « yeux hitlérisés ».

« Yet they ate my fruits

Unwillingly

they ate

the pariah fruits (...)

Though knives

of hitlered eyes

shredded my fruits<sup>1</sup> (...) »

Certes, en 1957, lors d'un voyage à Paris, Rose rencontrera à nouveau Paul Celan et aura avec lui d'intenses échanges autour du langage. Mais c'est dès 1956 qu'elle nouera des liens privilégiés avec la poétesse américaine d'origine allemande Marianne Moore, au-

---

1 R. Ausländer, « Mais ils mangeaient mes fruits/ils mangeaient avec dégoût/les fruits parias (...) Bien que des couteaux/ d'yeux hitlérisés/déchiquetaient mes fruits (...) », *Ibid.*, p. 62.

jourd'hui considérée comme l'une des grandes voix de la poésie américaine contemporaine et qui va doublement influencer Rose : d'une part, c'est elle qui, lors d'une rencontre d'écrivains entre le 10 et le 20 juillet 1956, durant laquelle elle proposait des ateliers d'écriture, va convaincre la poétesse de la Bucovine d'oser écrire à nouveau en allemand, ce que la poétesse fit dès leur atelier ; et Marianne Moore déclarera l'un des poèmes écrits par Rose, « Eastern poem in German », comme le meilleur de tous les textes rédigés durant le workshop. Mais la poétesse américaine, qui deviendra au fil des ans une véritable amie et avec laquelle Rose entretiendra une correspondance fournie, influencera aussi grandement Rose dans son évolution stylistique et dans son cheminement vers la liberté du vers et l'ellipse. Oui, grâce à Marianne Moore, Rose a trouvé sa voie et sa voix poétiques, auxquelles elle restera fidèle.

À partir de 1957, Rose la voyageuse sillonnera à nouveau l'océan et le vieux continent. De mai à novembre 57, elle va ainsi parcourir des milliers de kilomètres, se rendant non seulement à Paris, mais aussi aux Pays-Bas, à Rotterdam et Amsterdam, en Italie, en Grèce, en Espagne, en Norvège, en Autriche, en particulier à Vienne, et enfin en Suisse. Elle vit chez des amis ou à l'hôtel, visite des musées, se gorge des lumières méditerranéennes, mais aussi de tous ces paysages européens, de sommets, de lacs, de mers, et de ses promenades à travers des villes plus ou moins reconstruites. Elle a besoin de s'ancrer à nouveau dans cette Europe en renaissance, de ne plus l'associer aux fracas de la guerre, de se réapproprier un monde des vivants, et surtout des vivants



en paix. Et sans doute aussi a-t-elle besoin de revenir sur des terres d'Europe où les Juifs ne sont plus traités comme du bétail et assassinés... Ce périple lui inspirera plus tard de nombreuses invitations au voyage poétique, comme cette « Lettre ouverte à l'Italie » qui mêle ce sud bien aimé et l'image de la fleur bleue du poète allemand Novalis, comme si la poésie était capable de transcender les frontières et les mésententes entre les peuples.

« Italie

mon pays des terrasses et des raisins

aimé du soleil

ta peau est bleue comme la fleur

que le poète autrefois

portait à son front<sup>1</sup> (...) »

Venise et Rome feront aussi partie des villes mises en poésie par Rose, ancrages mémoriels liés à ses études de lycéenne et à son passé studieux de jeune fille passionnée par la philosophie antique. Puis viendra Jérusalem, la mythique, que Rose visitera en 1964 lors d'un séjour de quatre mois en Israël. La ville sainte, berceau des trois

---

1 R. Ausländer, « Italien/mein Land der Terrassen und Trauben/ von Sonne geliebt/deine Haut ist blau wie eine Blume/die der Dichter sich einst/andie Stirn steckte (...) », « Offener Brief an Italien », *op.cit.*, cf. note 1 p.49, p. 69.

grandes religions monothéistes, sera souvent évoquée par la poésie ausländerienne et citée plus loin dans cette étude. Peu à peu, au fil de ses voyages et au gré de ses allers-retours entre les deux continents, la poétesse reprend les rênes de sa vie et perçoit ce besoin de revenir, malgré tout, se confronter au passé en revenant s'installer en Europe. Après être allée chercher son frère Max et sa famille en Autriche, elle reviendra encore deux fois, pour quelques mois, aux États-Unis, mais décidera en 1964 de se fixer à Vienne, en cette ville où elle avait fait deux ans d'études lorsqu'elle était au lycée.

Ce choix semble logique : Rose a grandi au sein de la monarchie austro-hongroise, l'allemand est sa langue maternelle et Vienne la séduit par ses fastes architecturaux et sa vie culturelle. Elle pose donc ses valises dans une petite pension de la Hörlgasse, non loin du parc de la mairie et du canal du Danube, espérant recouvrer un peu de son ancien univers. Las, c'était sans compter la frilosité affective et littéraire des Autrichiens, et de cette ville « Janus » qu'elle dépeindra dans une lettre à Peter Jokostra comme une ville provinciale de la petite bourgeoisie, certes « sucrée comme de la crème<sup>1</sup> », mais à l'esprit étroit, dans laquelle elle n'arrivera pas à trouver sa place :

---

1 R. Ausländer, « 1964 schrieb Ausländer in einem Brief aus Wien an Peter Jokostra : « Momentan heißt meine Heimatlosigkeit Wien – diese Provinzielle, kleinbürgerliche Großstadt. Janus-Wien – zwiespältige Märchenstadt : einerseits schlagsahnesüß, überliebens-würdig, andererseits engherzig : Kleinlich. » Citée par Evelyn Adunka dans le site <http://www.literaturepochen.at/exil/multimedia/pdf/auslaenderroseadunka.pdf>, consulté le 25/09/2020.

« En ce moment mon sentiment d'être apatride a pour nom Vienne – cette grande ville provinciale et petite bourgeoise. Vienne-Janus – une ville de conte ambivalente : d'un côté sucrée comme de la crème, presque trop fière, et d'autre part empreinte de petitesse, sans cœur. »

Rose a sûrement arpenté en tous sens la ville impériale, humant le parfum des roses du *Stadtpark* auquel elle consacrera un poème, buvant peut-être un *Brauner*, un petit café, douillettement installée sur les banquettes rouges de l'Hôtel Sacher, s'installant pour écrire dans l'un ou l'autre des célèbres cafés viennois, s'enivrant d'atlantes en levant les yeux, rêvant devant le Baiser de Klimt au Belvédère et au gré des lumières laiteuses des immenses cieux viennois. Les clichés des années 64/65 montrent une élégante en foulard et même, sur l'un, portant des lunettes de soleil ; elle ressemble une fois de plus à une star de Cannes et, sur la deuxième photo, elle sourit, radieuse, avec en arrière-plan ce qui semble être les Alpes.

Mais malgré ses efforts pour s'intégrer dans les cercles littéraires autrichiens et sa première publication d'après-guerre en Europe, un recueil de poèmes au sein des Éditions Bergland dans leur collection « Nouvelles voix de la poésie autrichienne », elle fait un amer constat d'échec en se rendant compte qu'il fallait être coopté et introduit pour être réellement respecté.

Enfin et surtout, c'est l'antisémitisme ambiant qui la chassera de Vienne, avec cette terrible impression que l'Europe n'a rien appris des années de barbarie.

Vingt ans après la fin de la guerre, elle va fuir l'Autriche, s'y sentant en insécurité. Et c'est une ode à la ville qu'elle écrit dans son poème « Au Stadtpark de Vienne<sup>1</sup> », mais pas à ses habitants.

« Sur des tables rondes

j'écrivais des lettres

je lisais et j'embrassais des arbres

C'était ma ville

car je l'aimais

Les gens inaccessibles

l'éternel paradoxe. (...) »

Hélas : l'Autriche, aujourd'hui encore, n'est pas toujours totalement guérie de ses vieux démons et l'on y assiste à une inquiétante montée des populismes. C'était déjà le cas dans les années soixante; avec le départ des forces d'occupation en 1955, certains groupuscules

---

1 R. Ausländer, « Auf rundem Tischchen/schrieb ich Briefe/las und liebte die Bäume//Es war meine Stadt/weil ich sie liebte//Unnahbar die Menschen/der ewige Widerspruch (...) », cité dans *Ibid.*

néo nazis firent à nouveau parler d'eux, en particulier en 1960 avec des graffitis et des profanations de cimetières. Rose Ausländer quittera Vienne en 1965, à peine un an après son arrivée, et il est probable que l'affaire Borodajkewycz a joué le rôle d'un déclencheur : Taras Borodajkewycz, professeur d'histoire à l'université, fut à cette époque mis en cause pour ses positions ouvertement antisémites ; s'ensuivirent de nombreuses manifestations des différentes parties, le 26 mars défilèrent ainsi ses opposants devant la Hochschule, le 29 mars ensuite ses défenseurs devant l'Opéra, et enfin, le 31 mars, deux cortèges de manifestants antifascistes et pro-nationalistes s'opposèrent violemment devant l'Hôtel Sacher, entraînant la mort, quelques jours plus tard, de l'opposant Ernst Kirchweger. Son cortège funéraire rassemblera vingt-cinq mille personnes, et le professeur sera limogé.

Rose, elle, fuira ce pays aux relents bien trop visibles de peste brune. Ce sera son adieu définitif à l'Europe de l'Est et à la monarchie austro-hongroise. Elle s'est à présent « retrouvée », elle connaît ses forces et ses faiblesses et ne fera plus de compromissions. Elle va partir pour sa dernière destinée et devenir « la poétesse de Düsseldorf ».

## LA POÉTESSE DE DÜSSELDORF

Pourquoi Düsseldorf? Tout simplement car Rose souhaite rester en terre linguistique allemande. Elle est à présent écrivain, seulement écrivain. Plus question de travailler comme secrétaire ou traductrice, et plus question non plus de renier la langue de Goethe dans laquelle elle écrit. Ce sont des amis qui vont la convaincre de les rejoindre en Rhénanie, dans cette grande ville paisible jouxtant le bassin industriel de Ruhr où s'est exilée une petite communauté de près de deux cents âmes venue de Bucovine. Alors, même si Düsseldorf n'est pas une capitale bruissant de vie comme New York ni une ville avec un grand passé historique comme Vienne, même si la campagne alentour n'a pas le charme des collines czernowitziennes ou des Alpes, Rose se décide et vient poser ses valises à la pension Cordes, située Gustav-Poensgen-Straße. Cette rue emblématique du quartier de Friedrichsstadt, encore aujourd'hui lumineuse et colorée, hébergea donc plusieurs années durant la poétesse qui y composa ses textes en regardant se balancer la canopée des platanes...

Düsseldorf peut sembler parfois être une ville sans âme, mais la cité rhénane possède malgré tout un centre historique médiéval intéressant, de belles infrastructures culturelles et quelques quartiers bordant le Rhin où s'élèvent de superbes demeures patriciennes. La cité médiévale toute proche de Kaiserswerth et des ruines de son abbaye ainsi que différents parcs immenses invitent cependant à la promenade et peuvent être de profonde inspiration pour une poétesse, et il est à gager que Rose,

lorsqu'elle était encore valide, a profité de cet environnement apaisé et bienveillant ; des clichés où elle se repose sur des bancs en attestent. Mais elle ne fera pas un pas de plus pour s'installer dans un « chez soi », ne pensera pas à acheter un logement et vivra, toujours et encore, entre ses valises, installée provisoirement dans des meublés : elle est bien trop occupée à créer. Enfin, elle se sent en sécurité, au calme, et va pouvoir s'adonner totalement à l'écriture.

Elle peut aussi à présent compter sur une pension de dédommagement qui lui sera versée à partir de 1966 par le gouvernement de la République Fédérale ; elle a été reconnue victime du national-socialisme. Cette rentrée d'argent conséquente et régulière est aussi synonyme de liberté. Finalement, le recueil publié en Autriche fait son chemin, et son *Été aveugle*<sup>1</sup> lui procure un début de reconnaissance entre le Danube et le Rhin. La poétesse ne fréquente apparemment pas d'autres auteurs et se tient éloignée des cercles littéraires en vogue comme le fameux « Groupe 47 ». Elle fera cependant des exceptions avec quelques rencontres, comme celle du PEN Club en 1970, où un photographe a saisi le sourire malicieux de Rose, coiffée d'un casque pour entendre les différents intervenants dans leurs langues respectives.

Elle ne fraye pas non plus beaucoup avec la communauté des juifs de Bucovine en exil, ni avec la communauté juive de la ville. Elle continue par contre ses voyages ; elle en entreprendra plusieurs à travers l'Europe jusqu'en 1971, et reviendra encore pour une année

---

1 R. Ausländer, *op.cit.*, cf. note 1 p. 49.

aux États-Unis entre 1968 et 1969. Et, surtout, Rose écrit. Celle que l'on surnomme outre-Rhin la poétesse aux trois mille poèmes ne s'arrête plus. Elle thématise non seulement sa chère Bucovine et la Shoah, mais la nature, des émotions, l'art ou l'amour, et ce dans une langue métaphorique percutante qui va bientôt lui valoir la reconnaissance du public et de nombreux prix. Elle recevra ainsi dès 1966 le Silbernen Heine-Taler – une pièce d'argent à l'effigie de Heinrich Heine – des Éditions Hoffmann & Campe de Hambourg, et, en 1967, le prestigieux Prix Droste de la ville de Meersburg, le plus ancien prix littéraire de l'Allemagne contemporaine, donné en mémoire de la poétesse Annette von Droste-Hülshoff et fort bien doté. La même année paraîtra son recueil *36 Justes, 36 Gerechte*<sup>1</sup>, dans lequel la poétesse évoque à nouveau ses racines hébraïques.

Grâce à son amitié avec le pasteur Reimar Zeller, théologien et historien de l'art, et avec l'épouse de ce dernier, l'écrivaine Eva Zeller, elle va aussi donner plusieurs lectures publiques dans une église située à Oberkassel, sur la rive gauche du Rhin. Le 13 mai 1971, des poèmes de Rose furent aussi mis à l'honneur en musique dans cette même église, puisque le Trio Radio Zürich a, lors de son concert *Konfrontationen: jazz et poésie en paroisse* joué sur ses textes et des poésies d'autres auteurs, lors d'une soirée qui donnera même lieu à un enregistrement publié dans la maison de disque Asso. Les portraits des années soixante-dix montrent une femme au visage certes

---

1 R. Ausländer, *36 Gerechte, 36 Justes*, Hambourg, Éditions Hoffmann und Campe, 1967.



à présent marqué par les ans mais toujours avenant. De nombreux enregistrements de sa voix subsistent et sont à retrouver sur le net : on y entend cette voix caractéristique entre mille qui fait rouler les « r » et déclame avec force ses textes. C'est une écoute d'une grande intensité que de recevoir ainsi la poésie de la voix-même d'un auteur disparu.

En 1972, Rose, déjà confrontée à différents soucis de santé, reçoit un agrément de la part de la ville de Düsseldorf pour s'installer dans un logement social dans la Mönchenwerther Straße, traversant donc le Rhin pour venir vivre dans un modeste immeuble de briques rouges. Mais elle ne l'occupera quasiment pas, car après une mauvaise fracture elle sera admise, la même année, au sein de la maison de retraite de la communauté juive de Düsseldorf, le Foyer Nelly Sachs. Elle va y occuper le même appartement jusqu'à sa disparition en 1988. Deux recueils paraissent, en 1974<sup>1</sup> et en 1975<sup>2</sup>, avant la rencontre de celui qui va faire de Rose Ausländer l'écrivain de renommée internationale qu'elle est aujourd'hui. Avant sa rencontre avec ce jeune éditeur passionné, qui se prit d'amitié pour une poétesse déjà âgée qui d'emblée le fascina, comme il aime à le raconter en interview, du fait de ses grands yeux de braise au regard intense et profond, Rose n'avait somme toute publié que six ouvrages tirés à deux mille cinq cents exemplaires, une infime partie seulement donc de son œuvre poétique.

---

1 R. Ausländer, *Ohne Visum : Poesie u. kleine Prosa, Sans visa : poésie et petite prose*, Düsseldorf, Éditions Sassafras, 1974.

2 R. Ausländer, *Andere Zeichen : Gedichte, Autres signes : poèmes*, Düsseldorf, Éditions Concept, 1975.

C'est précisément en 1975 qu'un ami éditeur offre un recueil de la poétesse à Helmut Braun, qui débutait quasiment dans la profession et était en quête d'auteurs pour sa deuxième collection. Le coup de foudre littéraire est immédiat et le jeune homme se prend d'intérêt pour cette poétesse à la vie tourmentée qui s'est, semble-t-il, retirée du monde pour écrire, pas très loin de Cologne où il demeure. Intrigué, il se renseigne sur son parcours, dévore ses ouvrages et décide de l'appeler. Elle va répondre favorablement à sa demande de rendez-vous après un court entretien téléphonique, et c'est ainsi qu'Helmut Braun entre dans la vie de Rose, faisant la découverte de son petit appartement au quatrième étage de la maison de retraite, qui existe toujours et dont la vue plonge sur le magnifique « Nordpark », une immense étendue boisée et herborée veillée par deux colossales statues.

Helmut et Rose, le jeune homme et la poétesse déjà âgée, se rencontrent, se comprennent, se respectent et se font confiance. Elle va se livrer à lui et lui offrir un puit intarissable de textes, il va lui donner l'assurance de publications régulières et d'un rayonnement international. Un premier recueil paraît dès 1976, s'ensuivront plusieurs prix littéraires prestigieux, comme, en 1977, le Prix Ida-Dehmel ; c'est l'amie Eva Zeller, elle-même poétesse, qui tiendra le discours de *laudatio* pour Rose Ausländer lors de cette remise de prix. Un an plus tard, en 1977, c'est le Prix Andreas-Gryphius que Rose partagera avec un écrivain transfuge de la RDA, le poète Reiner Kunze. Une magnifique photo les montre se tenant côte à côte, deux superbes écrivains aux yeux

immenses, le sombre regard insondable de Rose faisant écho à l'azur des yeux de Reiner Kunze. Elle se rendra ensuite au vernissage de l'exposition qui lui est consacrée à la Maison Heinrich Heine de Düsseldorf, et ce sera là sa toute dernière sortie dans « le monde ».

En effet, après une nouvelle chute, la poétesse décidera délibérément de ne plus quitter son lit alors même que ses facultés physiques n'étaient pas totalement amoindries. Il s'agissait réellement d'un choix, lui permettant une totale concentration littéraire.

Comment expliquer cet étrange érémitisme ? Cette décision de ne plus jamais quitter un appartement, et même un lit, alors que l'on n'a au départ aucune raison physiologique d'être déclaré grabataire ? Rose Ausländer s'est sans doute sentie enfin libre tout en ne quittant plus sa couche, protégée des contingences matérielles et délivrée de toute obligation extérieure. Se reposer, mettre son entière concentration dans l'écriture et ne plus s'éparpiller en voyages et en sorties lui permet de produire un nombre incalculable de poèmes. Elle a, semble-t-il, tout en tête : les souvenirs de toute une vie, les atrocités de la Shoah, mais aussi les belles réminiscences de voyages ou de rencontres. Et elle gardera, aussi, toute sa tête, jusqu'à la fin, même si elle n'écrit plus durant ses dernières années d'existence. Une dernière photo la montrera sur un banc, l'air un peu las, en 1977, puis, à partir de cette date, les archives présentent des clichés où Rose, à moitié couchée dans son lit, est entourée de fleurs et de livres, le regard toujours vif, dans le cocon de la chambre 419 d'où, d'après les dires

de Helmut Braun, elle régentait un peu son monde, décidant de qui aurait le droit ou non de lui rendre visite.

« La chambre me protège

comme je dois la garder

Par bribes le monde vient

à ma fenêtre

peupliers moineaux nuages

lettres d'amis anciens ou inconnus

me rendent visite chaque jour

Le temps

Une conversation

Tu dis

réalité

je dis

rêve<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Das Zimmer behütet mich/da ich es hüten muss/  
Kommt stückweis die Welt/an mein Fenster/Pappeln Sperlinge Wolken/  
Briefe von alten und fremden Freunden/besuchen mich täglich/

Treize années durant, jusqu'à la mort de Rose, Helmut Braun sera donc à ses côtés. L'éditeur raconte qu'il a rendu à partir de 1977 plus de 500 visites à la vieille dame grabataire mais donc pleinement consciente de ses facultés, se rendant presque chaque vendredi à 18h45 à son chevet pour recueillir confidences et poèmes, à l'heure même où le rabbin venait célébrer le Shabbat dans la résidence, Rose la malicieuse prenant plaisir à se rebeller contre la tradition des hommes tout en écrivant tant de choses au sujet de cette même religion... C'est ainsi que naîtront une amitié indéfectible et ce lien précieux qui feront aussi de l'éditeur l'exécuteur testamentaire de toute l'œuvre de Rose Ausländer. Rose, à la fin, dictait ses poèmes, voire même les murmurait à l'oreille de Helmut.

Les prix littéraires s'accumulent au rythme de la parution de ses divers recueils. En 1978 elle reçoit le Prix d'Honneur du BDI, un prix doté par l'industrie allemande, puis en 1980 la Médaille-Roswitha de la ville de Bad Gandersheim. C'est cette même année que commence sa collaboration avec les Éditions Fischer, toujours sous l'égide de Helmut Braun qui dirige sa collection. Rose s'isole aussi de plus en plus, commence à refuser d'autres visites que celles de son éditeur et ami, et sa condition physique va finalement se dégrader du fait de son alitement. En 1984, elle reçoit le Prix littéraire de l'Académie des Beaux-Arts de Bavière, puis la Croix du Mérite de la République Fédérale, alors que la

---

Die Zeit/ein Gespräch/Wirklichkeit/sagst du/ich sage/Traum », « Im Zimmer », « Dans la chambre », *in G. W.*, VII, p. 112.

publication de ses œuvres complète débute chez Fischer. C'est cette même année qu'est réalisée une dernière interview télévisée. Lorsque le journaliste lui demandera ce qu'elle attend encore de la vie, elle répondra qu'elle n'en attend plus rien, mais qu'elle aime bien vivre.

Rose recevra encore le Prix des librairies protestantes en 1986, l'année où elle cessera d'écrire. Les dernières photos de la poétesse montrent une femme au regard lourd et triste, tourné vers l'intérieur.

C'est le 3 janvier 1988 qu'elle rendra son dernier souffle. Elle repose non loin du Foyer Nelly Sachs, au Nordfriedhof de Düsseldorf, dans le carré juif, et Helmut Braun fleurit régulièrement sa tombe de la part du neveu de Rose, le fils de Max, qui vit aux USA. On aperçoit une inscription en hébreu, presque effacée, au-dessus du nom de la poétesse. Rose Ausländer a toujours entretenu un lien bien particulier avec le judaïsme sur lequel nous reviendrons longuement, et, lors de sa disparition, son frère avait été choqué de voir que le Rabbín avait insisté pour que figure le nom de leur père sur sa tombe, selon la tradition ashkénaze; Max a ensuite tout bonnement repeint l'inscription pour la rendre quasiment illisible... Et Rose? Elle a rejoint son Éternité :

« *Vivre dans la maison du souffle* » : une vie...

« Sans moi

tout serait différent

La terre prend du sens

à travers moi

Ma lumière je l'offre

aux étoiles

Dans les arbres bruisse

ma nostalgie

Mon âme

vogue en mer<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Ohne mich/wäre alles anders//Die Erde deutet/  
durch mich//Mein Licht schenke ich/den Sternen//In den Bäumen/  
rauscht/meine Sehnsucht//Meine Seele/wogt im Meer (...) »,  
« Zusammenhang », « Ensemble », in *G.W.*, VIII, p. 91.





## CHAPITRE II

### LA RÉCEPTION DE ROSE AUSLÄNDER

#### HELMUT BRAUN, LE PASSEUR

« D'un brûlant  
sommeil  
me suis éveillée<sup>1</sup> »

Longtemps, l'on se méprit sur le rossignol de la Bucovine, prétendant que son chant n'égalait point celui d'autres grands compatriotes, que sa langue tantôt trop élégiaque, tantôt trop simple, était dépourvue de métalangage et d'intérêt polysémantique, et que seule sa faculté à avoir résisté à l'anéantissement lui conférerait une place dans le cœur d'un lectorat encore en dé-

---

1 R. Ausländer, « Aus einem heissen Schlaf/bin ich erwacht », in GW, VII, p. 127.

marche de contrition, à défaut d'un rang véritable aux yeux de l'intelligentsia critique.

Mais grâce au travail méthodique et passionné de son éditeur Helmut Braun, qui éveilla l'Allemagne au lyrisme de Rose, l'œuvre de Rose Ausländer a pu être largement diffusée auprès d'un public très sensible à la plume d'une femme dont le destin se confondait avec celui de son siècle. L'incroyable dynamisme de la vieille dame aux milliers de poèmes trouva un bel écho dans le savoir-faire éditorial de Helmut Braun qui, au fil des ans, s'est non seulement occupé de la diffusion de ces textes en faisant paraître l'ensemble de ce corpus en sept volumes, mais a aussi par la suite pris en charge le fonds Ausländer et créé la société éponyme, tout en publiant une multitude d'ouvrages autour des écrits et de la biographie de son égérie.

Pour le jeune éditeur qu'il était à la fin des années soixante-dix, rencontrer Rose et devenir son homme de confiance a signifié le travail d'une vie et un véritable sacerdoce. Lorsque l'on discute avec Helmut Braun et qu'on l'entend parler de Rose, on se rend compte que le lien qui l'a lié à « sa » poétesse était de l'ordre du miracle littéraire et demeure presque unique dans l'histoire de l'édition, tant la confiance réciproque fut profonde. Plus de vingt ans après la mort de Rose et plus de trente ans après leur premier contact, l'éditeur a les yeux qui brillent et la voix empreinte d'émotion en évoquant son souvenir. Et il n'a jamais cessé de veiller sur sa protégée.

Il a ainsi au fil des années enrichi les recueils rassemblant poésies et proses chez l'éditeur Fischer avec une casquette de directeur de publications, en super-

visant la série des livres de poche sortis chez le même éditeur, organisant ainsi une nouvelle chronologie littéraire de la poétesse – qui n'est d'ailleurs elle-même pas parue en respectant cette chronologie de vie, mais plutôt au gré des recherches de Helmut Braun; les titres aux noms évocateurs correspondent ainsi aux grandes lignes de la biographie de Rose, comme *Nous allons avec les fleuves noirs*<sup>1</sup> qui rassemble les poèmes allant de 1927 à 1947, et qui sera complété par un autre titre concernant la même période, *Car où est la patrie*<sup>2</sup>? S'ensuivra *L'arbre interdit*, paru sous le nom anglais *The forbidden tree*<sup>3</sup>, qui comporte les poésies écrites en langue anglaise. Viendront ensuite le recueil *La musique est rompue*<sup>4</sup> avec les textes courants de 1957 à 1969, complété par *Nous plantons des cèdres*<sup>5</sup>. *Nous vivons à Babylone*<sup>6</sup> renferme les poèmes écrits entre 1970 et 1976, tandis que *Le jour respire paisiblement*<sup>7</sup> clôt cette dernière année. Enfin, *Le pas du sablier*<sup>8</sup> ferme le bal, exposant les textes rédigés en 1977 et 1978. Une bibliographie primaire et secondaire se trouve à ce sujet en fin de cet ouvrage.

Helmut Braun a aussi donné vie à l'édition de huit recueils parus dans la *Schriftenreihe der Rose-Ausländer-Stiftung*, (la « série d'écrits » consacrés à la poétesse)

---

1 In *op.cit.*, cf. note. 1 p. 52.

2 *Denn wo ist Heimat* : Gedichte, Éditions de poche Fischer, 1999.

3 *The forbidden tree*, *Ibid*, 1995.

4 *Die Musik ist zerbrochen*. Gedichte, *Ibid*, 1993.

5 *Wir pflanzen Zedern* : Gedichte, *Ibid*, 1993.

6 *Wir wohnen in Babylon*. Gedichte 1970-1976, *Ibid*, 1992.

7 *Gelassen atmet der Tag*, *Ibid*, 1992.

8 *Sanduhrschritt*, *Ibid*, 1994.

dont certains sont illustrés par des peintres ou dessinateurs connus, comme Arno Reims dont les lignes sobres, au fusain ou à la gouache, accompagnent « Italie, mon pays éternel<sup>1</sup> », ou Dirk Hofacker, brossant en épures colorées un reflet des mots de la poétesse dans « Habiter la maison du souffle/une floralie humaine<sup>2</sup> », ou encore Sabine Waldmann-Brun qui illumine les poèmes de Rose Ausländer de sa palette colorée plus figurative dans « Bleu/un drapeau pour le miracle<sup>3</sup> ». Deux catalogues d'expositions richement achalandés viennent compléter cette série, l'un consacré à l'exil et aux différents voyages entre l'Europe et les États-Unis qu'accomplira la poétesse, l'autre, superbement illustré de clichés de Rose et de son entourage à tous les âges de sa vie et renfermant des textes critiques, formant un panoramique bibliographique très complet.

Cette même collection comporte aussi des correspondances, comme celles échangées entre Rose et Ursula Ratjen, ou une anthologie de poètes de la Bucovine dans laquelle on retrouve Itzik Manger et Elieser Steinbarg aux côtés de Rose Ausländer, *My dear Roisele*<sup>4</sup>, avec ce

---

1 *Italien mein Immerland* : Gedichte und Zeichnungen, (Rose-Ausländer-Dokumentationszentrum), Üxheim, Centre de documentation Rose Ausländer, 1994.

2 *Im Atemhaus wohnen /Eine Menschblumenzeit* : Gedichte und Bilder, (Rose-Ausländer-Dokumentationszentrum), Üxheim, Centre de documentation Rose Ausländer, 1995.

3 *Blaueine Fahne dem Wunder*, Gedichte, (Rose-Ausländer-Dokumentationszentrum), Üxheim, Centre de documentation Rose Ausländer, 1995.

4 *My Dear Roisele* : Jiddische Dichter aus der Bukowina, (Rose-Ausländer-Dokumentationszentrum), Üxheim, Centre de documentation Rose

joli titre mêlant langue anglaise et yiddish. Enfin, un CD permet d'écouter la voix de Rose lisant ses propres textes.

Il est à noter qu'Helmut Braun est aussi en charge d'une autre grande voix juive, Edgar Hilsenrath, dont l'essentiel des livres est publié en français. Cet écrivain de la génération suivant celle de Rose, né à Leipzig en 1926 et mort en 2018, avait échappé de peu à la Nuit de Cristal avant de fuir en Bucovine chez ses grands-parents, où son destin va se mêler à celui de Rose Ausländer. Il survivra comme elle au ghetto, non à Czernowitz mais à Mogilev-Podolsk, avant de s'exiler en Israël, puis aux États-Unis, où ses livres sont aujourd'hui des best-sellers, toute son œuvre traitant de la guerre et de la Shoah, mais sur un mode étrangement burlesque. Cette approche très crue et rabelaisienne de la Shoah lui fermeront de nombreuses portes éditoriales en Allemagne, avant qu'Helmut Braun ne relève courageusement le défi, lorsque l'écrivain revient s'installer outre-Rhin. *Le Nazi et le Barbier*<sup>1</sup> paraîtra en 1977 et sera rendu célèbre du jour au lendemain grâce à un article du Spiegel, consacrant l'écrivain dans une gloire tardive et auréolée de nombreux prix. D'autres voix sortent encore de l'ombre grâce à la passion éditoriale de Helmut Braun, comme Therese Chromik, une des grandes figures poétiques de l'Allemagne d'aujourd'hui, dont Braun a édité plusieurs livres et qui comme Rose avant elle, remporta le prix Andreas Gryphius en 2014.

---

Ausländer, 1996.

1 « Der Nazi & der Friseur », Éditions H. Braun, Cologne, 1977.

Il n'oublie pas Rose Ausländer pour autant, lui ayant consacré divers ouvrages bibliographiques comme celui de la collection des « Miniatures juives » déjà cité, concis et lui aussi enrichi de documentation iconographique.

## RÉCEPTION (S) ET ACTUALITÉ (S) DE ROSE AUSLÄNDER

« N'oubliez pas  
Amis  
Nous voyageons  
ensemble<sup>1</sup> »

C'est bien accompagnée d'un public de plus en plus large que Rose Ausländer cheminera après sa rencontre avec son éditeur, et qu'elle chemine toujours de nos jours. Récemment, en 2019, Helmut Braun a aussi conçu et édité le catalogue de l'exposition consacrée à la rencontre et à l'échange épistolaire de Rose avec la poétesse américaine Marianne Moore, en coédition avec deux autres partenaires et, c'est important de le noter pour comprendre l'intérêt que toute une région porte à présent à « sa » poétesse, Rose étant devenue aussi « la poétesse de Düsseldorf », sous l'égide de la Fondation Anton-Betz de la *Rheinische Post* (le « Courrier Rhénan », l'un des organes de presse majeur de ce Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie)<sup>2</sup>. Rose avait été choyée, durant les

---

1 R. Ausländer, « Gemeinsam », « Ensemble » « Vergesse nicht/Freunde/wir reisen gemeinsam », GW, V, 1984.

2 *Op.cit.*, cf. note 1 p. 68.

dernières années de sa vie, par une région qui a su l'accueillir chaleureusement et, même si elle a bien entendu toujours chanté la nostalgie de sa Bucovine, on perçoit aujourd'hui une connivence réelle entre la Rhénanie et l'héritage culturel ausländerien.

Cette exposition, *Wonderful Rose*, s'est tenue lors de l'été 2019 au sein de la Fondation Gerhart Hauptmann à Düsseldorf et s'est ouverte sur une soirée d'introduction lors de laquelle Helmut Braun a explicité les liens entre les deux poétesses, accompagné par des lectures en anglais et par un happening musical – ces échanges sont à retrouver sur le blog « Avec ma valise de soie<sup>1</sup> » – C'est d'ailleurs dans ce centre culturel, dans la salle de conférence Eichendorff, que Rose Ausländer avait reçu en 1977 le prix qu'elle partagera cette année-là avec le poète de l'ex-RDA Reiner Kunze, le prix Andreas Gryphius.

Cette soirée est à l'image du dynamisme que l'éditeur de Rose Ausländer met dans son rapport avec le legs littéraire de la poétesse : il suffit de consulter le site internet de la Rose-Ausländer-Gesellschaft<sup>2</sup> pour se rendre compte de la multiplicité des offres culturelles entourant les hommages rendus à la plume de la Bucovine, Helmut Braun ne se contentant pas d'édi-

---

1 Blog Avec ma valise de soie : un voyage sur les traces de Rose Ausländer, consulté le 17/11/2020 sur <https://avecmavalisedesoie-roseauslander.home.blog/2019/08/15/une-journee-particuliere-antisemitisme-lutte-contre-les-populismes-poesie-allemande-europe-rentree-litteraire-judische-allgemeine/>

2 Site de la société Rose Ausländer, consulté le 17/11/2020 sur <http://www.roseauslaender-gesellschaft.de/index.html>

ter ses textes ou d'organiser un voyage vers Czernowitz tous les deux ans. Ainsi organisa-t-il en 2020 diverses conférences autour de Paul Celan à l'occasion du centenaire de sa naissance et du cinquantenaire de son décès, à Düsseldorf et à Schleswig, en plus de diverses lectures autour de l'œuvre ausländerienne. L'agenda de 2021 a été fort rempli (même si tous les événements n'ont pas pu se tenir en raison de la pandémie), entre le dévoilement du monument Rose Ausländer dans son cher *Nordpark* qui jouxte la maison de retraite où elle séjourna si longtemps, à l'occasion des 120 ans de commémoration de sa naissance, et l'inauguration de la salle Rose Ausländer dans le centre culturel Gerhart Hauptmann de Düsseldorf lors du vernissage de l'exposition consacrée à Rose et à Paul Celan, toujours dans ce même lieu :

« Tu n'as pas lésiné sur tes étoiles – Entre Rose Ausländer et Paul Celan : connaissance? Amitié? Amour? »

S'ensuivront bien d'autres manifestations encore, toujours en l'honneur de « sa » Rose, au sujet de laquelle Helmut Braun rédige encore une nouvelle biographie, plus étoffée et enrichie de témoignages.

Toutes ces éditions en format traditionnel et/ou numérique, puis, grâce aux nouvelles technologies, de nombreux relais en audio ou en vidéo au gré de plateformes culturelles ou de YouTube, et même des pièces de théâtre et des spectacles autour des poèmes de Rose ont permis l'accès au plus grand nombre à cette poésie qui, contrairement au lyrisme celanien, n'a rien d'her-



métique. Il suffit de surfer sur YouTube pour entendre non seulement de nombreux lecteurs réciter des poèmes de Rose Ausländer, avec plus ou moins de bonheur selon les montages ou les déclamations, mais pour accéder aussi à la voix même de Rose déclamant quelques-uns de ses textes avec ce bel accent rocailleux tout empreint de sa chère Bucovine. De nombreuses lectures faites par la poétesse se retrouvent aussi sur le site Lyrikline, facilement accessibles et accompagnées des textes<sup>1</sup>.

Outre-Rhin, la scène et le monde de la musique s'emparent eux aussi du « phénomène Ausländer » : en 2018, la régisseuse Friederike Felbeck a ainsi présenté la performance multimodale, « Mot/vague/coquillage/homme : un voyage vers Rose Ausländer<sup>2</sup> » Cette création mêlant jeu de scène et montages vidéo, lectures et même déambulations à travers les sept lieux de vie réels ou métaphoriques de la poétesse à Düsseldorf dans un « shuttle » littéraire, permettant ainsi aux spectateurs de devenir acteurs de cet hommage pérégrinatoire, a été soutenue par divers organes culturels du Land de Rhénanie-du-Nord-Palatinat et a rencontré un bel écho dans la presse.

Dans une veine un peu plus musicale, c'est le musicien de jazz Jan Rohlfing et son épouse, la violoncelliste Eva-Susanne Ruoff, qui ont donné naissance au projet

---

1 Site « Lyrik-Line », <https://www.lyrikline.org/de/gedichte/bukowina-i-545>, consulté le 19/11/2020.

2 Wort Welle Muschel Mensch : Eine Reise zu Rose Ausländer, [https://www.kunststiftungnrw.de/en/aktivitaeten/gefoerderte\\_projekte/performing\\_arts/archiv\\_pa/foerderprojekte\\_theater\\_2014\\_2018\\_auswahl/foerderprojekte\\_2018\\_auswahl/duesseldorf\\_rose\\_auslaender/](https://www.kunststiftungnrw.de/en/aktivitaeten/gefoerderte_projekte/performing_arts/archiv_pa/foerderprojekte_theater_2014_2018_auswahl/foerderprojekte_2018_auswahl/duesseldorf_rose_auslaender/)

poético musical « Jette ta peur en l'air<sup>1</sup> » (« Wirf Deine Angst in die Luft ») après deux années de préparation et de travail, avec un CD comprenant un *Hörbuch* – un livre-audio – et une plaquette; sortie en 2018, lors du vingtième anniversaire de la disparition de Rose Ausländer, cette production s'est hissée immédiatement en tête des ventes, jusqu'à devenir meilleure nouveauté de l'année 2018 avec le premier prix hr2/ARD et à être nominée pour le prix de la critique du disque en Allemagne, avant d'être hébergée, parallèlement à sa parution dans la maison d'édition Griot, par la « guildes Gutenberg », un portail internet rassemblant l'essentiel de la littérature des pays de langue germanique. Chaque plage s'ouvre sur une lecture de texte par la comédienne Alicia Fassel, et le silence des pauses, si important pour que l'auditeur s'imprègne du lien intime entre lyrisme et musique, s'ouvre ensuite sur les compositions qui varient entre la profusion instrumentale de certains titres et le minimalisme d'autres plages plus épurées. À l'écoute des textes de Rose mis en voix et en musique, l'on se sent transporté aux confins de la Mitteleuropa au rythme des accents yiddish rappelant des violons de Chagall, puis, dans le staccato new-yorkais des cuivres et de la batterie, on plonge, au son des notes jazzy rappelant l'exil, dans l'humeur chaloupée de l'outre-Atlantique avant de se recueillir dans l'atmosphère feutrée et mono instrumentale des textes tardifs de la poétesse,

---

1 Site de J. Rohlfing, <http://janrohlfling.com/index.php/2018/05/rose-auslaender-cd-wirf-deine-angst-in-die-luft/>, consulté le 19/11/2020.

passant ainsi, au gré des arrangements de Jan Rohlfing, par les mille émotions procurées par la vie de l'artiste.

La création de ce *Hörbuch* va d'ailleurs bien au-delà de la simple mise en musique des textes de Rose Ausländer, et c'est aussi ce qui transparaît à la fois lors des multiples concerts donnés par l'orchestre de chambre portant le projet et dans le succès du CD ; en effet, on retrouve dans ce travail non seulement la modeste magnificence des textes de la poétesse mais aussi tous ces thèmes d'une brûlante actualité que sont l'idée de la patrie, de l'identité et de la langue maternelle perdues, de l'exil, des réfugiés... Car si la voix de Rose Ausländer séduit de plus en plus le public allemand, c'est qu'elle ne faiblit pas, portant toujours et encore ces thématiques douloureuses et récurrentes dans l'Europe d'aujourd'hui, tout en frôlant l'éternité lorsqu'elle évoque des thèmes immémoriaux comme l'amour ou la nature. Ce n'est pas un hasard si l'Allemagne d'aujourd'hui, pays d'accueil en constante mutation, aime à lire une poétesse ayant su explorer les méandres de peuples en mouvement.

Au vu de l'engouement général pour la poétesse, nombre de ses poésies se sont aussi tout naturellement retrouvées dans des manuels scolaires ou au gré de divers matériaux pédagogiques. Le lyrisme limpide de Rose Ausländer permet en effet une découverte aisée de la poésie, de l'enfance à l'adolescence. On trouve ainsi aussi des ouvrages à visée pédagogique qui didactisent des textes de la poétesse, comme *Lire Rose Ausländer*<sup>1</sup>, à des-

---

1 H. Vogel & M. Gans, *Rose Ausländer lesen*, Baltmannsweiler, Éditions Schneider Hohengehren, 2001.

tion d'un public lycéen. Les éditions scolaires Klett proposent par exemple une anthologie, *Patrie perdue et exil. La poésie à travers les zébrures de l'Histoire (...)*<sup>1</sup>, dans laquelle Rose Ausländer figure en bonne place. Dans cette même perspective de vulgarisation et/ou d'aide pédagogique, de nombreux sites proposent des interprétations de poèmes de Rose Ausländer, comme cet article pensé pour des élèves de collège, « Poésies contemporaines pour les classes de collège (...) »<sup>2</sup>. Et cet intérêt est perceptible dès l'école primaire, comme on peut le constater sur un site dédié dans lequel un article donne des pistes pour expliciter la littérature auprès d'enfants de primaire en prenant appui sur un poème de Rose<sup>3</sup>. Les professeurs d'allemand d'outre-Rhin (les équivalents des professeurs de lettres français) ont eux aussi souvent recours aux textes de la poétesse, comme cet enseignant blogueur qui met en ligne poèmes et interprétations dans son blog *Deutschkurs*, (« Cours d'allemand<sup>4</sup> »).

---

1 *Heimatverlust und Exil*. Gedichte im Längsschnitt und im Querschnitt der Zeit. Mit Materialien, Éditions scolaires Ernst Klett, 2005.

2 Moderne Gedichte für die Klassen 5 und 6 – Arbeitsmappe für den Unterricht, <https://www.school-scout.de/43981-moderne-gedichte-fuer-die-klassen-5-und-6-arbeitsm>, consulté le 19/11/2020.

3 F. Heizmann À la recherche du sens/ Discussions littéraires avec des élèves d'école primaire (Dem Sinn auf der Spur /Literarische Unterrichtsgespräche mit Grundschulkindern) <https://www.grundschule-deutsch.de/hefte-artikel/premium/literarisches-lernen-1/dem-sinn-auf-der-spur/>, consulté le 19/11/2020.

4 Blog de G. Paul, <https://deutschkurs.geroldpaul.de/tag/rose-auslaender/>, consulté le 17/11/2020.

La poétesse est traduite à présent dans de nombreuses langues, et des thèses lui ont été consacrées ; il suffit pour s'en rendre compte de consulter la bibliographie de la bibliothèque nationale allemande<sup>1</sup>. La presse germanophone, elle aussi, s'était emparée assez rapidement de cette « mode Ausländer », les journalistes multipliant les articles et les entrevues, la plupart du temps axés non pas sur l'aspect textuel et poétologique, mais, comme nous l'avons souligné dans l'introduction, sur les aspects purement biographiques et sur le destin courageux d'une femme qui, même au crépuscule de sa vie, paralysée par la maladie, trouvait encore la force de louer les beautés du monde et de dépasser ses traumatismes.

Certaines publications sont ainsi très évocatrices de cette tendance réductrice, l'arbre de la vie de la poétesse cachant bien souvent la forêt foisonnante des polyèdres si complexes de ses écrits. Ainsi, en 1984, Walter Hinck parlait de « La fraternité quadriphonique des poèmes » de Rose Ausländer, dans un article de la *FAZ* essentiellement dédié à la plurivocité de la Bucovine faisant écho aux multiples strates langagières des poésies écrites dans différentes langues, mais aussi dans un langage différent, au gré des étapes intellectuelles de Rose Ausländer<sup>2</sup>.

De même, un article rédigé en 1986, à l'occasion de la parution du sixième volume des œuvres complètes de Rose Ausländer, intitulé « Le miracle d'une œuvre tar-

---

1 Deutsche National Bibliothek, site: <https://portal.dnb.de/opac.htm?query=Rose+Ausl%C3%A4nder&method=simpleSearch&cql-Mode=true>, consulté le 19/11/2020.

2 W. Hinck, *Des chants fraternels en quatre langues, Viersprachig verbrüdete Lieder*, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 17/04/84, p. 8.

diver », se focalisait sur la maladie et l'enfermement physique d'une poétesse condamnée pour la deuxième fois au ghetto, cette fois de l'isolement, et sur sa « grande » rencontre « décisive » avec Paul Celan. Certes, le critique faisait aussi l'apologie de cette langue cristalline, débarrassée des scories ampoulées des productions de jeunesse, mais sans toutefois dépasser une certaine vision biographique<sup>1</sup>.

Il peut donc sembler justifié de formuler l'hypothèse que si les poésies de Rose Ausländer reçurent un accueil si favorable de la part du public d'outre-Rhin, c'est à cause de cette identification émotionnelle ressentie par beaucoup d'Allemands encore englués dans ce « deuil impossible » décrypté par Alexander et Margarete Mitscherlich dans leur essai éponyme<sup>2</sup>, des Allemands incapables de faire la différence entre leurs propres blessures, souvent refoulées, et celles qu'ils avaient infligées aux victimes. Cet ouvrage, qui fit grand bruit lors de sa sortie, fut le premier à psychanalyser la « faute » allemande et à expliciter les traumatismes et culpabilités, si intrinsèquement imbriqués, liés au nazisme. Ces thèses sont aujourd'hui plus que jamais d'actualité, puisque l'extrême droite allemande insiste énormément sur les souffrances vécues par la population durant la période national-socialiste.

---

1 E. Hartl, *Das Wunder eines Spätwerks*, Salzburger Nachrichten, 21/06/86, p. 7.

2 A. Mitscherlich & M. Mitscherlich, *Le Deuil impossible : Les fondements du comportement collectif*, Laurent Jospin (trad.), Paris, Édition Payot, 1972.

Ainsi, le public a pu parfois surenchérir dans l'empathie ressentie pour le « Peuple du Livre » reconnu à jamais comme victime de l'Histoire ; c'est en ce sens que Rose Ausländer, symbole de la « bonne conscience » de ces Allemands qui allèrent pour certains jusqu'à participer à des chantiers d'été dans des Kibboutz pour « racheter la faute national-socialiste » de leurs grands-parents ou parents, devint figure emblématique d'une Allemagne en mal d'interprétation harmonisante et de réconciliation.

Un article de Marcel Reich-Ranicki, l'un des critiques littéraires allemands les plus influents de l'après-guerre, paru dans la *FAZ* en 1995, et intitulé « La couronne inversée. Un chapitre clos de notre littérature, sombre et chatoyant, tragique et triomphant – Les juifs » illustra tout à fait cette tendance : il explique comment battre sa coulpe tout en faisant acte d'allégeance à tout un pan de la littérature allemande trop souvent oublié, dans une aporie glorifiant ces auteurs pourtant autrefois minorés puis voués aux gémonies de par le sceau de leur judaïté. En effet, la critique fut de plus encline à partager cette perspective de repentance :

« C'est à eux, à ces juifs jetés dans un destin collectif et condamnés à des expériences extrêmes, que nous devons un chapitre de notre littérature aussi sombre que brillant, un chapitre exceptionnel<sup>1</sup>. »

---

1 M. Reich-Ranicki, « Ihnen, den in diese Schicksalsgemeinschaft Hineingestossenen, den zu Extremerfahrungen verurteilten Juden, verdanken wir ein so düsteres wie glanzvolles Kapitel unserer Literatur, ein einzigartiges Kapitel. » in *Die verkehrte Krone, Frankfurter Allgemeine*

On pourrait presque qualifier ce mouvement, à la fois populaire et intellectuel, d'un syndrome de Stockholm inversé, les descendants des « bourreaux » se prenant d'une sympathie outrancière pour les victimes du génocide. Voilà ce qui peut expliquer la véritable fascination exercée par l'existence de la jeune Rosalie Scherzer, arrachée aux méandres de sa Bucovine natale pour se perdre dans les circonvolutions barbares de son siècle avant de devenir cette *Ausländerin*, cette étrangère en perpétuel exil. Mireille Tabah résume ce rapport ambigu ainsi :

« (...) Le mécanisme de l'identification permet à l'Allemagne de l'après-Shoah de refouler sa culpabilité sous le masque de la compassion<sup>1</sup>. »

C'est donc bien autour de cette césure fondamentale du génocide et, par conséquent autour de la problématique de la judéité que se nouera tout d'abord le rapport passionné de Rose Ausländer et de son public allemand.

---

*Zeitung*, 15/10/95, numéro 62.

1 M. Tabah, *op.cit.*, cf. note 1 p. 19, p. 185.



## ÉCRIRE APRÈS AUSCHWITZ ?

« Ma peau

tatouée

de signes désorientés

La nuit

je suis couchée dans une urne

c'est là que vit le monde calciné

(...)<sup>1</sup>»

Les années quatre-vingt-dix voient cependant un tournant dans la réception de Rose Ausländer, qui acquiert enfin les faveurs démonstratives d'un public universitaire et lettré. Le monde académique commence à multiplier les manifestations et les publications autour de la poétesse, souvent axées sur le dualisme fondamental de « la » question définitivement posée par Adorno : est-il encore possible d'écrire de la poésie après Auschwitz ? Quelle sera la place de la forme poétique, de la musicalité et de l'affect dans un univers qui s'est contorsionné au-delà des dissonances ? Mireille Tabah affirme par exemple que « le poète encourt le risque

---

1 R. Ausländer, « Spannung », « Tension », « Meine Haut/tätowiert/ mit verworrenen Zeichen//Nachts/liege ich in einer Urne/da wohnt die verbrannte Welt », in *GW.*, III, p. 232.

d'attribuer à la poésie une signification métaphysique ou existentielle qui en transcende l'atrocité<sup>1</sup>. »

Il s'agit en effet de définir la place du verbe face au néant de l'indicible barbarie, de décider si les points de vue harmonisants et résilients ont droit de cité dans l'Agora littéraire meurtrie. La poésie peut-elle s'arroger le droit de rompre le silence et le deuil? Ne serait-ce pas faire offense aux défunts disparus dans les barbaries du système concentrationnaire que d'oser manier un style littéraire plus enclin à évoquer l'amour et la nature, puisque ces thématiques sont souvent associées au lyrisme? Persista, tout d'abord, dans les années qui suivirent la Shoah, le silence, et Rose Ausländer elle aussi, longtemps, nous l'avons vu, s'est tue. Ce même silence qui a muré des familles entières dans les non-dits, au retour des proches miraculeusement épargnés. Martine Broda rappelle dans un essai consacré à Celan les différentes formes de ces silences faisant suite à la Shoah :

« L'holocauste est enveloppé de quatre types de silence : le silence de l'absurdité, le silence de l'horreur, le silence de la honte et le silence de la culpabilité<sup>2</sup>. »

Ainsi vivront et perdureront le silence du monde devant la mise au ban de pans entiers de populations autrefois assimilées et devant la mise au pas de tout un pays par la soldatesque du Führer, puis le silence des

---

1 M. Tabah, *op.cit.*, cf. note 1 p. 19, p. 186.

2 M. Broda, *Dans la main de personne*, essai sur Paul Celan, Paris, Éditions Le Cerf, 1986, p. 92.

Allemands, mais aussi des autres nations devant ces innombrables exterminations gratuites, devant ces fumées dont nul ne pouvait ignorer la cause, et ensuite aussi le silence des Alliés ayant découvert les barbaries ; s'ensuivront les silences assourdissants des victimes miraculées, qui souvent vivront dans le refoulement absolu de leurs blessures, afin justement d'y survivre, se sentant incapables de laver la honte vécue dans les camps, et enfin le silence de l'omerta allemande, de cette population qui, sur deux générations, se sentit incapable de faire face à la culpabilité d'avoir permis et/ou vécu sans y répondre par la révolte cette abomination des génocides.

Il n'est pas question de nier ici le courage des Allemands ayant résisté face à la montée du nazisme, puis face à la mise en place du système bâillonnant toute velléité de rébellion, et enfin face à la dictature et aux horreurs. En France, on ignore trop souvent la bravoure exceptionnelle de celles et ceux qui s'opposèrent, même si l'on connaît quelques noms de résistants, comme le pasteur Dieter Bonhoeffer, mort au camp de Flossenbürg, ou comme les jeunes héros du mouvement La Rose Blanche, décapités pour avoir diffusé des tracts dans leur université. Mais force est de constater, en visualisant par exemple les cartes montrant l'emplacement des camps de concentration ou d'extermination, qu'il était vraiment impossible de ne pas savoir ce qui s'y passait, et ce au sein de l'ensemble du Reich. Et cela explique peut-être en partie le silence post-Shoah qui, outre-Rhin, a fait écho à ces mutismes de lâcheté et de compromissions.

Martine Broda pose donc ici la problématique de la parole-muette de façon très lucide, en lui renvoyant l'écho du silence des morts et des millions de victimes du régime national-socialiste. C'est en ce sens que la critique analysera l'œuvre de Rose Ausländer par le biais de la Shoah, ce Devoir de Mémoire devenu prérequis fondamental pour appréhender ses textes. La césure génocidaire ne peut ni ne doit être transcendée en jouissance esthétique, et c'est ce thème de l'impossible reconstruction que commentent nombre de recensions, comme par exemple la thèse de doctorat de Claudia Beil, parue en 1991, *La patrie de la langue. Tradition juive et vécu de l'exil dans la poésie de Nelly Sachs et de Rose Ausländer*<sup>1</sup>.

L'auteur y déconstruit la thèse souvent avancée du mysticisme de Rose Ausländer, qui, au contraire de Nelly Sachs, ne cherche pas refuge dans un judaïsme salvateur, écartant toute velléité de pathos visant à sanctifier « l'épreuve » de la Shoah. Cette théorie s'inscrit donc en droite ligne de la thèse d'Adorno qui condamne la sacralisation excessive de cet anéantissement. Claudia Beil démontre aussi que l'écriture n'est pour la poétesse qu'une patrie de substitution, un « ersatz » émotionnel visant à combler les déchirures identitaires. Rejetée par l'Agora dévastée par le nazisme, elle se réfugiera dans l'Oïkos langagier.

Lorsqu'en 1991 Helmut Braun édita le premier volume de l'édition critique et iconographique consacrée à la poétesse, cette parution ouvrit la voie à un regain

---

1 C. Beil, *Sprache als Heimat*. Jüdische Tradition und Exilerfahrung in der Lyrik von Nelly Sachs und Rose Ausländer, Munich, Éditions Tuduv, 1991.

d'intérêt pour la poétologie de Rose Ausländer, et l'on peut noter à partir de cette date un véritable cheminement intellectuel de l'université vers une autrice différemment reconnue, une sorte de *via Ausländeria* pavée de travaux de jeunes chercheurs, le plus souvent des femmes, qui portèrent un regard nouveau, parfois teinté de perspective féministe, sur cette égérie d'un « deuxième sexe » demeurée une vie durant à la fois presque sans attaches familiales et profondément enracinée dans l'humanité.

La biographie très complète et documentée que Cilly Helfrich a consacré à la poétesse, parue en 1995<sup>1</sup>, a encore élargi les nouvelles perspectives d'interprétation, complétant les travaux de Helmut Braun et les regards universitaires déjà portés sur Rose Ausländer. La poétesse est à présent considérée dans une globalité et non plus dans la perspective réductrice des seuls éléments biographiques et/ou de la Shoah. Plusieurs travaux s'orientent aussi plutôt vers l'étude de cette langue chargée de sensibilité, dont l'apparenté simplicité abrite une métaphorique profonde et très spirituelle. La Bucovine est, elle aussi, toujours à l'honneur, depuis les études d'Ingrid Spörk et Johann Holzner dans l'ouvrage collectif *La Bucovine-Études sur un paysage littéraire englouti*<sup>2</sup>

---

1 C. Helfrich, *Rose Ausländer*, Weinheim, Éditions Beltz Quadriga, 1995.

2 I. Spörk, *Rose Ausländers « Mutterland »*, J. Holzner, *Ikarus-Variationen*, Gedichte von Rose Ausländer, in: D. Goltschnigg und A. Schwöb, (dir.), « Die Bukowina- Studien zu einer versunkenen Literaturlandschaft », Tübingen, Éditions Francke, 1990.

jusqu'aux divers colloques universitaires orientés vers cette mosaïque pluriculturelle.

En effet, l'œuvre de Rose Ausländer se joue depuis longtemps des frontières et des barrières de la langue. En Europe, des germanistes de renom comme Andrea Corbea-Hoisie, de l'Université de Iași, en Roumanie, ou Jean-Marie Valentin, Jacques Lajarrige, Laurent Cassagnau et André Combes, en France, ont contribué à la diffusion de ce lyrisme en lui ouvrant les portes d'une solide reconnaissance intellectuelle hors les murs de l'Allemagne. La Belgique n'est pas en reste, avec les publications de Mireille Tabah ou d'Irène Heidelberger-Leonard, et des chercheurs israéliens et américains continuent, eux aussi, à promouvoir et à explorer l'œuvre de Rose Ausländer. Enfin, un universitaire autrichien, Martin A. Hainz, collabore activement avec la Rose-Ausländer-Gesellschaft et s'est spécialisé dans le concept de la multiculturalité issu de la différence en travaillant sur la Bucovine et ses auteurs, dont Rose Ausländer et Paul Celan.

« Accule l'art jusque dans tes ultimes recoins. Puis libère-toi<sup>1</sup>. »

C'est justement Andrea Corbea-Hoisie qui cite cette injonction de Paul Celan, prônant la liberté de la poésie face aux contraintes de l'art, pour clore le numéro de la revue *Études Germaniques*, déjà cité, consacré à Rose

---

1 P. Celan, « Geh mit der Kunst in deine allereigenste Enge. Und setze dich frei », *op.cit.*, cf. note 1 p. 31.

Ausländer. Car toute œuvre littéraire demeure vivante : et toute approche devient exégèse, la quête herméneutique vers le Graal de l'interprétation la plus juste se heurtant aux frontières du paradoxe et aux épreuves du regard d'autrui. La liberté du chercheur se fait parcours initiatique, et toute la subtilité d'une recherche repose sur l'équilibre précaire entre les héritages et les mondes nouveaux, entre les Schibboleths des maîtres anciens et la terra incognita des découvertes. C'est ainsi que même un béotien peut constater que la question de la judéité de Rose Ausländer revient sur le devant de la scène avec une régularité de Pater Noster.

Et de menues tensions s'accroissent au sein même du public universitaire, le point d'achoppement étant toujours et encore cette problématique juive. Une frange de la critique, essentiellement masculine et appartenant à la première génération de l'après-Shoah, penche encore vers une vision de réconciliation qui permettrait à la poétesse de surmonter les deuils par l'écriture, de transcender Thanatos par l'intermédiaire de Logos. D'autres interprétations par contre tendent vers une déconstruction systématique de la perspective harmonisante, vouant la poésie de Rose Ausländer aux gémonies d'un éternel exil. La majorité de la critique, si l'on se réfère à l'analyse très pointue de Mireille Tabah, déjà citée, s'attache à démontrer l'interprétation résiliente. Il est indéniable que des pans entiers de l'âme ausländerienne sont occultés dans certaines analyses se référant uniquement à la plurivocité formelle ou à l'arrière-plan philosophique de l'œuvre de la poétesse. C'est ainsi qu'une

étude de Gerhard Reiter<sup>1</sup>, axée essentiellement sur les rapports entre la poétesse et la philosophie panthéiste de Constantin Brunner, ou bien encore la recherche de Gabriele Köhl<sup>2</sup>, consacrée à l'importance de la langue, s'orientent vers un déni quasi systématique de l'importance des racines judaïques de Rose Ausländer, et, par extension, vers une éclipse de la Shoah. Ne demeurerait alors que le « souffle » de la poétesse, voguant ex nihilo dans une langue orpheline.

À l'inverse, l'article de Jacques Lajarrige, déjà évoqué dans l'introduction, met en exergue cette « persistance de la mémoire » qui se perd parfois dans la « circularité du dire », et cette lutte incessante entre la bête tapie du génocide et l'ange, messenger d'espérance, d'une langue murmure et apaisée. Et c'est justement à cette thématique angéologique qu'il se réfère dans une autre intervention parue dans le numéro de « Germanica », déjà cité, en démontrant la force puisée par la poétesse dans ses racines métaphysiques et culturelles et sa renaissance dans l'image rilkéenne de la célébration<sup>3</sup>.

Enfin, les récentes tendances de la critique dépassent ces querelles intestines pour ouvrir de nouvelles perspectives qui ne seraient ni obstinément résilientes et quasi « négationnistes », (car n'est-ce pas verser dans cette direction que d'occulter délibérément l'empreinte

---

1 G. Reiter, *in op.cit.*, cf. note 1 p. 42.

2 G. Köhl, *L'importance de la langue dans la poésie de Rose Ausländer, Die Bedeutung der Sprache in der Lyrik Rose Ausländers*, Pfaffenweiler, Éditions Centaurus, 1993.

3 J. Lajarrige, *Dire l'enfermement* – le cycle « Ghettomotive » (1942-1944) de Rose Ausländer, *in Germanica, op.cit.*, cf. note 1 p. 18, p. 317.



génocidaire?), ni ancrées exclusivement sur le versant socioreligieux de l'œuvre de la poétesse. Ces nouvelles analyses se livrent à une lecture déconstructiviste de la poésie et de la vie de Rose Ausländer, démontrant l'impossible équilibre entre le *Geist und Tat* goethéen, l'acte d'écriture ne pouvant justifier à lui seul une vie bouleversée par la Shoah.

« Prend pitié

Seigneur

de mon inanité

Donne-moi

la parole

qui crée

un monde<sup>1</sup> »

Rose Ausländer écrit pour vivre, pour survivre, et ce faisant dialoguera souvent avec celui qu'elle ose nommer Dieu. Elle lutte contre cette identité provisoire et incertaine, et chaque mot, accouché dans la douleur mémorielle, est une victoire minimale et fragile, une genèse de l'indicible. Il demeure bien difficile pour l'exégète de

---

1 R. Ausländer, « Erbarme dich/Herr/meiner Leere/Schenk mir/das Wort/das eine Welt/erschafft », in GW, VII, p. 70.

l'œuvre ausländerienne de démêler l'écheveau spirituel de la poétesse qui préférait voir chaque vendredi son éditeur plutôt que le rabbin et dont le frère tenta d'effacer l'inscription en hébreu de sa pierre tombale et qui, pourtant, a si souvent évoqué le Créateur. Klaus Werner, dans un article<sup>1</sup> décryptant les ancrages géographiques de la poétesse, s'attache ainsi à démontrer que la topographie poétique de Rose Ausländer évite toute transcendence, tandis qu'Annette Jael Lehmann<sup>2</sup> dévoile les paradoxes de cette poésie dans laquelle Mireille Tabah ne voit que « l'illusion d'une confiance retrouvée ».

Comment pénétrer dans les souffrances d'une âme sans froisser la pudeur du souvenir, comment discerner la vérité lorsque la critique dit tout et son contraire ? Tels vont être les enjeux de notre réflexion, basés sur les fondements concrets d'une analyse textuelle rigoureuse et d'un parcours personnel à la suite duquel nous avons donc choisi d'analyser ces textes par le biais du judaïsme et dans une optique plutôt immanente, considérant Rose Ausländer comme le témoin d'un peuple et d'une histoire, percevant sa voix comme celle du Schofar rassemblant les tribus d'Israël, ne retenant que les étoiles perçant les ténèbres de la barbarie. Rencontrer Rose,

---

1 K. Werner, *De l'empire du rêve jusqu'à Kimpolung*. La Bucovine dans le lyrisme paysager de Rose Ausländer, *Vom Traumreich nach Kimpolung*. Die Bukowina in Rose Ausländers Landschaftgedicht, in *Le mot de la matrice*. Rose Ausländer 1901-1988, *Mutterlandwort*, Cologne, Société Rose Ausländer, 1999.

2 A. Jael Lehmann, *Sous le signe de la Shoah*. Aspects de la crise poétologique et langagière chez Rose Ausländer et Nelly Sachs, *Im Zeichen der Shoah*. Aspekte der Dichtungs- und Sprachkrise bei Rose Ausländer und Nelly Sachs, Tübingen, Éditions Stauffenburg, 1999.

cela peut signifier se laisser bercer par une simple musicalité, mais aussi cheminer à la rencontre de tout un peuple et de son Dieu.

« Où tu nous trouves<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> R. Ausländer, « Wo du uns findest », in *GW.*, VII, p. 195.



### CHAPITRE III

## « SI JE T'OUBLIE, JÉRUSALEM... » : JUDÉITÉ ET POÉSIE

מילשורי ךחכשא מא

ינימי חכשת

יכחל ינושל קבדת

יכרכזא אל מא

יתחמש שאר לע מילשורי תא הלעא אל מא

« Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite  
se dessèche! Que ma langue s'attache  
à mon palais si je perds ton souvenir, si  
je ne mets pas Jérusalem au plus haut  
de ma joie. » Psaume 137

Le peuple du Livre. Le peuple du Verbe. Le peuple  
de la Parole révélée. Autant de dénominations pour dési-  
gner le peuple juif, dont le destin semble définitive-  
ment lié à celui de la parole, et, par extension logique,  
de l'écrit. Que ce soit dans les récits de la Torah, dans  
les exégèses du Talmud ou dans les commandements des

Mitsvot, la Parole est d'or. Cilly Helfrich, dans sa biographie consacrée à Rose Ausländer, explicite cette idée :

« Ses ancêtres juifs comprenaient le mot comme empreint de pouvoir et propagateur de vérité, car le monde des croyances juives repose tout entier dans la transmission de la parole<sup>1</sup>. »

Et le poète, chantre du verbe, des mots, se fera l'héritier de la judéité, porte-parole d'une histoire séculaire et d'un peuple dont le destin s'ancre dans le particularisme et, souvent, dans l'exclusion. La poésie répercute ce pouvoir de la parole, l'amplifiant comme un écho dans le désert :

« Sans doute est-ce également la foi juive en ce pouvoir qu'on les mots d'exprimer l'essence divine du monde qui insuffla à Rose Ausländer sa confiance inébranlable dans la force du langage poétique<sup>2</sup>. »

Cette judéité si intimement liée au moi lyrique est le fil d'Ariane qui relie la poétesse à son histoire. Il devient la mémoire vive d'une parole trop souvent paralysée par ce que Nelly Sachs a nommé « l'effroyable mutisme

---

1 C. Helfrich, « Ihre jüdischen Vorfahren werteten das Wort als machtgeladen und wahrheitsspendend, denn die Glaubenswelt des jüdischen Volkes besteht allein in der Überlieferung durch das Wort. », *op.cit.*, cf. note 4 p. 92, p. 50.

2 M. Tabah, *Des mots porteurs de mémoire et d'espoir*. La poétique de Rose Ausländer après la Shoah, in *Quatre poétesses juives de langue allemande*, Actes du colloque de l'Université de Lille 3, A. Combes, (dir.), Lille, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université, 2004.

d'une gorge devant la mort<sup>1</sup> », rejoignant en cette description les non-dires de celles et ceux qui suffoquèrent. Et c'est cette intertextualité émotionnelle, cet héritage devenu témoignage et appel qui seront mis en perspective dans ce cheminement.

« QUELQUE PART ENTRE CIEL ET TERRE, (...),  
SION FAIT SIGNE, ET DONNE SENS<sup>2</sup>. »  
IDENTITÉ JUIVE ET ÉCRITURE

« *Yerushalaïm : un nom comme un bruissement  
d'ailes*<sup>3</sup>. » מִלְשׁוּרֵי

Le langage de la Bible est empreint de poésie, tout en métalangage et en rythme, souffle épique brassant les siècles et les métaphores, forgeant une langue colorée et plurielle.

L'Ancien Testament surtout, que les juifs nomment la Torah, regorge d'images à la résonance lyrique extrêmement riche. On retrouve dans ce langage une véritable anthropologie du rythme, et cette parole donnée et transmise est bien celle du pouvoir-dire l'histoire de l'homme à travers le souffle divin.

---

1 N. Sachs, citée par A. Lerousseau dans *Nelly Sachs : le puits juif, désir et souffrance, Ibid.*, cf. note, p. 131.

2 J.-C. Attias et E. Benbassa, *Israël, la terre et le sacré*, Paris, Éditions Flammarion, 1998, p. 9.

3 J. Allia, *Jérusalem, les trois amours de Dieu*, in *Le Nouvel Observateur*, numéro 1620, 21 novembre 1995, p. 8.

Il est intéressant de prendre conscience du véritable mouvement de balancier entre le lyrisme si présent dans les textes sacrés et le lyrisme juif à travers les âges, la poésie de la langue de la Torah trouvant une réelle continuité dans l'expression poétique juive, tandis que les poètes juifs ne veulent ni ne peuvent se détacher de l'héritage de leurs ancêtres. C'est comme si le temps n'avait pas de prise sur cette sémantique se référant encore et toujours aux origines, comme si le temps avait suspendu son vol, voire se trouverait « débordé », après « le jour en trop » de la Shoah, pour citer Eluard<sup>1</sup>.

Le lyrisme juif est marqué par le sceau de l'Éternel Retour, retour vers une « terre promise », selon la vision ontologique du « juif errant », et surtout retour en tant que promesse sans cesse renouvelée au Livre, à la Parole. Rose Ausländer, elle aussi, vit et insuffle vie à sa poésie par cette respiration identitaire :

« Entourée

de mon amour

pour l'Infini

je prie

Je m'élève

---

1 P. Eluard (sous le pseudonyme de D. Desroches), M. Ray & D. Maar, « (...) Voici le jour/En trop : le temps déborde (...) », in *Le temps déborde*, Paris, Éditions Cahier d'art, 1947.



et plonge

dans la prière<sup>1</sup> »

Pour comprendre cette véritable fusion entre les mots et la religion, il convient de s'interroger sur les particularismes de ce peuple à la fois lié à une seule terre, celle d'un Israël antique, mythique et disparu, et à l'absence de cette même terre de par les diasporas, de ce peuple aux langues multiples, de l'hébreu au yiddish, en passant par les divers dialectes parlés par les Ashkénazes ou les Sépharades, mais qui se retrouve autour d'une même langue tous les samedis, jour de Shabbat, de ce peuple à la fois dispersé et convergeant, uni dans la diversité la plus extrême, et qui, à échelle monstrueuse, a été victime de l'échancrure existentielle de l'extermination.

Ce judaïsme protéiforme, adaptable mais toujours cohérent, a permis aux juifs de rester fidèles à leur histoire, au creuset sacré de Jérusalem, où mille métaux se rencontrent sans fusionner, et à l'ensemble de cette terre qui est l'essence même d'une nation. Une nation qui un jour de 1948 deviendra soudain État, dans lequel et autour duquel se cristallisent des conflits millénaires et toujours renouvelés, aux enjeux identitaires et historiques immenses. Il n'est pas un jour sans que les conflits du Proche-Orient ne fassent la une des médias et/ou ne s'exportent dans le reste du monde, éternelles querelles fratricides et meurtrières. Car c'est bien dans

---

1 R. Ausländer, « Im Umkreis/meiner Liebe/zum All/bete ich/Ich gehe auf/und unter/im Gebet », *in GW.*, VII, p. 77.

la tension entre le lieu perdu et le chemin de l'histoire que la judéité se forme, se débat et se perpétue. Et Rose Ausländer portera sa vie durant la blessure nostalgique de ses origines, recréant un monde gorgé de références à cette foi autour du rôle pivotale des écrits fondateurs.

Depuis la destruction du Temple, la mémoire s'organise autour d'une autre terre, celle du livre, de l'écrit sacralisé, des paroles de Dieu et des sages, sans cesse répétées et analysées, mémorisées et restituées, souvent, par les écrits des auteurs juifs, par cette créativité spécifique qui s'inscrit toujours dans l'optimisme de la résurrection, de l'attente d'un Messie. En effet, le judaïsme s'organise autour de l'idée fondatrice de l'exil de Dieu, terme que l'on peut expliciter grâce au concept kabbalistique du *Tsimtsoum*. Dieu, animé de la volonté de créer un lieu de vie en dehors de lui-même, aurait créé tout d'abord un espace vide, déserté par lui ; c'est ce que l'on appelle le *Tsimtsoum*, une auto-contraction divine provoquant un appel d'air. Et c'est afin d'emplir ce néant que Dieu va lui insuffler la respiration première, le *pneuma*, ce *pneuma* si cher à Paul Celan, avec cette Parole qui engendre. Le poète est bien l'artisan et l'héritier de cette parole fondatrice.

Théo Klein, l'un des responsables de la résistance juive en France pendant l'occupation, a affirmé :

« Être juif, c'est être fidèle à son histoire<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> T. Klein, in *Histoire du peuple juif*, collection « Histoire et Patrimoine », numéro 6, Toulouse, Éditions Milan, 2003.

Comment saisir l'essence du peuple juif, dont la tradition représente l'alpha et l'oméga, cette essence qui rassemble envers et contre toutes les dispersions? Comment admettre cette ligne directrice unique dans l'histoire de l'humanité, puisque nul autre peuple n'existe et ne perdure de la sorte en dehors de lui, depuis les temps immémoriaux de la rédaction des cinq livres de la Torah, autour d'une religion et d'une tradition créatrices d'identité, de terre, de nation? Comment analyser cette permanence identitaire qui se répercute dans toutes les œuvres des poètes juifs, quelle que soit l'époque, quel que soit le lieu de leur production? Il semblerait que les Juifs soient liés par cette stigmatisation ontologique positive les liant à « leur » peuple, à laquelle les poètes n'échappent pas plus que les autres. Dans son étude « Identité juive, identité humaine », Raphaël Draï résume ces liens si particuliers en mettant justement l'accent sur ces imbrications essentielles :

« L'identité juive se caractérise par les tensions, les ruptures mais aussi les sutures et les retours qui en font l'une des identités à la fois religieuses et politiques les plus singulières de l'histoire universelle<sup>1</sup>. »

Et Yeshayahoo Leibowitz, un philosophe israélien auteur d'une œuvre théologique considérable, pose lui aussi l'affirmation que le peuple juif serait défini non par une race (sémite) ou par un territoire (Israël), mais

---

1 R. Draï, *Identité juive, identité humaine*, Paris, Éditions Armand Colin, 1995, p. 131.

par sa religion : le judaïsme<sup>1</sup>. Cette cohérence séculaire explique sans doute le lien vernaculaire ressenti par les poètes juifs, dont les textes reflètent de façon quasi systématique ces grandes thématiques juives. On retrouve ainsi au gré des poésies du lyrisme juif les mêmes motifs que dans les rouleaux de la Torah, comme ceux de l'arc-en-ciel, de l'ange, du désert, ou bien encore des allusions aux rituels, aux fêtes et aux coutumes nommés dans le Talmud, côtoyant nostalgies irrédentistes et adhérence à tout un panégyrique sacré et, pour le vingtième siècle, un même élan épouvanté à exprimer l'indicible traumatisme. Rose Ausländer s'inscrit donc dans la lignée exacte de cette voie hébraïque, de cette voix juive.

« Au poète revient la tâche autrefois dévolue aux Justes, aux Tsaddikim – identifiés dans le Talmud aux serviteurs de Dieu – qui, dans la tradition hassidique sont, grâce à leur extraordinaire clairvoyance, ceux par qui advient l'épiphanie, la manifestation du divin caché<sup>2</sup>. »

Et ce puits juif résonne des mille langues de la Diaspora, inépuisable richesse dont Rose Ausländer sera l'héritière doublement enrichie, fille de Sion et de la polyphonie czernowitzienne, réceptacle et caisse de résonance de la plurivocité hébraïque et linguistique.

Cilly Helfrich évoque ainsi, dans sa biographie de la poétesse, l'expérience du compatriote de la Bucovine

---

<sup>1</sup> Y. Leibowitz, in *Histoire du peuple juif*, *op.cit.*, cf. note 1 p. 122.

<sup>2</sup> A. Lerousseau, *op.cit.*, cf. note 1 p. 119, p. 136.

Manès Sperber qui, lors de son enfance passée sur les rives du fleuve Pruth, appréhende le monde avec cette ouverture kaléidoscopique du plurilinguisme :

« Il devait “s’accommoder sans cesse entre l’ukrainien et le polonais, le yiddish, l’hébreu et l’allemand. (...) *Wasser*, *Woda*, *Majim* signifiaient la même chose, de même que *aqua*, eau et *water*<sup>1</sup>”. Mais il “se rendit bientôt compte que dans chacun de ces mots s’élançait quelque chose qui ne se trouvait peut-être pas vraiment en son cœur, mais qui était appelé, dénommé par ce mot”. »

Et la conclusion de l’écrivain nous plonge dans l’essence même de la fabuleuse diversité sémantique :

« Aujourd’hui encore, la *Woda slave* est pour moi un liquide que l’on puise dans le puits, la *Majim* hébraïque jaillit d’une source, tandis que le *Wasser* allemand coule du robinet. »

Cette réflexion sur la richesse de la langue, des langues, sur l’extraordinaire ouverture générée par le multilinguisme, trouve un écho quasiment gémellaire chez un autre auteur juif, André Chouraqui, qui raconte dans *L’amour fort comme la mort* :

« Un de nos passe-temps préférés était de rechercher les correspondances entre mots de la même famille

---

1 Cité par C. Helfrich, *op.cit.*, cf. note 4 p. 92, p. 23.

dans les langues qui se parlaient autour de moi, l'hébreu et l'arabe, le français et l'espagnol. (...) Ainsi commença à s'accumuler dans ma mémoire, que j'avais bonne et bien organisée, un trésor de mots<sup>1</sup>. »

Ainsi, que ce soit au sein de la communauté ashkénaze, dans le Shtetl de ceux qui se nomment *Mensch*, ce qui signifie bien plus que le mot éponyme en allemand, puisqu'il s'agit d'être un « honnête homme », ou de la communauté sépharade, entre contrées désertiques et lumières méditerranéennes, les richesses juives sont avant tout celles de la mémoire et de la langue.

Cette polymérisation linguistique est aussi l'essence même des voix poétiques juives, toujours convergentes malgré les dispersions, véritable tissage identitaire, trésor polymorphe rassemblant les auteurs inconnus des psaumes, les poètes hassidiques, les auteurs des lumières juives et les grandes voix de la modernité autour d'une seule source aux eaux mêlées, dans une intarissable persévérance.

« *Qui s'avance dans l'obscur pour protéger l'écoute*<sup>2</sup>? »

Qui sont donc ces poètes qui s'avancent ainsi dans l'obscur, ayant charge d'âme et vocation quasi « rabbinique » ? Nelly Sachs, écrivant à Paul Celan le

---

1 A. Chouraqui, *L'amour fort comme la mort*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1990, p. 159.

2 M. Lise-Cohen, à propos de l'œuvre du poète juif toulousain E. Mikhaël, dans la plaquette de l'exposition « Ephraïm Mikhaël et son temps », Bibliothèque Municipale de Toulouse, 1996, p. 58.

30 septembre 1959, l'implore de se faire médiateur de la Parole, le confortant dans sa vocation méridienne et dialogique :

« Que chacun de vos souffles créateurs à venir soit béni qui contient la face spirituelle du monde<sup>1</sup>. »

Pourtant, le poète n'était pas réputé pour sa docilité religieuse, s'inscrivant plutôt dans un courant d'opposition aux traditions hébraïques tout en affirmant porter le judaïsme « dans son cœur ». Mais il n'échappera pas à la filiation qu'il est logique de décrire comme « abrahamique », creuset prophétique des trois monothéismes. Au onzième siècle, déjà, Abraham ibn Ezra, poète, exégète et philologue considéré comme l'une des plus hautes autorités rabbiniques médiévales, posait une vérité première :

« La poésie des Arabes chante l'amour et la volupté.

La poésie des Occidentaux célèbre l'héroïsme.

La poésie des Grecs énonce la sagesse et la ruse.

La poésie des Hindous consiste en proverbes et fables.

Et la poésie des Israélites glorifie l'Eternel<sup>2</sup>. »

---

1 N. Sachs, lettre à P. Celan, in *Correspondance*, Mireille Gansel, (trad.), Paris, Éditions Belin, 1999, p. 19.

2 A. ibn Ezra, *La poésie des Arabes*, in *Espérance poétique*, Chalom-Salam, Anthologie de poètes pacifistes juifs et arabes de l'Antiquité à nos jours,

C'est bien l'hommage au Créateur qui constitue le souci premier de ces poètes au souffle que l'on serait tenté effectivement de qualifier de rabbinique, puisque les œuvres de certains d'entre eux vont, au fil des siècles, acquérir tant d'importance sociale et religieuse qu'elles deviendront tout ou partie de la liturgie hébraïque. Ainsi, un texte intitulé *La Couronne de Royauté*, du grand chantre mystique Salomon ben Yehudah ibn Gabirol, comprenant plus de quatre-cents versets, est lu à la synagogue, en son intégralité et depuis plus de neuf siècles, le jour du Grand Pardon de Yom Kippour.

Celui que Heine nommait « Le poète des philosophes et le philosophe des poètes », que l'occident connaît sous le nom d'Avicbron grâce à la traduction latine de ses écrits – *Fons Vitae* – a été le principal inspirateur du néoplatonisme médiéval, recréant ce pont entre l'amour de la sagesse et celui des mots et de la poésie par le biais de l'hommage au Divin.

Sa complainte poétique semble si proche du lyrisme auländerien par cette humble sincérité face à l'attente de la grâce que l'on en oublierait presque les différences majeures concernant le style et la forme. Et c'est bien sur un même fond théologique que les deux chantres expriment leur désir de miséricorde, quand le poète et philosophe andalou clame comme en miroir cette persistance de la grâce :



« Mon Dieu, ma faute est trop lourde à porter,

Que feras-Tu pour Ton nom réputé?

Si je n'espère pas en Ta miséricorde,

Qui donc, si ce n'est Toi, me l'accorde<sup>1</sup>? »

Car Rose Ausländer, dont la mystique proche du mouvement hassidique déjà évoqué se teintait presque de piétisme, croit aussi en cette *sola Gratia* :

« Tu es un homme, créé autrefois à l'image de Dieu.

(...) Et lorsqu'il partit, tu demeuras seul avec ton deuil,

et tous tes sens se claquemurèrent,

jusqu'à ce qu'une Grâce nouvelle t'auréole de sa lumière<sup>2</sup>. »

Ainsi, la poétesse infirme la damnation de l'homme et confirme le pouvoir rédempteur de la religion. L'épiphanie du verbe rejoint ici l'immanence entre le

---

1 S. ben Yehudah ibn Gabirol, « La Couronne de Royauté », *Jardin d'Éden, jardins d'Espagne*. Poésie hébraïque médiévale en Espagne et en Provence, M. Itzhaki et M. Garel (dirs.), Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 51.

2 R. Ausländer, « Licht der Gnade », « Lumière de la Grâce », « Du bist ein Mensch, wie Gott ihn ursprungs schuff. (...) Und als er ging, bliebst trauernd du allein, / und alle deine Sinne schlossen sich, / bis dich ein neues Licht der Gnade traf. », in *GW.*, I, p. 80.

Divin et l'Humain, puisque la salvation demeure un postulat créateur et possible. Dans une même perspective explicite, les poètes espagnols juifs sépharades se tournèrent vers la philosophie, évoquant les rapports de l'âme et du corps et décrivant les attributs de Dieu, tandis que le judaïsme institutionnel désérotisait le texte biblique du Cantique des Cantiques, transférant cet amour profane en lien de vassalité entre l'homme et son Dieu, faisant du texte littéral un commentaire allégorique, un Midrash, pour brider Eros et transcender la poésie du verbe en Verbe divin.

Cependant, grâce à l'influence de la poésie arabe classique, la poésie hébraïque réussira peu à peu à s'affranchir du joug pesant du culte synagogaal et à individualiser les émotions. C'est ainsi que les sentiments exprimés par Salomon ben Yehudah ibn Gabirol, à maintes reprises, anticipent les subtilités ausländeriennes et forment une véritable arche de l'Alliance entre l'Ancien et le Nouveau, les thématiques chromatiques et stellaires d'Avicébron rejoignant celles de cette poétesse juive du vingtième siècle qui disait d'elle-même dans un de ses poèmes phare, « Jérusalem » :

« Je suis jeune de cinq mille années<sup>1</sup> »

Ce poème du chantre classique, intitulé « À l'encre de ses pluies », interpelle bien tous les sens du lecteur, la langue source de sa poésie jaillissant d'un panégyrique de couleurs et de constellations jusqu'à la langue cible

---

1 R. Ausländer, « Ich bin fünftausend Jahre jung », in GW, IV, p. 77.

de Rose Ausländer, écho sororal, lui aussi badigeonné d'arcs-en-ciel et d'étoiles.

« À l'encre de ses pluies, à celle des ondées,  
De sa plume d'éclairs, sa paume de nuées,  
Hiver sur le parterre a écrit une page  
De turquoise et de pourpre : une telle palette,  
Le maître le meilleur, sur aucune vignette,  
Jamais ne l'eût conçue, ni sur quelque autre image.  
Tout désir pour le ciel, la terre sur ses toiles,  
Brode aux rameaux des clos des centaines d'étoiles<sup>1</sup>. »

Rose Ausländer s'abreuve aux mêmes sources stellaires, dégustant l'opulence d'un monde baigné par le divin :

« Le ciel tombe comme un fruit  
dans ma main qui cherche le printemps.  
Je le libère de sa coque automnale

---

1 S. ben Yehudah ibn Gabirol, *op.cit.*, cf. note 1 p.127, p. 79.

et m'abreuve à son sirop d'étoiles<sup>1</sup>. »

Mais plus tard c'est soudain un monde en noir et blanc, négatif pâli des éblouissements d'antan, que la poétesse dépeindra pour fixer l'idéologie des ténèbres de l'après-Shoah dans lequel les couleurs mêmes du monde ont renoncé :

« Le rouge, le bleu, orange, le vert ont failli<sup>2</sup>. »

Car la mémoire peu à peu fragmentée par l'effroi se fait béance amnésique, l'azur ayant abandonné un peuple entier. Et justement, seule la permanence identitaire permettra à Rose Ausländer de recouvrer la vue et, bien après la césure de l'Holocauste, de recoloriser son univers.

En effet, c'est grâce à l'écriture et à la grammaire de l'écoute que l'identité juive perdure, tel un « Chema Israël » (« Ecoute, Israël, l'Eternel notre Dieu... », Deutéronome, 6-4) toujours renouvelé. Au cours des siècles de dispersion, les exils et les terres basculèrent dans des réalités politico-historiques, et Sion, berceau métaphysique, mythe fondateur et pivot mémoriel, devint cette « patrie du poète » imaginée et presque imaginaire. Henri Meschonnic affirme ainsi :

---

1 R. Ausländer, « Herbst II », « Automne II », « Der Himmel fällt wie eine Frucht/in meine Hand, die Frühling sucht./Ich schäle ihn aus Herbsteshaft/und trinke seinen Sternesaft. », in *GW*, I, p. 52.

2 R. Ausländer, « Das Rot, das Blau, Orange, das Grün versagt. », « Ins Nichts gespannt », « Tissés dans le néant », in *Gettomotive*, *GW*, I, p. 152.

« Pour Levinas, la singularité juive attend sa philosophie. Pour moi, elle attend sa poétique<sup>1</sup>. »

Car c'est bien le verbe qui va devenir lien, antidote à la dispersion, un verbe dissonant, mais toutefois centrifuge. Les « Lumières » juives berlinoises en sont un parfait exemple. Pour Moses Mendelssohn, le père, au dix-huitième siècle, de la Haskala, il faut sortir du Ghetto et universaliser la « mission » juive auprès des Gentils. Le symbole hiérosolomytain est peu à peu déterritorialisé au profit de la cohésion philosophique et littéraire. Et la Révolution française, qui a fait des juifs de véritables citoyens, puis les guerres napoléoniennes, qui étendent cette émancipation à d'autres pays d'Europe, fourniront une nouvelle légitimité à cette liberté de croyance transcendant les frontières de la Judée.

« L'une des caractéristiques du mouvement des Lumières juif dans sa période de maturation est son insistance didactique sur le développement et l'auto-libération du juif comme homme nouveau, humaniste conscient de ses émotions, ami de la raison et de l'intelligence, de l'art et de la nature, par quoi il se distingue nettement du juif du ghetto<sup>2</sup>. »

Car la « question juive » devait se régler dans les lieux même de la dispersion, et non plus seulement

---

1 H. Meschonnic, *L'Utopie du juif*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2001, p. 16

2 J-C. Attias et E. Benbassa, *op.cit.*, cf. note 2 p.118, p. 179.

en Palestine. Le yiddish avait formulé ce choix dans le doiket, à savoir « l'être-ici », en opposition à « l'être là-bas » des sionistes et des nationalistes. Entre intégration et ghettoïsation, entre la mémoire sans retour et le retour aux sources, les poètes vont imaginer une Palestine arcadienne, peuplée de monts éternels et de bergers, de neiges jouxtant les cèdres, de printemps fleuris côtoyant les oliviers, une Palestine pastorale et romantique, idéalisée et sacralisée.

Cette romantisation judaïsante, dans laquelle les « Mélodies hébraïques » d'un Byron se confondent avec les chants d'un Heine ou d'un Lamartine, atteindra des sommets avec Mikha Yosef Lebensohn et ses poésies exaltant une terre imaginaire et tout à fait européanisée. Les réalités géographiques et topographiques jouent un rôle mineur, compensées par un désir aigu d'immanence entre l'identité juive et l'intégration. Pouvoir enfin s'abstraire de l'éternelle pensée clivée, tel était le fondement de ces Lumières juives, toutes entières nostalgiques du cogito et du crédo des droits de l'homme.

Et les symboles ausländeriens rejoignent, une fois de plus, la lignée ancestrale des chants des pères, les champs célestes étant labourés par les mêmes motifs rémanents faisant référence à la Torah ou au Talmud.

« Qui sait le chemin

traversant le chaos de roches

les vestiges d'Arcadie

trouvera

Dans le marbre des fleurs encore s'épanouissent

la colombe mûrit dans la pierre

Ton ombre se tient

droite comme un cierge

dans la colonnade du Temple

Ne te fie pas au soleil de Janus

Demain

Arcadie sera une ombre

le chemin du retour

inaccessible chaos de roches<sup>1</sup>. »

---

1 R. Ausländer, « Überreste », « Vestiges », « Wer den Weg/durch den Steinbruch weiss/wird die Überreste Arkadiens/erreichen/Im Marmor blühen noch Blumen/die Taube reift im Stein//Dein Schatten steht/kerzengerade/im Säulengang des Tempels//Vertrau nicht der Janussonne//Morgen ist/Arkadien ein Schatten/der Rückweg/ein unzulänglicher Steinbruch. », *in GW.*, III, p. 136.

Ainsi, seul le dépositaire du souvenir et du lien aura accès à cette Palestine arcadienne et imaginée, double reflet d'un passé embelli par les splendeurs marmoriennes et d'un présent statufié. Le mythe platonicien de la caverne rejoint les colombes spirituelles. Mais le Dieu aux deux visages fait de l'ombre au réel : la poétesse exprime en ce doute toute sa lucide nostalgie d'un passé sacralisé et pétrifié de roches mortes.

Être ou ne pas être juive, telle est, somme toute, l'ontologique question. C'était aussi la préoccupation essentielle de l'égérie des salons littéraires des Lumières, Rahel Levin-Varnhagen. Dix-neuf ans après son mariage avec Karl August Varnhagen von Ense et sa conversion au christianisme, elle affirmera à son époux, quelques jours avant sa mort :

« Ce qui fut pour moi, durant aussi longtemps, la pire souffrance et le malheur le plus aigu, le fait d'être née juive, je ne voudrais à présent, pour rien au monde, y renoncer<sup>1</sup>. »

---

1 Cité par M. Reich-Ranicki, *op.cit.*, cf. note 1 p. 102.



« DERRIÈRE CE DEDANS SE TIENT LE DOUTE  
MAIS LA COLOMBE... <sup>1</sup> »

De la Torah à l'époque contemporaine, les poètes juifs se définissent donc toujours par rapport à leurs origines, qu'ils en soient chantré fidèle ou lointain écho. L'ardente obligation testimoniale fait des poètes post-génocidaires des passeurs d'âmes doublement chargés de mission, car ils sont la voix vivante des âmes mortes. Les térébrantes obsessions de la Shoah parlent à travers ces Justes qui, sauveurs de mots et de mémoire, se font vigies contre les tourmentes de l'oubli. Ils ne survivent, souvent, que pour témoigner de l'Indicible, comme le martèle Jacob Glatstein :

« Qu'est-ce donc la poésie ? En face de la destruction totale d'un peuple, de la mise en œuvre systématique et froide des chambres à gaz, du massacre de toutes les familles juives, l'effacement de l'ensemble d'une généalogie de juifs, de toute l'histoire des familles – que peut alors la littérature ? La poésie est la tentative de combattre cela, de le conjurer en quatorze lignes d'un sonnet ou de crier, de hurler, de rugir pas à pas pour faire s'ouvrir toutes les fenêtres fermées<sup>2</sup>. »

---

1 I. Eliraz, poète israélien du vingtième siècle, cité dans *Histoire du peuple juif*, *op.cit.*, cf. note 1 p. 120.

2 J. Glatstein, *Ada Jackson*, cité par G. Pressnitzer dans le site littéraire *Esprits Nomades*, <https://www.espritsnomades.net/litterature/jacob-glatstein-celui-qui-temoigne-pour-le-temoin/>, consulté le 22/11/2020

Le rapport au judaïsme a, bien entendu, radicalement changé après la peste brune. Les évidences sont devenues des obligations, les liens ténus de la mémoire se sont mués en cordages d'acier. Le nœud gordien d'Auschwitz empêche définitivement l'indifférence. La parole révélée à Moïse deviendra non seulement acte de foi, mais pacte d'allégeance envers les disparus. Qu'ils soient écrits à l'aube des condamnés par d'obscurs poètes yiddish ou par les survivants épouvantés, les mots de la poésie juive de l'après-Shoah sont hantés par le devoir de mémoire. La Shoah est bien l'événement absolu de la culture occidentale, et Claude Lanzmann, le réalisateur de la bouleversante saga cinématographique dédiée à l'anéantissement, affirme ainsi que « Chaque fois qu'un juif parle, il compte ses morts<sup>1</sup>. »

Car la terre est bouleversée tout autant que les cieux, et c'est souvent un anathème que ces poètes lancent à un Dieu indigne et perplexe. Enfin, le cri même se fait mutique, lorsque les hurlements des enfants calcinés dépassent, à proprement parler, l'entendement. À la verticalité des hommages ou des larmes se substitue peu à peu une poétique du silence, puisque les survivants n'engagent plus de dialogue ascensionnel vers un Créateur considéré comme déchu. La couronne inversée permet au contraire à l'homme anéanti d'ordonner à Dieu, pêcheur capital, la repentance :

---

1 C. Lanzmann, *Au sujet de la Shoah*, Paris, Éditions Fayard, 1985, p. 279.

« Prie, Seigneur,

invoque-nous<sup>1</sup>. »

C'est Celan qui, las des Kaddish dérisoires, ose décréter bien plus que la mort de ce Dieu qu'il oblige au mea culpa. Car les cendres n'ont laissé qu'un paysage désolé, dans lequel l'espérance et le pardon, paradigmes indécents, n'ont plus droit de cité. Dans la terre brûlée de la survivance, la plupart des poètes ne croient plus au regain. Que ce soit le « puits juif » de Nelly Sachs ou « le lait noir de l'aube » de Paul Celan, l'obscur et l'abîme sont les seules voies poétiques supportables dans cet « été de cendres » que la poésie ausländerienne déploie sur l'univers, pour reprendre le titre de la biographie de Cilly Helfrich.

Certaines paroles, inéluctablement figées dans la mort, ne sortiront plus des ghettos ou des camps que par la diaspora des cendres. De ce cercle des poètes disparus subsistent l'insupportable chronique d'une mort annoncée, énumérée, obscènement comptabilisée, atrocement mise en scène, puis cachée, oubliée, niée, enfouie, disparue, et la défragmentation progressive du langage, puisque les auteurs sont condamnés à la mutité, ayant perdu jusqu'à leur âme et leur esprit, comme Blanchot l'affirme en posant l'inéluctabilité de l'anéantissement de l'acte même de la réflexion.

---

1 P. Celan, cité par R. Ertel in *Dans la langue de personne, poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 129.

« Comment faire de la pensée ce qui garderait l'holocauste où tout s'est perdu, y compris la pensée gardienne<sup>1</sup>. »

Maurice Blanchot confirme bien ici la perte de l'essence humaine, puisque l'anéantissement inclut un peuple et son Créateur, comme le prophétise le poète Jacob Glatstein :

« La nuit est éternelle pour un peuple mort.

Ciel et terre effacés.

La lumière s'éteint dans ta pauvre demeure.

La dernière flammèche de notre dernière heure vacille.

Dieu juif bientôt tu n'es plus<sup>2</sup>. »

La poésie de Rose Ausländer exprimera la même isotopie d'un message eschatologique désormais vide de sens. Chez elle aussi, la brisure de la Shoah engendrera une remise en question existentielle, touchant non seulement à l'intime, mais aussi à l'essence même de son langage poétique. Après des années de silence durant lesquelles elle se contente de sous-vivre, d'accomplir, perdue dans New-York, les gestes répétitifs du quoti-

---

1 M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p. 80.

2 J. Glatstein, cité par Rachel Ertel, *op.cit.*, cf. note 1 p. 139, p. 98.

dien, elle osera s'exprimer à nouveau et surtout formuler les traumatismes :

« Et toi, celui qui sait tout, tu laisses faire

et n'envoies pas ton armée des anges<sup>1</sup> ? »

Les scribes du malheur ne peuvent que constater les décès, légistes de l'horreur avant de devenir épitaphes pour un peuple exterminé. Elie Wiesel compare l'écriture à une matzeva, c'est-à-dire à « une pierre tombale invisible, érigée à la mémoire des morts sans sépulture<sup>2</sup>. » Car la parole poétique va se charger d'un sens liturgique, la fonction mémorielle fusionnant avec la fonction rituelle. Les procédés mnémoniques de transmission, cette récitation récurrente des événements fondateurs, élaborée au cours des siècles en une véritable stratégie du souvenir, vont devenir Mitsva poétologique :

« De la Shoah, Poète, tu te souviendras. »

De cette communauté, de cette assemblée, *eydè*, en yiddish, ne restera que le témoignage, *eydès*. Et les racines hébraïques de *zekher*, la mémoire, et de *zakhar*, le mâle, renvoient bien cette possibilité infime, mais quasi cosmique du principe fécondant de la parole sau-

---

1 R. Ausländer, « Der alles weiß », « Lui qui sait tout », « Und du, der alles weiß, lässt es geschehen,/und sendet nicht ein Heer von Engeln her? », in *GW.*, I, p. 151.

2 É. Wiesel, *Le chant des morts*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 15.

vée. Rose Ausländer sera, elle aussi, poétesse en gésine, « fiancée du verbe » ne mettant au monde, douloureusement, que les enfants de sa création. La femme, dans le judaïsme, ne joue certes qu'un rôle mineur lors de l'exécution des rites et de l'étude. Mais elle est bien celle qui transmet le sceau de l'identité, et Rose Ausländer ne faillit pas à cet impératif catégorique de la tradition. Chaque vers se fera mission et trans-mission(s), chaque parole poétique engendrera filiation. Elle qui n'aura pas connu les allégresses de la maternité se fera néanmoins alma mater du verbe hébraïque.

Ses « sœurs » dans le malheur, Nelly Sachs et Gertrud Kolmar, vont elles aussi transpercer les ténèbres. Sourdes, muettes, aveugles, telles des Helen Keller vouées à la perdition, elles vont extirper les mots de leur gangue souillée et faire de ces enfants du silence un opiniâtre coryphée. Gertrud Kolmar rédigera un cycle intitulé « La parole des muets<sup>1</sup> », Nelly Sachs badigeonnera la « moisissure d'angoisse/sur les murs des caves de la mort<sup>2</sup> » de la chaux vive de la survivance. Rachel Ertel, en parlant des poètes yiddish de l'anéantissement, pose l'équation absconse résultant du génocide :

« L'impossibilité d'écrire, l'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire dans une langue morte, l'impossibilité d'écrire en toute autre langue<sup>3</sup>. »

---

1 G. Kolmar, *Das Wort der Stummen*: nachgelassene Gedichte, Berlin, Éditions Der Morgen, 1978.

2 N. Sachs, *op.cit.*, cf. note 1 p. 119, p. 133.

3 R. Ertel, *op. cit.*, cf. note 1 p. 139, p. 15.

En hébreu, on appelle *misafa lesafa*, (« d'une langue à l'autre »), cet écartèlement schizophrénique entre l'exil de la langue d'origine et la périlleuse renaissance au verbe dans un inconnu sémantique. Le superbe documentaire de Nurith Aviv, au titre éponyme, évoquait ainsi en 2006 neuf personnes, des poètes, écrivains ou chanteurs démêlant ainsi les enchevêtrements de leur vécu linguistique et mettant en lumière l'infirmité de celui qui renonce à la langue de l'enfance, en l'occurrence pour s'approprier l'hébreu.

Ne devient-on pas traître aux siens lorsque l'on quitte le yiddish, ou, au contraire, lorsque l'on persiste à s'exprimer dans la « langue des bourreaux » ? Un autre grand poète de la Bucovine, Aharon Appelfeld, qui a ainsi justement « abandonné » sa langue maternelle, l'allemand, au profit de l'hébreu, pour devenir l'un des plus grands auteurs israéliens de la modernité, vacille « entre la langue qui vous porte et la langue qui vous hante<sup>1</sup> » et demeurera dans cet écartèlement linguistique. Georges Steiner, lui, va jusqu'à affirmer l'absolue nécessité de dire l'indicible depuis cette langue des assassins, afin d'ancrer le devoir de mémoire à la source même du Mal.

« Il est possible que la seule langue dans laquelle quoi que ce soit d'intelligible, quoi que ce soit de responsable concernant la Shoah puisse tenter de se dire soit

---

1 A. Appelfeld, cité par G. Pressnitzer sur le site *Esprits Nomades*, <https://www.espritsnomades.net/litterature/aharon-appelfeld-la-vigie-du-peuple-juif/>, consulté le 18/08/2020.

l'allemand, (...), du dedans de la langue-de-mort  
elle-même<sup>1</sup>. »

Rose Ausländer, elle, oubliera l'allemand. Elle mettra de longues années à recouvrer la vue et la parole, se réfugiant dans un exil linguistique anglais et /ou dans le silence, ne recommençant à fréquenter la langue de Goethe qu'en 1956, après ce deuil impossible de la Bucovine perdue, de la mère disparue, des 55000 juifs sacrifiés du ghetto de Czernowitz. Le souvenir des blasphèmes provoqués par la barbarie humaine taraude sa mémoire en mal de lumière :

« Ils vinrent

avec des drapeaux aiguisés et des pistolets

exécutant toutes les étoiles et la lune

afin qu'aucune lumière ne nous demeure

afin qu'aucune lumière ne nous aime

Alors nous fîmes sépulture au soleil

Son éclipse devint éternité<sup>2</sup> »

---

1 G. Steiner, *La longue vie de la métaphore*. Une approche de la Shoah, in *Écrits du temps*, 14-15, Paris, Éditions de Minuit, 1987, p. 15.

2 R. Ausländer, « Sie kamen/mit scharfen Fahnen und Pistolen/schossen alle Sterne und den Mond ab/damit kein Licht uns bliebe/damit kein Licht uns liebe/Da begruben wir die Sonne/Es war eine unendliche



Éternité d'une langue morte, de cette langue brune qui donnait l'ordre de mort, qui soudain ne pouvait plus exprimer les lilas de l'enfance ni les méandres du Pruth se confondant avec les circonvolutions de la Morariusgasse natale, éternité d'une rupture définitive entre l'être stellaire de la poétesse et le néant de la Shoah. La poétesse énucléée, mise au ban de toute vie, prononce voeu de silence, son inspiration ne pouvant plus sourdre depuis la béance génocidaire.

Pourtant, elle reviendra à la langue allemande, vers cette Ithaque retrouvée et délivrée. En plongeant au cœur même de la tourmente, en travaillant sur cette écriture qui la porte, en se colletant avec celle qui lui était devenue étrangère, elle dépassera le simple descriptif des écrits testimoniaux dédiés à l'Holocauste pour atteindre l'humain, tout en transcendant les encorbellements parnassiens de sa jeunesse.

Fidèle à son peuple, comme cela apparaîtra à travers les liens vernaculaires qui l'unissent à son histoire, elle saura remodeler les mots, terre glaise d'une aube nouvelle dessinée à l'aulne de sa langue-souffle, inspirée par les césures célaniennes et par ces poètes américains libres, insolents et épargnés par les horreurs génocidaires. Elle écrit « comme elle respire », avec la facilité d'une enfant chantonnant au soleil et la grâce d'une adolescente amoureuse, avec la majesté d'une femme libre et digne, grabataire décennale ne se départissant jamais de son humour. La vieille dame dialysée, qui produira l'ultime et magnifique recueil *Je compte les étoiles de mes mots*, aimait ainsi à se moquer de

---

Sonnenfinsternis », *Damit kein Licht uns liebe, Afin qu'aucune lumière ne nous aime*, H. Braun (ed.), Francfort-sur-le-Main, Éditions Fischer, 2001, p. 129.

celle qu'elle dépeignait elle-même comme la « poétesse aux perfusions ».

C'est ainsi que chaque lecteur rencontre en la lisant un être rare, qui a su à la fois dépasser les blessures de la Shoah, renaître au monde et exprimer dans la patrie de la langue la résurrection d'un peuple :

« Affamés de patrie

nous enterrons

notre mort quotidienne

dans le mot

résurrection<sup>1</sup>. »

Le messianisme de Rose Ausländer est bien celui du verbe. C'est dans cette terre promise de la parole apaisée que le phénix de la Bucovine retrouve un pneuma fertile.

C'est ainsi que la dialectique négative d'Adorno se mue en oxymore porteur de sens. Le « lait noir » de la mémoire fait écho à la mutité délivrée d'une écriture toute en souffle, malgré tout créatrice. L'eau du renouveau jaillit du puits juif, celui-là même où Paul Celan aussi ose parfois infirmer ses désespérances :

---

1 R. Ausländer, « Heimathungrig/unsern täglichen Tod/begraben wir im Wort/Auferstehung », in *GW.*, IV, p. 150.

« (...) Il y a

encore des chants à chanter au-delà

des hommes<sup>1</sup>. »

,

---

<sup>1</sup> P. Celan, J.P Lefebvre (trad.), Paris, Gallimard, 1998, p. 235.



## CHAPITRE IV

### LA POÉSIE DE ROSE AUSLÄNDER : UNE NOUVELLE ARCHE DE L'ALLIANCE

ה' ירכ – Berith

« Voici, je traite une alliance. Je ferai, en présence de tout ton peuple, des prodiges qui n'ont eu lieu dans aucun pays et chez aucune nation... »  
(Exode, 34, 10)

Même l'œil nu et peu avisé d'un lecteur béotien remarque très rapidement la multitude de motifs hébraïques qui parsèment les recueils poétiques de Rose, depuis les poèmes de jeunesse, rédigés dans l'insouciance de l'idylle czernowitzienne, jusqu'aux murmures grandioses recueillis dans la maison de retraite où Rose Ausländer, n'entendant plus que le bruissement des peupliers et des marronniers du Nordpark, y puisera la force de créer jusqu'à son dernier souffle les mots recueillis

par Helmut Braun, et qui toujours et encore porteront l'empreinte du sceau de la judéité.

Cette alliance entre un peuple élu et son créateur, la poétesse en a une conscience aiguë et récurrente. C'est aussi en cette passerelle réminiscente qu'elle puise sa survivance et le courage de dépasser l'insupportable de la Shoah.

« Phénix

mon peuple

le calciné

ressuscité

entre cyprès et

oranges amères

Miel

d'abeilles tristes

Chant de Salomon

le paysage ancestral

porté de collines

en écho

néohiérosolomite

Derrière le Mur des Lamentations

le temps du Phénix

brûle<sup>1</sup> »

La douleur et les amertumes sont là, irrémédiables, et les splendeurs du pays du lait et du miel voilées par l'opacité des fumées, mais l'écriture devient Nouvelle Jérusalem, résiliente et renaissante. La poésie, improbable merle blanc, permet à Rose Ausländer de redéployer les ailes majestueuses de Yerushalaïm reconstruite.

---

1 R. Ausländer, « Phönix/mein Volk/das verbrannte//auferstanden/unter Zypressen und/Pomeranzen//Honig/von bitteren Bienen//Salomos Lied/die uralte Landschaft/hügelbeflügelt/im Echo/jerusalemneu//Hinter der Tränenwand/die Phönixzeit/brennt », « Phönix », « Phénix », *op. cit.*, cf. note 2 p. 144-145, p. 146.

## QUAND LA POÉSIE DEVIENT TERRE PROMISE

« Je suis juif, parce que, né d'Israël, et l'ayant perdu, je l'ai senti revivre en moi, plus vivant que moi-même<sup>1</sup>. »

*D'Abraham à Moïse, l'Alliance se fait  
commandement : la parole de Rose Ausländer, Mitsva  
poétologique*

La poésie ausländerienne baigne dans un véritable *Mikve*, dans le « bain rituel » du judaïsme. Ce bain précède le mariage ou suit la période dite « impure » de la femme, qui peut ainsi accéder à la purification. Après s'être baignée dans cette eau lustrale, Rose Ausländer sera prête à régénérer son âme souillée par la noirceur de la Shoah, prête à l'union sacrée avec le verbe, à ce mariage avec la langue. Son œuvre explore les fondements mêmes de cette religion et de cette histoire millénaires. Sa perception eschatologique est d'autant plus riche qu'elle ne se borne pas à une seule mouvance réductrice, qu'elle ne partage ni le libéralisme des Lumières, ni l'ultra-orthodoxie des Loubavitchs, la poétesse n'étant ni une sabra fanatique ni une victime se complaisant dans la plainte de l'anéantissement, ni en rupture de ban, ni engagée dans des tendances ségrégationnistes.

---

1 E. Fleg, « Pourquoi je suis juif », in *Poètes juifs de langue française, op.cit.*, cf. note 1 p. 34, p. 81.



« L'identité juive est cette part de l'identité humaine qui accepte d'être mise à l'épreuve et, l'épreuve ayant abouti, de révéler à l'identité humaine ce que celle-ci ne pensait pas receler<sup>1</sup>. »

Car Rose Ausländer va allier le judaïsme « abrahamique » au culte « mosaïque », son œuvre se faisant simultanément alliance et commandement. Les thématiques hébraïques, immanentes à l'ensemble du corpus textuel, permettront en effet cet ancrage définitif dans l'identité sémitique. Sa plume survole les déserts, peint des arcs-en-ciel, lâche des colombes, ressuscite Jérusalem, frémit devant des serpents, fuit le Déluge. La poétesse, pétrie de culture judaïque et de légendes talmudiques, embrasse la Torah d'un regard poétique et nostalgique, toujours respectueux. Elle n'endossa certes jamais la perruque des femmes mariées, pieuses et soumises, et n'observait pas strictement la Cacherout, mais c'est dans l'écriture qu'elle fera acte d'allégeance à ce Créateur qu'elle louera dès ses premiers poèmes. Dans le cycle « L'arc-en-ciel », elle parle ainsi de cet élan vers les chatoiements divins, cherchés jusque dans les méandres oniriques, comme dans son texte « Vers le rêve » :

« Nous montons mille escaliers vers le rêve

où Dieu revêt la lumière de mille couleurs<sup>2</sup>. »

---

1 R. Draï, *op. cit.*, cf. note 108, p. 78.

2 R. Ausländer, « Wir steigen tausend Treppen in den Traum/wo Gott das Licht in tausend Farben hüllt », « In den Traum », « Vers le rêve », *in* GW., I, p. 67.

Car c'est déjà cette lumière qui attire la poétesse, pressentant sans doute les caves du ghetto et les noirceurs des hommes. Cette « lumière de la grâce », déjà évoquée, la soutiendra jusque dans les moments de souffrance absolue, et lui sera rendue après sa résurrection par l'écriture, quand ses mille soleils feront reculer les nuits sans fond de la Shoah. Le Dieu invoqué ici est encore un Dieu au faite de sa majesté, et l'on retrouve ces marches célestes dans un autre poème du même recueil, intitulé « Auf Himmelsstufen » (« Sur les marches du ciel »). Cette fois, ce sont ses messagers, des anges, si chers à la poétesse, qui appellent la jeune femme vers la lumière.

Beaucoup plus tard, dans le recueil *Collines d'azur* (*Hügel aus Äther*), regroupant les poèmes de 1966 à 1975, ce Dieu ne sera plus que l'ombre de lui-même, devenu fragile comme un prophète déchu. Le solide monarque a fait place à un souverain éthéré ; la poétesse a « oublié » les paroles du « Cantique des Cantiques », les mots sont ceux d'une « autre langue », le temple n'est plus qu'un « temple de papier ». Cette foi devenue langue étrangère persiste dans la nostalgie mémorielle, fragile comme du papier de soie, surgissant par bribes effilochées.

« Mon temple de papier

de Palestine où

j'étais un palmier

En mon ramage

des oiseaux chantaient

le paysage du Cantique des cantiques

J'ai cheminé à travers des métamorphoses

oublié la chanson

Quelques mots

demeurèrent

des mots d'une autre langue

« ailes » « chère Ruth »

Je les écris

sur les murs du Temple<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Mein Papiertempel/aus Palästina/wo ich ein Dattelbaum war//In meinem Geäst/sangen Vögel/die Hoheliedlandschaft//Metamorphosen durchwandert/das Lied verlernt//Ein paar Worte/blieben/Fremdwörter/Flügel Liebe Ruth/Ich schreibe sie/an die Tempelwand »

L'amnésie presque totale a fait basculer le monde de la foi, la poétesse a oublié les ritournelles de l'enfance et les prières rituelles, les paysages familiers se sont embrumés, Dieu est presque transparent, elle ne comprend plus son langage. Mais elle tient à fixer ces traces mémorielles infimes sur les murs du Temple, elle s'y accroche malgré tout, transformant ces quelques ancrages spirituels si légers en écriture. Puis, des années plus tard, il sera là, à nouveau, compagnon d'infortune de la malade réfugiée dans le « pays des contes /où fleurit la poésie » (« Im Märchenland/blüht die Poesie »). Dans le septième volume de ses œuvres complètes, elle écrit :

« Je cherche Dieu

et je le trouve

dans une fleur

qui ne fane pas<sup>1</sup> »

L'Éternité rimbaldienne est retrouvée, non pas dans la mer alliée au soleil, mais dans une fleur qui ressemble à nouveau presque à la *blaue Blume* de Novalis. Rose Ausländer, frôlant le panthéisme, est enfin réconciliée avec le monde.

---

« Papiertempel », « Temple de papier », in *GW.*, III, p. 175.

1 R. Ausländer, « Ich suche Gott/und finde ihn/in einer Blume/die nicht welkt », in *GW.*, VII, p. 120.

Ce sont là les trois accords de la valse ausländerienne, celle qui retentira entre la Mitteleuropa perdue et New York, de la Bucovine de l'enfance à Düsseldorf, avec ce rythme ternaire de louange, de doute et de résilience. Tous les motifs, toutes les thématiques du judaïsme seront ainsi glorifiés, niés, puis redécouverts dans l'apaisement de la création. La Parole divine fera silence, puis se muera en parole poétique. Le déluge de feu anéantira l'arche perdue, les colombes ne voleront plus, l'éclipse totale voilera l'arc-en-ciel, les Tables de la Loi seront brisées à cause des adorateurs du Veau d'or de la barbarie. Puis la Mitsva de la Parole Divine sera à nouveau perceptible, et l'Alliance entre l'humain et la poésie mettra un terme à la dichotomie du monde. Rose Ausländer a trouvé la porte menant au pays où l'on n'arrive jamais :

« J'ai trouvé

une parole

qui ne pleure pas

Les autres portent

le deuil

de la patrie perdue<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Ich hab/ein Wort gefunden/das nicht weint/Die andern trauern/um den Verlust/der Heimat », *in GW.*, VII, p. 117.

Cette patrie perdue, c'est bien sûr la Bucovine de l'enfance, ce microcosme bigarré que la poétesse regrettera sa vie durant. Ce monde de l'avant-Shoah, univers coloré et rassurant empreint d'amour et de culturel dans lequel Rose, fillette insouciante et adolescente heureuse, avait grandi dans un univers polychrome et gai comme un tableau de Chagall. C'est le monde d'avant le cauchemar :

« Le temps pas encore disparu

ou bien était-ce le rossignol (...)

un rossignol

écoutez donc

le bonheur

dans le cognassier

dans notre jardin

le rossignol

le doux chant

le bonheur (...)

le chant du rossignol

avant la naissance de notre temps

avant le cauchemar

dont l'arbre

le jardin

la voisine

la maison

la ville

le pays

et cette portion de terre ayant perdu l'entendement,

ont été victimes<sup>1</sup> »

Le rossignol de la Bucovine déploie ici, en cercles concentriques de plus en plus larges, le drapeau de la honte qui a ravagé son enfance souillée, et qui l'a privée, peu à peu, et pour de longues années, de son expression poétique. Car le monde « d'avant le cauchemar »

---

1 R. Ausländer, « Die noch nicht gestorbene Zeit/oder es war die Nachtigall [...] /eine Nachtigall/hören sie doch/das Glück/im Quittenbaum/ in unserem Garten/das süsse Lied/das Glück [...] /das Nachtigallied/vor der Geburt unsrer Zeit/vor dem Alptraum/dem der Baum/der Garten/ die Nachbarin/das Haus/die Stadt/das Land/und der ertaubte Erdteil/ zum Opfer fielen », « Vor dem Alpdruck », « Avant le cauchemar », *op. cit.*, cf. note 2 p.129, p. 127.

était un univers simple, arcadien, constitué de bonheurs aussi limpides que la trille nocturne d'un rossignol, une trille qui plus loin dans ce même poème « brille trois fois », comme un chant du coq précédant la dernière aube d'un Messie condamné. Un univers qui fait pendant, indéniablement, à cette Palestine rêvée et magnifiée dans de nombreux poèmes dans lesquels Rose Ausländer, la poétesse à la réputation d'agnostique, exprime pourtant son identité sinaïtique.

Dans ce monde perdu, tout commence par un lâcher de colombes, comme dans ce vers extrait du poème « De l'Aimé » :

« Les jours palpitent comme de blanches colombes<sup>1</sup>. »

Leur douceur immaculée baigne Rose Ausländer dans cette espérance séculaire des temps prédits de la bonté. La colombe est messagère du Bien, symbole de pureté, sa blancheur embellit la vie, néanmoins parfois déjà fallacieuse :

« La colombe vient dans un tendre battement d'ailes

et sa douceur ourle la folie légère<sup>2</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Die Tage flattern wie weisse Tauben », « Des Geliebten », « De l'Aimé », in *GW*, I, p. 138.

2 R. Ausländer, « Die Taube kommt mit weichem Flügelschlag/und ihre Sanftmut säumt den leisen Wahn », « Die Quellen I », « Les sources I », in *G. W.*, I, p. 176.



Aux bruissements et à la blancheur succèdent d'autres messagers ailés. La poésie ausländerienne est empreinte d'angéologie. Rilke s'est apparemment penché sur le berceau de la petite Rose, qui évoquera en ces termes le climat intellectuel régnant à Czernowitz, créant un néologisme depuis le nom de famille du poète qu'elle transforme en verbe en racontant comment chaque jeune poète imitait le Maître : *Man rilkte...*<sup>1</sup> (« On faisait du Rilke... »). Ces anges creusent le réel pour y imprimer une empreinte onirique et salvatrice. Ils sont vecteurs de lumière et de paix, promesse de bonheur, lien entre le réel et cet « au-delà » millénaire. Veilleurs silencieux, « gardiens » de ces humains si fragiles, ils se tiennent dans un *no man's land* séparant les deux mondes. Ces anges communs aux trois monothéismes jouent un rôle important dans la religion juive, et le mot hébreu pour ange, *mal'ach*, signifie « messager ». Leur seule présence suffit à apaiser la poétesse. Ils ne parleront que pour prononcer son nom et l'appeler vers la lumière.

« Et nous savons que sur les marches du ciel

se tiennent des anges qui appellent nos noms<sup>2</sup> »

Puis advient la lumière, cette *Lux Dei* qui baigne toute la poésie ausländerienne, au gré des étoiles, de l'astre solaire, de la chromatique de l'arc-en-ciel. Rose

---

1 Cité par J. Lajarrige, *op.cit.*, cf. note 3 p. 112, p. 330.

2 R. Ausländer, « Und wir wissen, dass auf Himmelsstufen/Engel stehn, die unsre Namen rufen », Auf « Himmelsstufen », « Sur les marches du ciel », in *G.W.*, I, p. 81.

Ausländer, comme sa sœur de la poésie russe, Marina Tsvetaïeva, ne chante que dans le feu. Toute sa vie, elle recherchera cette fusion stellaire entre poésie et luminosité, cette irradiation de nuits incandescentes et de petits matins radieux, embrassant les aubes d'été, mais aussi celles des autres saisons, aimant aussi l'automne et l'hiver qu'elle dépeint en majesté et déclinant toutes les chromatiques de l'arc-en-ciel.

Et c'est bien la lumière de Dieu que reflètent toutes ces réminiscences poétologiques, cette lumière interdite, dépassant l'entendement, perceptible seulement par les beautés de la Création, par le reflet des lumières terrestres. C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre le panthéisme souvent évoqué de Rose Ausländer. Sa nature est un temple bruissant de vivants piliers baudelairiens. Qu'elle évoque les hêtraies embrumées de l'enfance ou la rosette de Chartres, la biche dans les fourrés ou les « canaux lumineux » de Venise, les beautés humaines et divines se fondent et se confondent en un kaléidoscope de louanges à la Création.

Sa parole se fait ainsi genèse. Sa poésie est un premier matin du monde, dans lequel l'écriture rejoint la lumière de la Torah :

« Nous aimons à nous incliner devant le soir,

le jour est aveugle et ne peut nous voir.

Notre plus beau silence, nous l'offrons à la nuit

ainsi, la lumière en jaillit!<sup>1</sup> »

Car même la nuit recèle la lumière : la poésie de Rose Ausländer est littéralement constellée d'étoiles. Elles éclairent sa vie de leur puissance vacillante, mais infinie, insufflant à la poétesse le courage de survivre à tous les désastres du monde et de sa vie privée. Quant à ses jours, ils sont éclairés par cet arc-en-ciel qui a donné son nom au premier recueil de poèmes, *Der Regenbogen*. C'est bien la remémoration de l'Alliance passée entre Dieu et Noé que célèbre ce symbole coloré, passerelle entre ciel et terre, ce sont là ces couleurs qui habillent de joie la poétesse plus tard si douloureusement éprouvée par la perte du monde « sain » et polychrome de l'avant-Shoah.

« Tu déposes ton halo multicolore

autour de ma blanche solitude.

Sur mes cicatrices ces couleurs sont

comme le baume d'un temps léger. (...)

Ainsi peut-être naquit la floraison :

Par Dieu embrassée, en réalité embrasée,

---

1 R. Ausländer, « Wir wollen uns dem Abend neigen,/der Tag ist blind und sieht uns nicht./Wir geben unser schönstes Schweigen/der Dunkelheit./ So wird es Licht! », « Wir wollen », « Nous voulons », in *GW.*, I, p. 68.

Et par les anges lumière nommée<sup>1</sup>. »

La lumière divine, par le prisme de l'arc-en-ciel, se fait pont vers le réel. Tout comme l'arc-en-ciel primitif, succédant au Déluge, résolvait dans ses diaprures les peurs obscurcissant l'esprit humain. Sa forme de demi-cercle désignait la coupole du ciel, tandis que l'infinie variation spectrale de cette physique de la lumière harmonisait les principes de la nouvelle humanité sauvée des eaux. La lumière, fécondée par la pluie, renaît soudain telle la voix retrouvée de Rose.

La poésie de Rose Ausländer, toute en offrande de lumière, réitère ainsi l'Alliance tout en obéissant de plein gré à ce que nous dénommons sa Mitsva poétologique. La donation de la Loi au Sinaï était de caractère référendaire. Et c'est aussi en toute liberté que la poétesse exprimera ces éléments et ces images du judaïsme que la critique a voulu trop souvent ignorer. Elle embrasse, toujours, ciel et terre de son chant :

« Viens,

ciel et terre laisse nous

embrasser<sup>2</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Du legst dein Licht in allen Farben/um meine weisse Einsamkeit./Ich fühle sie an meinen Narben/wie Balsam einer leichten Zeit. (...)//So ist vielleicht das Blühn entstanden :/Von Gott geküsst, im Ding entbrannt,/Und von den Engeln Licht genannt. », « Der Regenbogen », « L'arc-en-ciel », in *GW.*, I, p.109.

2 R. Ausländer, « Komm,/lass uns Erde und Himmel/umarmen »,

*Isotopie des silences : Rose Ausländer, ou la langue délivrée*

Il faut revenir à ce jour d'après, quand Rose accoste aux États-Unis quelques mois après la fin de la guerre, pour comprendre ce cheminement vers les lumières. Il semblait à ce moment-là pour la jeune femme difficile, voire impossible de vivre hors de la nuit, puisqu'était venu le jour « en trop ». Le temps débordait, la vie si fragile de Rose avait pris le poids d'un supplice. Car elle avait survécu. Survécu à l'abomination, à l'extermination, à l'indicible. À la perte de la patrie, de l'insouciance, des amitiés. À la mort de « son » rossignol, sa mère. Et sa langue-mère, l'allemand, devint pour elle aussi la langue de personne. L'exil se faisait lui aussi suffocation, après les terribles parties de colin-maillard entre la Bucovine, le ghetto et New York, chargé de noirs pavés de mémoire et de désespérances. Certes, la poétesse est saine et sauve, dans ce giron américain aux accents bienveillants; mais combien d'images atroces entourent cette paix qui ne peut que sembler factice lorsque l'on a vu brûler des synagogues et mourir des centaines de gens entre une mère malade et ces caves où la poésie aidait dérisoirement à vivre?

Entre les bruits neufs, trépidants, et les *sunlights* d'un New York salvateur mais si creux et incongru, Rose, éperdue, s'enferme dans un Carmel littéraire doloriste, ayant fait obstinément vœu de silence poétique, incapable, de longues années durant, de jouer un

---

« Vorbei », « C'est fini », *op.cit.*, cf. note 2 p. 129, p. 105.

autre rôle que celui d'une petite fiancée de l'Amérique. Inéluctable, la perte du passé, irrémédiable, l'oubli volontaire de la langue-mère. Aux errances géographiques correspondent ces aveuglements langagiers, lorsque la poétesse n'arrive plus à trouver refuge nulle part, ni aux États-Unis, ni en Europe, tout en étant orpheline de ses propres mots.

« On ne reverra plus encore une fois

la patrie

exil

vers des lieux barbelés

Qui se souvient

des chants enterrés<sup>1</sup> »

Les barbelés des camps semblent avoir envahi le monde et les mémoires, il n'y aura plus de traversées transatlantiques entre la barbarie et la paix, les chants eux-mêmes ont disparu dans l'oraison funèbre de la raison perdue. Rose Ausländer, plusieurs années durant, fait sienne la célèbre assertion d'Adorno. L'Amérique l'accueille certes en son sein, mais ce n'est pas à Ellis Island qu'elle touchera sa terre promise. Au contraire, la

---

1 R. Ausländer, « Kein Wieder-Wiedersehen/die Heimat/ausgewandert/in stachlige Räume/Wer kennt/die begrabenen Lieder », « Kein Wiedersehen », « On ne reverra plus », in *GW.*, IV, p. 102.

poétesse, privée de sens, semble avoir perdu toute identité. Écrire, surtout écrire dans la langue des bourreaux, lui apparaît une incongruité contre nature. Elle s'égare, âme errante, dans le purgatoire de sa culpabilité de survivante, dans le no mans land de la langue suffoquée. Dans ce qu'elle nomme un entre-deux mondes, les mots mêmes de la syntaxe émotionnelle et paysagère ont disparu, évaporés en purgatoire linguistique.

« Entre perce-neige

et neige fondant au redoux

scintille une sphère

de mots en orbite de création

Entre le non ici et le non là

repose le pays sans nom que l'on connaissait autrefois<sup>1</sup> »

Cet entre-deux mondes sonnera le glas de tout un passé linguistique, car Rose Ausländer se trouve soudain dans l'incapacité du dire en allemand. C'est là qu'intervient « l'ami américain », cet aiguillon du nouveau monde qui la pousse à explorer d'autres limites. Et la salvation viendra, bien sûr, d'une langue, d'une autre

---

1 R. Ausländer, « Zwischen Schneeglocken/und Schneeschmelze/ blinkt eine Sphäre/unerschaffener Worte (...) Zwischen nichthier und nichtdort/ruht das ungenannte vorgekannte Land », « Zwischenwelt », « Entre-deux mondes », in *G. W.*, II, p. 36.

langue, neuve, vierge de guerre et d'abominations, cette langue anglaise qui se fera berceau d'adoption, et de la poésie de ces auteurs américains qui sont pour Rose terre neuve. La poétesse évoquera cette période en énumérant des items en style télégraphique et saccadé, à l'image de cette nouvelle vie débarrassée de certaines scories du vieux continent :

« Fin 1946. Émigration vers les USA. Struggle for life. Changement complet. Provocation. Le nouveau monde de la littérature américaine et anglaise fut une impulsion nouvelle et excitante<sup>1</sup>. »

Rose Ausländer retrouve l'accès au verbe, mais au verbe anglais. La « muse anglaise », comme elle la nomme, l'accompagnera jusqu'en 1956, enveloppant les silences germaniques dans le tourbillon babylonien et démonique de la « grosse pomme ». Cette ville que Rose avait d'ailleurs déjà abondamment thématisée lors de son premier exil, avant la guerre, apparaît dans certains textes comme une prophétie des nuits européennes sous le joug hitlérien. L'enfant de la Bucovine avait pris des accents expressionnistes pour décrire les lumières de la ville si fallacieuses et déformantes de cette Metropolis.

---

1 R. Ausländer, « Ende 1946. Einwanderung in die USA. Existenzkampf. Umorientierung. Provokation. Die neue Welt der modernen amerikanischen und englischen Literatur war ein frischer erregender Antrieb. » *in op. cit.*, cf. note 1 p. 39, p. 10.



« Derrière tes façades  
ce qui a lieu :  
murs alignés en alvéoles  
chant hermétique  
engrenages électriques  
dans des salles des machines  
Vélocé vacarme des rames  
dans les tunnels du Subway (...)  
le jeu de Metropolis  
s'injecte dans tes veines<sup>1</sup> »

Le bruit assourdissant de ce monde impitoyable n'est que vacuité affective. Il fait un écho prophétique au silence intérieur de la poétesse en mal des siens, et ce sera plus tard le même silence lorsqu'elle errera en cette ville-monde muette d'effroi, polytraumatisée, victime de l'anéantissement, puis de l'exil. Le fracas de la ville,

---

1 R. Ausländer, « Was hinter diesen Fassaden/geschieht :/wabengerader Mauern/hermetisches Lied/elektrische Räderorgane/in Maschinensälen/Eilgetöse der Bahnen/In Subwaykanälen (...)/Injiziert deinen Adern/das metropolische Spiel », « Manhattans Stil », « Le style de Manhattan », *in* G.W., I, p. 29.

la déshumanisation, la solitude accentueront l'errance de l'apatride, potentialisée par l'amnésie volontaire et obligataire de la langue allemande, et induisent aussi un mouvement de repli hors de l'identité juive. La perte de mémoire se doublera d'une perte de confiance. Rose Ausländer, déracinée, se retrouve confrontée à un renversement total de ses valeurs fondatrices. L'arc-en-ciel s'est déchiré, l'Alliance est rompue :

« L'arc-en-ciel, aux couleurs déchiquetées,

a déserté sa haute trajectoire (...)

Au ciel ne luit aucune conscience<sup>1</sup>. »

Comme en ces vers prophétiques, une nuit boréale envahira cet univers désaxé, et la perte de la lumière symbolisera la confusion linguistique d'une Babel condamnée au mutisme. Dans ce néant embrumé et décoloré, la poétesse se heurtera à ses propres silences, qui font rempart entre cette obscurité et le jour perdu. L'injonction première du *fiat lux* sera inversée dans un appel presque démonique à la nuit. La ville, parodie grotesque du Créateur, renvoie celui-ci au néant originel. L'absurdité dantesque de la Shoah produira effectivement cet univers en creux, ce néant d'onyx. La métaphore de cette ville aux mille *limelights* et aux néons que, plus tard, l'homme verra depuis l'espace permet à

---

1 R. Ausländer, « Der Regenbogen, farbzerfetzt,/hat seine hohe Bahn verlassen (...)/Am Himmel leuchtet kein Gewissen. », « Wirbel », « Tourbillon », in *G.W.*, I, p. 31.

Rose Ausländer de décrire le Créateur comme un éteigneur de réverbères.

« Les étroites parois enflammées des Tours de Babel

étirent un rempart autour du ciel blême.

Elles joignent leurs impérieuses mains endurcies

en une ronde victorieuse, autour de l'univers.

En ruines, le jour gît sur un nuage.

La ville a attisé d'autres soleils :

Elle appuie sur un levier automatique

et prononce le mot genèse : Que la nuit soit<sup>1</sup> ! »

Et la nuit, cette fois, semblera complète, la poétesse l'affirme. Plus noire encore que dans le ghetto, car potentialisée par l'inéluctable triple deuil de la mère, de la mère patrie et de la langue mère. Jacques Lajarrige a fort bien démontré, dans l'article « Dire l'enfermement », déjà évoqué, l'épiphanie de la célébration élégiaque

---

1 R. Ausländer, « Der Babeltürme schlanke Feuerwände/ziehn um den bleichen Himmel einen Wall./Sie reichen sich die harten, hohen Hände/zu einem Siegesreigen, um das All./Zertrümmert liegt der Tag auf einem Nebel./Die Stadt hat andre Sonnen angefacht :/Sie drückt auf einen Automatenhebel/und ruft das Schöpferwort : Es werde Nacht ! », « New York bei Nacht », « New York la nuit », in *G.W.*, I, p. 30.

dans laquelle les motifs hölderliniens de la Cène, ajoutés à la thématique rilkeénne de l'ange, permettaient à la poétesse de dépasser la désespérance. On remarque :

« (...) Le choix d'une tonalité élégiaque dans la lignée de Pain et Vin, un même lien consubstantiel entre la plainte et une possible forme de renouveau par l'entremise du langage poétique (...) De la sorte s'opère sous nos yeux un double retournement théologique et poétologique<sup>1</sup>. »

Comment retrouver l'âme et la langue perdues ? Comment partager à nouveau ce pain et ce vin qui symbolisent non seulement la consubstantiation chrétienne, mais aussi et surtout le rituel mille fois réitéré des Kiddouch, de ces partages de libations et de pain ouvrant la célébration du Shabbat et des autres fêtes ? C'est dans le mot, dans le pouvoir rédempteur d'une écriture nouvelle, lavée dans l'eau lustrale de la simplicité, que la poétesse va retrouver à fois l'accès au monde, à la langue allemande, à la création et à ses racines. C'est dans cette *alma mater* que Rose Ausländer va renaître à la vie :

« Ma patrie est morte

ils l'ont enterrée

dans le feu

---

1 J. Lajarrige, *op.cit.*, cf. note 2 p. 94, p. 332-333.

Je vis

dans ma matrice

le mot<sup>1</sup> »

Rose Ausländer a donc retrouvé le giron maternel et celui de cette langue-mère sans laquelle elle était comme orpheline. Ce terme de *Mutterland* sera ici traduit par le terme rare de matrice qui renvoie justement à ce que Michelet nommait l'amour des amours, celle qui « nous contient en soi », en immanence absolue :

« La patrie (la matrice, comme disaient si bien les Doriens) est l'amour des amours. Elle nous apparaît dans nos songes comme une jeune mère adorée, ou comme une puissante nourrice qui nous allaite par millions... Faible image! Non seulement elle nous allaite, mais nous contient en soi : *in ea movemur et sumus*<sup>2</sup>. »

Car c'est bien dans l'allégeance à cette matrice empreinte de mémoire émotionnelle et de tendresse pour les mondes défunts que Rose Ausländer va puiser forces et désirs de résilience, et d'un pays perdu créer cette Parole, ce verbe retrouvé. Le mot va désormais devenir son univers, père, mère, enfant et vie à la fois.

---

1 R. Ausländer, « Mein Vaterland ist tot/sie haben es begraben/im Feuer/ Ich lebe/In meinem Mutterland/Wort », « Mutterland », « Matrice », in *Gedichte*, *op.cit.*, cf. note 1 p. 55, p. 269.

2 J. Michelet, « Le Peuple », Genève, Éditions Fallot, 1846, p. 214.

Elle va plonger à nouveau dans l'écriture, dans une langue retrouvée et délivrée, allégée des carcans réducteurs de son lyrisme de jeunesse. Libérée de ce poids stylistique, du joug de la rime et des attaches typographiques de la ponctuation, elle ira à l'intime, au cœur même du mot, érigeant la simplicité en axiome de justesse, déliée des tensions stériles et du ton élégiaque, se faisant transparente. Elle disparaît derrière ce mot primat et substrat. Ne demeure que cette langue cristalline, éthérée et pourtant si pleine de sens :

« Si ton poème

n'est pas du cristal

tu n'es pas

digne de lui<sup>1</sup> »

Plus que jamais, la parole devient l'alpha et l'oméga, la raison de vivre de cette poétesse qui retrouve, dans l'écriture, la force de s'exprimer dans la langue de l'enfance, dans la langue de la mère. Elle cristallise les doutes et les culpabilités dans une catharsis linguistique qui permettra aussi à la source hébraïque, Majim, de sourdre à nouveau et de sceller le pacte de l'identité retrouvée.

---

1 R. Ausländer, « Ist dein Gedicht/nicht Kristall/bist du seiner/nicht würdig », « Kristall », « Cristal », in *Gedichte, op.cit.*, cf. note 1 p. 55, p. 267.

« Ressuscitée

dans le Tout

je suis

une créature

faite de mots<sup>1</sup> »

Ainsi, le lien dialogique vers l'univers et l'identité juive est renoué grâce au verbe, vecteur de sens et de résilience. La langue-source de l'écriture renouvelée permet à Rose de se positionner à nouveau autour de l'identité pivotale de son judaïsme, de sa foi. Les motifs et les thématiques de la Torah et du Talmud vont parsemer ce langage épuré, dont la sensibilité s'aiguise au rythme de la progression vers l'infime. La langue de Rose Ausländer, si métaphorique dans les recueils de jeunesse, s'allège du poids des mots inutiles, n'en gardant que l'ultime quintessence. Son langage rejoint le méridien celanien.

Car celle qui s'évertuait à « faire du Rilke » a rencontré Celan et la poésie américaine contemporaine ; L'un n'efface pas l'autre, bien au contraire. Mais au bouleversement de l'ordre ancien par les hordes barbares de la soldatesque nazie correspond une défragmentation progressive du langage. Les longues phrases ont fait

---

1 R. Ausländer, « Auferstanden/im All/bin ich/ein Geschöpf/aus Worten », « Im All », « Dans le Grand Tout », in *Gedichte*, op.cit., cf. note 1 p. 29, p. 284.

place à l'ellipse : l'éclatement et l'hétérogénéité de la forme libre accentuent la quête herméneutique de l'absolu. Les mots n'obéissent plus à la poétesse, ils mènent leur vie propre et s'imposent à elle. L'influence de sa rencontre avec Marianne Moore est à présent scellée, et jamais plus Rose Ausländer ne reviendra vers ses en-corbellements stylistiques d'autrefois. La poétesse s'est résignée au « deuil impossible », cherchant à présent non plus à recréer un passé anéanti, mais à honorer ses disparus et son histoire. Elle se dit « fiancée à son mot ». Sa Ketouba, son certificat de mariage juif, ce sera cette poésie gracile et onirique, pétrie de culture hassidique et de grâce, passerelle identitaire entre les mots et la Parole.

« Et Dieu nous offrit

le mot

et nous habitons

le mot

Et le mot est

notre rêve

et le rêve est

notre vie<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Und Gott gab uns/das Wort/und wir wohnen/im



## JE COMPTE LES ÉTOILES DE MES MOTS

« Le printemps  
est  
mon alphabet  
préfér<sup>1</sup> »

### *La poésie en tant que Mila* הַלֵּמָּה

« La Mila est signe d'Alliance entre le père, l'enfant et Dieu. La relation père-fils ne s'inscrit pas dans la seule aire de la potestas paternelle. L'enfant est inséré dans un autre *eth*, dans un espace symbolique bien plus vaste où la fonction paternelle, et plus généralement la fonction parentale, prend son origine et son sens : l'espace de la création divine de l'humain (*haadam*). L'enfant est appelé ben parce qu'il est situé dans le *bein*, dans l'entre-deux parental, d'une part, et d'autre part, dans l'entre-deux de la relation parentale et de Dieu. Structurellement, la Berith ménage l'existence de cet espace médian dans lequel le libre mouvement est possible, où la dynamique d'une vie peut se déployer<sup>2</sup>. »

Voilà comment Raphaël Draï définit cette tradition majeure de la voie hébraïque.

---

Wort/Und das Wort ist/unser Traum/und der 7Traum ist/unser Leben », « Das Wort I », « Le mot I », in *Gedichte, op.cit.*, cf. note 1 p. 55, p. 262.

1 R. Ausländer, « Der Frühling ist/mein liebstes Alphabet », in *op.cit.*, cf. note 2 p. 46, p. 26.

2 R. Draï, *op.cit.*, cf. note 1 p. 123, p. 95.

Rose Ausländer n'eut pour seuls enfants que les mots, tantôt « mots-tocsins » comme ceux de Maïakovski, tantôt mots-lumière dont elle s'abreuve. Ces mots qui lui signifèrent à la fois sa destinée et sa renaissance, sa résilience et sa place au monde.

« C'est là que je

bois la lumière

à grands traits<sup>1</sup> »

À d'autres moments, seule dans la nuit, elle aurait pu dire au contraire ce Kaddish pour un enfant qui ne naîtra pas, pour reprendre le titre du prix Nobel de littérature 2002, Imre Kertész, se demandant :

« Aurais-tu été une petite fille aux yeux sombres?

le nez couvert de pâles taches de rousseur?

ou bien un garçon têtû?

avec des yeux joyeux et durs

comme des cailloux gris-bleu<sup>2</sup>? »

---

1 R. Ausländer, « Da trinke ich/das Licht/in vollen Zügen », *Ibid.*, p. 64.

2 I. Kertész, cité dans la brochure du Théâtre national de Toulouse, saison 2005/2006, p. 33.

Car nous avons déjà évoqué la destinée solitaire et errante de celle qui parcourut le monde avec sa seule « valise de soie », tel un commis voyageur chargé de rêves et d'écrits. Et c'est bien par la poésie qu'elle scellera ce pacte d'allégeance au monde et à l'histoire, par cette écriture plongeant au cœur de la judéité, alliant ascèse stylistique et réminiscences fondatrices. Rose Ausländer écrit, comme Ingeborg Bachmann, comme toutes ces poétesses habitées par le feu de la langue, de façon presque compulsive. Écrire devient fulgurance originelle et nécessité, un sens parmi d'autres, une fonction vitale toute aussi essentielle que la respiration. Bachmann parlait d'une « obligation », d'une « obsession », d'une « malédiction » allant jusqu'à évoquer une « punition<sup>1</sup> », tandis que Rose Ausländer met en avant cet « instinct » poussant à l'écriture.

« Écrire est un instinct<sup>2</sup>. »

Cependant, même lorsqu'elle sera coupée de l'univers des « valides », allongée des années durant dans son lit-bureau du foyer de retraite Nelly Sachs, elle n'écrit pas en se sentant dans une tour d'ivoire d'auteur parnassien. On est bien loin de « l'art pour l'art », puisque Rose Ausländer s'inscrit dans une perspective dialogique, toujours orientée vers autrui, vers le monde.

---

1 I. Bachmann, *Die Wahrheit ist dem Menschen zumutbar*, Essays, Reden, Kleinere Schriften, *La vérité est entendable par l'homme*, Munich, Éditions Piper, 1981, p. 95.

2 R. Ausländer, « Schreiben ist ein Trieb. », in *Gedichte*, op.cit., cf. note 2 p. 127, p. 12.

Elle affirme même, dans le texte précédemment cité, que sa poésie est engagée.

« Dans le sens d'une appartenance sociale, ma poésie est engagée<sup>1</sup>. »

Quelle phrase extraordinaire, qui recèle, à n'en pas douter, le shibboleth enfin révélé de la poétesse, son message vernaculaire et éternel. Engagé, ce lyrisme de jeunesse doux et candide? Engagée, cette poésie aérienne et sensible? Engagée, cette femme libre et sans attaches sociales, qui ne fut d'aucun combat, si l'on excepte le devoir mémoriel par rapport à la Shoah et la lutte qu'elle mena pour faire venir son frère Max et les siens outre-Atlantique? Oui, mille fois oui. Engagée dans cet « espace médian » du lien social et dialogique qui la fonde. Cet espace communautaire du verbe retrouvé, en communion avec le peuple du verbe, va la conforter dans son appartenance au monde des vivants et apaisera, de longues années durant, l'atroce solitude de la grabataire. Rose Ausländer, ou le scribo, ergo sum.

« La harpe

est mon instrument

Je joue

---

1 R. Ausländer, « Im Sinne gesellschaftlicher Zusammengehörigkeit ist meine Lyrik engagiert. », *Ibid.*

la mélodie de la vie<sup>1</sup> »

Et cette « mélodie de la vie » repose sur le subtil alliage entre l'écriture et les racines juives, les motifs et thématiques de la culture hébraïque parsemant, comme il a été démontré, les recueils de la poétesse.

La substance poétique, cette « respiration » ausländerienne, s'« éblouit d'infini », comme l'écrit Giuseppe Ungaretti, (« M'illumino d'immenso »), devant l'inépuisable variation des topoï liés à ces racines juives. La poétesse à l'âme parfois si légère et à la plume d'ange n'oubliera jamais Jérusalem, son autre ville-monde qui l'ancre et l'envole :

« Mon écharpe est

une balançoire<sup>2</sup> »

Comme la montagne vient à Mahomet, c'est, dans ce poème, Jérusalem qui vient à la poétesse. Sa « madeleine », c'est cette écharpe blanche et bleue qu'elle brandit vers le Levant, toute frémissante déjà des effluves d'oranges qui font le lit de son divan occidento-oriental. On est loin de l'Exodus et des affres des reconstructions territoriales. Pour Rose Ausländer, la Terre promise est

---

1 R. Ausländer, « Die Harfe/ist mein Instrument/Ich spiele/das Lebenslied », *op.cit.*, cf. note 2 p. 153, p. 55.

2 R. Ausländer, « Mein Schal ist/eine Schaukel », « Jerusalem », in *Im Ascheregen die Spur deines Namens*. Gedichte und Prosa 1976, *Dans la pluie de cendre la trace de ton nom*. Poèmes et proses 1976, in G.W., II, p. 77.

déjà terre conquise, elle a accompli son Alya, ce pèlerinage demandé aux juifs religieux, allant souvent jusqu'à un retour définitif en Israël, marchant, elle sur la voie du verbe. Se frayant un passage à travers ce « cheminement séculaire/du mot au mot », elle s'inscrit tout naturellement dans l'espace symbolique de la Mila.

Et c'est bien dans le lieu paternel que s'épanouira l'acte référendaire soumettant librement la *potestas* du chef de famille à la toute-puissance divine par le biais de ce rituel accueillant l'enfant au sein de la communauté. Rose Ausländer réécrit inlassablement sa Bucovine natale et fixe les couleurs du judaïsme de son enfance, pétri de culture hassidique et de merveilleux. Le village évoqué ressemble à un imagier de Chagall, empreint de folklore juif et de fantaisie surréaliste. Les « cerisiers bleus » y côtoient des « prairies lunaires », et l'on retrouve les paysages arcadiens d'une Bucovine qui se superpose à une Palestine idyllique. Ainsi se suivent et se répondent deux poèmes, « Israel I » et « Im Chagall Dorf ». (Dans le village à la Chagall)

« Appuyés

sur le bâton du Cantique des Cantiques

nous escaladons

tes épines

Nous trayons les années

de vaches maigres grasses

Nous plantons des cèdres

Nous sommes dans l'espérance

du commencement<sup>1</sup> »

L'espérance, toujours, même dans le déchirement des épines. Les cèdres bleus reflleuriront, enracinés dans le verbe, tutorés par le « bâton du Cantique des Cantiques ». Et ce n'est plus le « lait noir » de l'aube qui sourd de la plaie béante laissée par la Shoah, mais le « lait lumineux » de l'univers réconcilié – pour reprendre la citation de Philippe Jacottet qui semble avoir été écrite pour Rose Ausländer. Car dans ces deux poèmes, ce n'est plus le sang qui coule et qui envahit l'univers, mais le lait du renouveau qui est recueilli aux mamelles du monde et du rêve par une paysanne arcadienne :

« La paysanne

trait la chèvre

dans l'étable aux rêves<sup>2</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Gestützt/auf den Stab des Hohelieds/besteigen wir/ deine Stacheln/Wir melken die/magern die fetten Jahre/Wir pflanzen Zedern/Wir hoffen auf/Anfang », « Israel I », *in G. W.*, II, p. 338.

2 R. Ausländer, « Die Bäuerin/melkt die Ziege/im Traumstall », « Im Chagall-Dorf », « Dans le village à la Chagall », *in G. W.*, II, p. 339.

La mémoire, libérée, retrouve les accents de l'enfance, et, ce faisant, les images et les rituels si longtemps refoulés par le « deuil impossible ». Les mots, bien sûr, ne peuvent effacer les maux, mais l'écriture se fait lieu de parole et de vie.

« Après le carnaval vint le carême

au pain moisi aux herbes amères

J'avais faim de chair de figues

j'avais soif de clémentines

Je suivis une caravane à travers

le désert pour une chasse aux dattes (...)

Au matin fleurit à l'horizon le pourpre

du mirage qui ne se rapprochait pas

Une seule fois une oasis nous hébergea

l'eau sentait le feu le pavot et la lune

les figues et les dattes étaient desséchées<sup>1</sup> »

---

1 R. Ausländer, « Nach dem Karneval kamen die Magertage/mit Schimmelbrot und Bitterkraut/Mich hungerte/nach Feigenfleisch/mich durstete nach Apfelsinen/Mit einer Karawane ging ich/durch die Wüste auf Datteljagd (...)/Am Morgen blühte am Horizont/Die Fata



La poétesse décrit, d'une plume précise et toujours métaphorique, les affres de ce carême imposé et sans fin. La richesse stylistique des anaphores (« Mich... ») et des allitérations (« Feigen (...), Fata (...), Feuer... »), les oxymores audacieux, lorsque l'eau a un parfum de feu, et les néologismes plongent le lecteur au cœur même d'un Sinaï hostile. C'est par la puissance de la langue que la poétesse retrouve ce souffle créateur et résilient. Et le désert, bientôt, refleurira :

« Bonheur d'oasis

manne et eau mosaïque

des miracles simples

mangés bus<sup>1</sup> »

Car il s'agit bel et bien d'un « miracle ». Rose Ausländer a retrouvé cette langue, cette liberté du dire, cette manne de mots simples au parfum ancestral. Les eaux mêlées du Jourdain et du Pruth confluent dans le Rhin, à Düsseldorf, en cette cité rhénane où la poétesse passera les dernières années de son existence en aperce-

---

Morgana die nicht näherkam/Nur einmal nahm uns eine Oase auf/das Wasser roch nach Feuer Mohn und Mond/Feigen und Datteln waren verdorrt », « Nach dem Karneval », « Après le carnaval », in *G.W.*, II, p. 331.

1 R. Ausländer, « Oasenglück/Manna und Moseswasser/einfache Wunder/gegessen getrunken », « Ich stehe ein », « Je m'engage », in *G.W.*, IV, p. 101.

vant les rives du fleuve qui serpente juste derrière l'immense parc entourant le Foyer Nelly Sachs. La croisée des fleuves fait d'elle une bienveillante Lorelei à la plurivocité positive. La langue allemande et son héritage de merveilleux vont s'allier, par la grâce des miracles, aux récits des pères, et peut-être sera-t-il possible que cette Allemagne, parfois, redevienne un peu, un tout petit peu celle des contes de Grimm, et donc aussi celle de Schiller et de Bach, de Beethoven et de Goethe... Rose aurait pu incarner de nombreuses héroïnes de ces contes, d'Ondine qui aimait tant son fleuve de la Bucovine à la Belle au Bois Dormant sommeillant longtemps sans plus quitter son lit...

« Le Jourdain à l'époque se jetait dans le Pruth-

mélodies magiques dans l'eau

Le père les chantait elle apprenait et chantait

l'héritage des aïeux grandissait entrelacée

aux forêts et aux ondes<sup>1</sup> »

La petite Rose s'éveille au monde dans un univers béni des dieux, puisque son père lui transmet le flambeau des « magies ». Cette indéniable influence hassi-

---

1 R. Ausländer, « Der Jordan mündete damals *in* den Pruth-/magische Melodien im Wasser/Der Vater sang sie lernte und sang das/Erbe der Ahnen verwuchs mit/Wald und Gewässern », « Der Vater », « Le père », *in* G.W., II, p. 318.

dique explique sans doute la force de caractère propre à la poétesse, sa gaieté si salvatrice. C'est aussi une dimension particulière qui s'exprime dans cette culture judaïque, axée en partie sur la dévotion par la danse et le chant. Le mot poétique va à nouveau révéler l'Alliance, peinture musicale d'une gestuelle laudative si bien illustrée par les ondoyants personnages de Chagall. Par cette grâce presque sensuelle et cette louange du corps au Créateur, la poétesse, souvent en souffrance physique, dépassera la dichotomie du monde et de ses maux. Le Livre, la lumière, le chant et la danse forment un quatuor aux accents symphoniques :

« Dans la Torah aux deux rouleaux ouverts

reposent lumière et chant

Il dansait le Hassid de Sadagora

avec les autres Hassidim<sup>1</sup> »

Nous avons comparé la poésie de Rose Ausländer à une « circoncision de l'âme ». Et c'est bien d'une alliance poétologique qu'il s'agit, l'héritière d'une histoire s'inspirant de cette tradition pour rejoindre l'humain, pour emplir cet espace médian de chant et de beauté. Son écriture se fait consubstantiation de lumière.

---

1 R. Ausländer, « In der doppelgerollten Thora/liegen Licht und Lied (...)/Tanzte der Sadagorer Chassid/mit den andern Chassidim », « Sadagora Chassid », « Le Hassidim de Sadagora », in *G. W.*, II, p. 319.

« De mon bleu

je peins des étoiles

Je dis tu

à ce que j'aime

D'une même matière

Tout

est transformé

en lumière en obscurité

Esprit

Corps silencieux<sup>1</sup> »

Le corps paulinien était le « temple de l'âme ». C'est cette même osmose qui est ici perceptible, en un jeu oxymorique subtil. Il semble que l'univers ne se contorsionne plus dans les noirs tourments de la Shoah, mais ait recouvré au contraire une sorte de sérénité originelle, tel un nirvana dans laquelle esprit et matière fusionnent en apaisement. Et l'on entend, en lisant ce poème, d'autres voix comme en écho : la terre de Paul Eluard

---

1 R. Ausländer, « Mit meinem Blau/male ich die Sterne/Liebend/duz ich die Dinge/Aus gleichem Stoff/alles/verwandelt/in Licht in Finsternis/Geist/leiser Leib », « Verwandelt », « Transformé », in *G.W.*, IV, p. 36.

était bleue comme une orange ; Rose, elle, badigeonne des étoiles de bleu, et tutoie toute chose aimée tout comme Jacques Prévert tutoyait ceux qu'il aimait... Les pastels ausländeriens effacent définitivement les bleus de l'âme, et c'est cette résilience limpide qui explique aussi sans doute la popularité de la poétesse outre-Rhin.

*Hanoucca ou la flamme préservée*

Pasternak affirmait que quand la place réservée au poète n'est pas vide, elle devient dangereuse. Rose Ausländer aura sa vie durant évité les ors et les fastes de la gloire, toujours en fuite, toujours en proie aux doutes, aux interrogations. Certes, elle reçoit avec gratitude de nombreux prix prestigieux, mais se garde de fréquenter l'intelligentsia littéraire, demeurant toujours quelque peu en retrait des fastes du monde. Elle a une conscience aiguë de ses limites, retravaillant sans cesse les mêmes motifs, se référant humblement à d'autres poètes, admettant ses erreurs, confessant ses tristesses. Elle sait par exemple les soubresauts intimes d'un Celan et les tristesses automnales d'un Trakl, et son empathie l'inscrit, là encore, dans un dialogisme permanent et bienveillant. Elle voue ainsi une grande admiration à son jeune frère de la Bucovine, si précis dans l'évocation du mal, comme elle le dépeint ici :

« Enterré

dans un silence hermétique

son mot stigmaté,  
pressé hors de la capsule du cœur,  
porté  
par des ailes d'un noir étoilé,  
déploie sa lumière aiguisée  
dont l'ombre  
l'éblouit  
atrocement<sup>1</sup> »

La poétesse, si elle émet cette parole apologétique au sujet des noirceurs célanienues, n'en demeure pas moins optimiste. Ses éblouissements personnels ne seront pas aussi oxymoriques que ce « noir étoilé », car elle a su affirmer encore et toujours la primauté absolue de la lumière. Rose fait preuve de modestie, mais ose affirmer avec une certitude confiante le primat du Bien. C'est cette même assurance de la Bonté qui prévaut dans ses derniers messages poétiques, où l'éclatante clarté solaire, si souvent évoquée, rivalise d'obstination avec les feux follets vacillants des étoiles. Si elle n'oublie pas les exac-

---

1 R. Ausländer, « In hermetischer Stille/begraben/sein blutendes Wort/ aus der Herzkapsel/gepresst/von sternschwarzen/Flügeln getragen/ entfaltet stechendes Licht/dessen Schatten ihn/schrecklich/erleuchtete », *Paul Celan, in G.W.*, IV, p. 39.

tions honteuses de la barbarie, elle préfère s'attacher au parfum entêtant des roses.

« Non

je n'oublie pas

les années calcinées

je n'oublie pas

que des bottes

ont piétiné l'arc-en-ciel

qu'ils ont affûté leurs armes

pour nous transformer en

roses de feu papillons de feu ailes de feu

cependant le parfum estival

est au firmament<sup>1</sup> (...) »

Rose Ausländer fait ici écho aux vers de Michaux dans « Agir je viens » :

---

1 R. Ausländer, « Nein/ich vergesse nicht/die eingebrannten Jahre/ich vergesse nicht/dass Stiefel/den Regenbogen zertraten/dass sie sich rüsteten/uns zu verwandeln in/Feuerrosen Feuerfalter Feuerschwingen/dennoch sommerhoch/der Duft (...) » , *in* G.W., IV, p. 261.

« (...)

Plus de tenailles

Plus d'ombres noires

Plus de craintes

Il n'y en a plus trace

Il n'y a plus à en avoir

Où était peine, est ouate

Où était éparpillement, est soudure

Où était infection, est sang nouveau

Où étaient les verrous est l'océan ouvert

L'océan porteur et la plénitude de toi

Intacte, comme un œuf d'ivoire.

J'ai lavé le visage de ton avenir<sup>1</sup> »

L'avenir est lavé, au piétinement des bottes et aux  
ans calcinés ont succédé parfums d'été et papillons, la

---

1 H. Michaux, « Agir, je viens », *Poésie pour pouvoir*, in *Face aux verrous*, Paris, Éditions Gallimard, 1967, p. 35.



poésie plus que jamais démontre sa force de résilience. Car Rose croit aux miracles. Elle qui se dit « jeune de cinq mille ans » a appris à prendre son mal en patience, à « aimer le temps des épines ». Elle sait qu'après les épreuves les canopées reverdiront, et elle fait confiance au mot-bourgeon. Son printemps est un printemps qui a raison, et elle en invoque souvent ces roses, chez elle symbole d'éternité, au-delà des épines en gésine de mots :

« Mon poème voulait te

dédier une rose

il devint une épine

Je voulais

faire fleurir pour toi mes mots

ils devinrent un mot-épine

la rose<sup>1</sup> »

Rose Ausländer joue encore une fois les alchimistes de l'âme. Chez elle, le désert reverdit, l'arc-en-ciel reprend des couleurs, la colombe part, sauvée des déluges, et les épines se confondent avec les roses. Elle sait dé-

---

1 R. Ausländer, « Ich wollte dir/eine Rose dichten/es wurde ein Dorn/ Ein Gedicht/wollt ich dir blühen/wurde ein Dornwort/die Rose », « Dorn », « Épine », in *G.W.*, III, p. 168.

livrer la langue de ses aspérités pour en produire une quintessence apaisée. Et cette opiniâtreté d'une écriture sans cesse retravaillée et explorée correspond bien à l'âme juive, à cette anamnèse de la Parole délivrée et transmise, à cette obstination diasporique et centrifuge. L'écriture lumineuse de la poétesse transcende la nuit et le brouillard.

À la lecture de ses ultimes poèmes, dictés patiemment, chaque vendredi, à Helmut Braun, le passeur, on acquiert la certitude de cette apologie de la lumière. La poétesse alterne une métaphorique très riche, centrée sur la nature, la mer toujours renouvelée, le firmament, et les thématiques de l'isolement, de la maladie. Rose Ausländer n'est plus embourbée dans la fange de la barbarie, elle est devenue, elle-même, un être de lumière. L'Ange d'ailleurs à présent se rapproche et touche son intime, preuve eschatologique du paradis retrouvé :

« Du ciel

vient un ange

et embrasse

mes racines<sup>1</sup> »

Cette abolition de la distance précédemment évoquée entre ces « messagers » et la poétesse vient confir-

---

1 R. Ausländer, « Vom Himmel/kommt ein Engel/und küsst/meine Wurzeln », *op.cit.*, cf. note 2 p. 153, p. 29.

mer l'immanence retrouvée. L'inversion hautement symbolique de l'acte d'allégeance au divin, avec cette étonnante prosternation d'un ange accomplissant le rituel de totale soumission, ancre son écriture dans l'identité juive. Les lumières de Rose Ausländer la guident vers l'ultime célébration :

« Nos étoiles terrestres

pain parole et

embrassement<sup>1</sup> »

Cette thématique stellaire porte la poétesse vers autrui. Le partage du pain poétique précède l'accès à l'infini. Car cette lumière, comme la flamme de la bougie de Hanoucca, ne s'éteint pas. La poésie de Rose Ausländer perdure à travers les nuits, à l'image de cette lampe dont l'huile sainte se régénérât à l'infini, symbole de la ténacité d'un peuple uni autour de ses croyances et de son identité. La petite flamme vacillante a vaincu les lumières hellènes, tout comme cette « langue sauvée » a fait taire les imprécations barbares. La flamme vacillante de la mémoire de Hanoucca s'est transformée en « fête des lumières », la langue allemande a retrouvé droit de cité. Et c'est sur une perspective positive que se conclura cette déambulation au gré du lyrisme de Rose

---

1 R. Ausländer, « Unsere irdischen Sterne/Brot Wort und/Umarmung », « Unsere Sterne », « Nos étoiles », in *G.W.*, IV, p. 58.

Ausländer, gardienne du Temple, qui préserve par son écriture la flamme de l'identité.

« La fuite dans les étoiles, échappatoire mentale du poète grabataire, construit un dernier pont entre le passé et le futur. L'étoile jaune, signe d'asservissement, devient nouvelle liberté et scelle la tendance à l'universalité du destin du peuple juif au service de laquelle la mémoire avait placé ses forces intimes. Ainsi se concrétise le vœu secret d'une régénérescence cosmique à la mesure de l'anéantissement de masse<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> J. Lajarrige, *op.cit.*, cf. note 1 p. 18.

## CONCLUSION

Rose Ausländer partage avec les survivants de la Shoah le courage de l'indicible. Elle aurait pu entonner avec les derniers combattants le chant du ghetto de Varsovie :

« Ce chant est écrit, non avec du plomb, mais avec du sang,

Ce n'est pas le chant des oiseaux sur l'aile

Mais celui d'un peuple sur lequel les murs se sont fracassés,

Qui l'a chanté, l'arme à la main.

Ne dis pas toujours que tu vas sur la route finale.

Des ciels de plomb peuvent cacher un jour bleu.

Mais l'heure à laquelle nous avons aspiré viendra,

Nos pas le confirment : nous sommes là<sup>1</sup>. »

---

1 « Dos lid geshribn iz mit blut un nit mit blay/S'iz nit kayn lidl fun a

*Mir zeinen do* : Ce « nous sommes là » yiddish renferme tout le courage de la survivance. La poétesse de la Bucovine, elle aussi, est bien présente. Comme cela a été évoqué au début de cet essai, elle a aujourd'hui acquis ses titres de noblesse, tant au niveau de la reconnaissance littéraire qu'au sein de l'université et auprès du public. L'infatigable persévérance de son fidèle éditeur, Helmut Braun, a permis à cette œuvre immense d'être largement diffusée auprès d'un lectorat avide de réconciliation. D'ailleurs, il est aussi intéressant de noter que la poétesse a même été « assimilée religieusement » par un certain courant protestant, puisqu'un certain nombre de ses poèmes figurent à présent dans le Psautier de l'Eglise Luthérienne. En effet, la démarche résiliente de Rose Ausländer, ajoutée à de nombreuses thématiques parfois proches d'une métaphysique chrétienne et empreintes de terminologie christique – « épines », « couronne », « croix », « pain et vin » –, est parfois perçue comme une tentative de rapprochement judéo-chrétien. Son *unio mystica* entre judéité et écriture, reposant sur des enracinements inéluctables et sur cette symbiose entre le verbe et la foi, n'exclue nullement le reste du monde mais se fait au contraire passerelle vers l'Humain.

La poésie ausländerienne, c'est bien ce pont entre une histoire millénaire et un langage empreint d'une

---

foyl oyb der fray/Dos hot a folk ts'vishn faln dike went/Dos lid gezungen mit naganes in die hent./Zog nit keynmal az du geyst dem letstn veg/Hotsh himlen blayene farshteln bloye teg/Kunnen vet noch undzer oysgeben te/S'vet a poyk ton undzer trot : Mir zeinen do. » *Chant du ghetto de Varsovie*, cité par E. Fackenheim, in *Penser après Auschwitz*, Paris, Éditions du Cerf, 1986, p. 166.

profonde modernité où le « souffle », le pneuma divin, rejoint cette poétique de la respiration, dans un lyrisme épuré et gracieux. La langue de Rose Ausländer devient terre glaise modelée par la lumière, et la poétesse demiurge pétrit la langue et la nuit jusqu'à enfanter le regain d'un blé neuf, qui fera lever le pain de l'espérance et des réconciliations.

« Pétrir

la nuit contre les étoiles

afin qu'elles se soutiennent

et que nous nous soutenions ensemble

dans la béance noire

pétrir le noir

jusqu'à ce que le soleil

le prenne dans sa main

et l'éclaire

Nous, le soleil nous pétrit

de couleurs

afin que nous le soutenions

des corps en mouvement

dans la lumière de

son prisme septiforme<sup>1</sup> »

L'arc-en-ciel, toujours et encore, pont de lumière entre le Créateur et celle dont la palette d'émotions modèle un monde cohérent, profondément humain. De sa poigne de fée, Rose Ausländer fait jaillir cette musique si particulière. Son exquise douceur ne recule devant aucun obstacle, et elle ira toujours « un mot plus loin<sup>2</sup> ». Oui, longue a été la route vers ce verbe retrouvé, mais Rose Ausländer, même si elle « se cogne à tous les coins », « reste entière<sup>3</sup> ».

« Les chemins

veulent être empruntés

---

1 R. Ausländer, « Die Nacht an die Sterne/kneten/damit sie zusammenhalten/und wir mit ihnen/zusammenhalten/im leeren Schwarz/das Schwarz kneten/bis die Sonne es/in die Hand nimmt/und durchleuchtet/Uns knetet die Sonne/In Farben/Damit wir mit ihr zusammenhalten/Körper die sich bewegen/In ihrem siebengespaltenem/Licht », in *G.W.*, VIII, p. 10.

2 R. Ausländer, « Wege/wollen gegangenwerden/geh "ein Wort weiter"/gradaus schräg/hinauf hinab/finde deinen Schritt/im Sternenwald/Licht kleidet dich/in Schatten/Geh/in den Steinbruch/der Wörter », « Wege », « Les chemins », in *G.W.*, VII, p. 191.

3 R. Ausländer, « Sich an allen Ecken wundstoßen/Und ganz bleiben », « Ganz bleiben », in *Regenwörter, Mots de pluie*, Ditzingen, Éditions Reclam, Helmut Braun (dir.), 1994, p. 53.



va “un mot plus loin”

tout droit de côté

en haut en bas

trouve ton pas

dans la forêt aux étoiles

de la lumière t’habille

dans l’ombre

Plonge

dans le chaos

des mots »

En sa Bucovine natale, Rose est à présent mise à l’honneur en deux lieux. À Czernowitz, outre la plaque apposée au mur de l’une de ses maisons, les visiteurs peuvent admirer une superbe statue que la ville a inaugurée le 11 mai 2018, le jour de l’anniversaire de la petite Rosalie Scherzer, en l’année commémorant les trente ans de la disparition de la poétesse Rose Ausländer. Rose y affiche une belle chevelure ondulée et a presque des allures de sirène, arborant son éternel collier de perles et croisant les bras en une attitude à la fois apaisée et déterminée. Ce bronze, œuvre du sculpteur

Volodymyr Cisaryk, a été financé par le ministère des affaires étrangères allemand, démontrant que l'Ukraine et l'Allemagne applaudissent main dans la main « leur » poétesse.

En Allemagne, dans la belle ville rhénane de Düsseldorf, Rose est aussi encore et toujours à l'honneur, et l'on peut même emprunter son chemin. En effet, outre le monument qui la chante au Nordpark, la poétesse a à présent sa propre rue. Et la plaque Rose Ausländer permettra aux passants de faire double devoir de mémoire, car cette rue débouche sur un endroit de sinistre réputation, devant un ancien abattoir utilisé par le régime nazi pour parquer des juifs, non loin d'une gare de marchandises d'où partirent de nombreux convois vers les Camps. Le panneau de cette Rose Ausländer Straße est accolé à celui de la Elfriede Bial Straße, qui part en angle droit, belle remembrance qui unit deux femmes remarquables; Elfriede Bial, infirmière auprès de la communauté juive de Düsseldorf, a en effet accompagné de nombreux convois d'enfants juifs vers l'Angleterre avant de soigner des personnes âgées au ghetto de Litzmannstadt et de mourir à Auschwitz en 1944. C'est ainsi que la municipalité a tenu à unir, comme l'a souligné le représentant de la communauté juive, Ran Ronen, en septembre 2019, « deux étoiles » qui vont pouvoir « montrer le chemin » comme le faisaient les étoiles de la voie lactée autrefois<sup>1</sup>.

---

1 *Geschichte in Düsseldorf/Zwei Frauennamen in Derendorf, Histoire à Düsseldorf/Deux noms de femmes à Derendorf*, A. Komorek, site du quotidien « Rheinische Post », 21/3/2019, consulté le 18/09/2020 <https://rp-online.de/nrw/staedte/duesseldorf/elfriede-bial-und-rose-auslaen->

Mais nous avons tenté de démontrer que Rose Ausländer symbolise aussi la vie, la lumière et l'amour de l'Autre, et, surtout, la poésie. Et il est temps que les lecteurs français s'approprient, eux aussi, cette manne lyrique. D'une voix ténue, elle commence à sourdre au sein de l'hexagone, comme lorsqu'en mars 2019, la plasticienne et auteure Erika Magdalinski a inscrit de nombreux textes de Rose Ausländer sur divers blockhaus de Port-Vendres<sup>1</sup>. Ce geste fort et symbolique s'inscrit non seulement dans une volonté d'éloge à la femme courageuse et exceptionnelle que fut Rose Ausländer, mais fait aussi écho à notre devoir de mémoire en ce lieu si proche de celui où Walter Benjamin trouva la mort.

Rose Ausländer s'est toujours tournée vers la vie, comme le dit Laurent Cassagnau à qui nous laisserons le mot de la fin :

---

der-in-duesseldorf-derendorf-mit-strassennamen-geehrt\_aid-45965351

1 « Depuis 1996, elle travaille sur un projet nommé Éloges : "L'objectif consiste à mettre en lumière des femmes qui ont eu une œuvre exemplaire et qui sont peu connues. (...) Une poétesse juive allemande née en Bucovine (actuelle Ukraine) qui a survécu à l'extermination de la guerre, qui a été exilée par deux fois. Elle a écrit 2 500 poèmes en allemand, elle disait avoir survécu grâce à l'écriture " C'est donc ces poèmes qu'Erika a reproduits sur cinq blockhaus port-vendrais. (...) Des mots qui mènent à la réflexion : "Il ne faut pas s'arrêter d'informer pour comprendre, il faut stopper la haine, Rose femme juive persécutée, par ses mots, permet d'apaiser les tensions. Ce que j'espère, c'est qu'en lisant ses mots, se dégagera de l'émotion. J'ai déjà eu des témoignages en ce sens, et ça me touche énormément." Les lettres sont maîtrisées, en majuscules, propres, chaque poème est inscrit en français et en allemand. » Site du journal *L'Indépendant*, 07/03/2019, <https://www.lindependant.fr/2019/03/07/des-poemes-de-rose-auslaender-sur-des-blockhaus-allemands-de-port-vendres, 8055476.php>, consulté le 27/11/2020/

« Tournée vers l'avenir, la vie, la survie (conformément au triple principe du “*Schreiben/Leben/Überleben*” qu'elle a toujours réaffirmé, Ausländer a écrit un poème intitulé “Le Chàim”, “à la vie!” où elle célèbre le principe du “juif errant”, c'est-à-dire du “juif éternel”), la poétesse maintient, par-delà les phrases de doute et de Sprachskepsis qui accompagnent son œuvre, le principe d'une écriture qui répond (...) autant à l'appel de la mémoire qu'à la nécessité d'un oubli, garant d'avenir<sup>1</sup> (...) »

À présent, cette poésie si vivante gagnerait réellement à franchir le Rhin pour gagner le cœur des lecteurs français. Sa voix résiliente est grandement nécessaire en notre époque plus obscurcie que jamais par la résurgence de l'antisémitisme et par la montée des populismes en Europe. Comme les flots de réfugiés accueillis depuis plusieurs années par l'Allemagne, Rose Ausländer a connu l'errance, la guerre, la peur et le rejet. Avant de renaître en écriture. La poésie ne sauvera peut-être pas le monde, mais elle joue, plus que jamais, un rôle essentiel.

Que la voix de Rose donc chante donc, à présent, aussi en français. Et que vive la poésie! Le Chàim!

---

1 L. Cassagnau, *in op.cit.*, cf. note 1 p.32, p. 115.

## POSTFACE

La guerre en Ukraine a ravivé toutes les plaies de la communauté juive ukrainienne. À Czernowitz comme dans les autres villes, toute une population s'est rassemblée pour faire front devant l'impensable, accueillant les réfugiés, protégeant les rouleaux de la Torah, faisant corps avec tous les Ukrainiens. Les vitraux de la synagogue de Kharkiv ont entre autres volé en éclats, symbolisant cet épouvantable retour des noirceurs de l'Histoire.

Les spécialistes de la poésie de Rose Ausländer, comme me le confiait récemment Edmond Verroul, traducteur de certains de ses recueils et qui prépare une immense biographie de la poétesse, sont sans voix. Figés devant ce cauchemar que Rose Ausländer a thématiqué si souvent, effondrés en assistant, tétanisés, aux destructions qui anéantissent le cœur même de notre Europe reconstruite et qui était enfin en paix.

Je pense, en rédigeant ces lignes, aux milliers de petites Rose blotties dans des ruines ou fuyant le chaos, tremblantes comme la poétesse le fût en son temps. Je pense aux poètes, aux poètes ukrainiens et aux poètes russes, à leurs traducteurs, à tous les bâtisseurs de lu-

mière, de paix, de fraternité, soudain mêlés au chaos de la guerre.

« (...) puis plus personne ne frappera à la fenêtre du balcon au coeur de la nuit

et puis il y a le risque général de cesser d'exister pendant un certain temps »

écrivait prophétiquement la jeune poétesse ukrainienne Ella Yevtushenko... <sup>1</sup>

Je pense aux mères de tous ces hommes en armes, et à leurs grands-mères qui ont vécu l'indicible dans les ruines de Stalingrad, de Kiev, de Czernowitz, à ces milliers de femmes impuissantes devant l'enfer de la volonté de puissance des hommes.

Essayer de croire à une paix possible et au retour d'un printemps, continuer à vivre, c'est bien le message de Rose Ausländer : c'est ainsi que la poétesse décrit, dans « Die Verschollenen », « Les disparus », un des poèmes du cycle thématissant le ghetto, le lilas qui vient la hanter en rêve. Elle le récuse, mais ne peut l'empêcher de fleurir.

« Pourquoi un rêve me poursuit-il encore ?

Je sens le parfum du lilas à travers mon rêve<sup>2</sup>. »

---

1 <https://www.recoursapoeme.fr/6-poetes-ukrainiens/>

2 R. Ausländer, « Warum verfolgt mich noch ein Traum?/Ich rieche Flieder durch den Schlaf. »

En ces temps où le feu nucléaire menace toute vie, croire aux lendemains meilleurs demeure la seule option. Lire la poésie, lire Rose Ausländer et ses mots de résilience, lire la Beauté et la Bonté devient un devoir.





## GLOSSAIRE

Il est à noter qu'il s'agit ici d'un glossaire de « vulgarisation », uniquement à usage de lecteurs non spécialistes.

**Ashkénazes** : juifs originaires d'Europe centrale et de l'est, désignés sous ce nom en fonction de leur origine géographique et de leurs coutumes religieuses. Ils tiennent leur nom du prénom d'un arrière-petit-fils de Noé, Ashkenaz. Leur langue est le yiddish. Les Ashkénazes constituent aujourd'hui la catégorie la plus nombreuse du monde juif.

**Cacherout** : ou *kashrout* (en hébreu : מילכאמהו חבטמה תורשכ, *kashrout hamitba'h véhamaakhalim*, signifiant littéralement « convenance de la cuisine et des aliments ») est le code alimentaire prescrit afin de respecter la tradition. Ce rituel quotidien a été annexé de la Loi, de la pensée et de la culture juives, désignant l'ensemble des règles alimentaires dont la source se trouve dans la Torah. Les fondements de la Cacherout sont le choix des animaux et le mode d'abattage, l'interdiction de consommer le sang, le nerf sciatique et certaines graisses, l'interdiction de mélanger et de consommer le lait et la viande, et d'en tirer profit et enfin la préparation des ustensiles. Ainsi, manger « casher » ne signifie pas sim-

plement acheter des aliments préparés selon cette tradition, mais respecter aussi différents codes culinaires.

**Diaspora** : si le mot hébreu *galout* (« exil ») se rattache à la nostalgie des origines, à la théologie du retour et aux thèses sionistes, le terme grec diaspora renvoie plus objectivement au phénomène historique de la dispersion des populations juives à travers le monde. Car les juifs ont dû, à de nombreuses reprises, s'exiler et quitter les lieux où ils étaient installés. Avant l'ère chrétienne, le peuple juif avait déjà connu la déportation de 587, entraînée par la destruction du premier Temple de Jérusalem par les Babyloniens. Il y eut un second exil en 70 après Jésus-Christ après la destruction du second Temple. Ces deux diasporas ancrèrent dans les mentalités populaires l'idée messianique du grand retour, ainsi que le sentiment que l'exil serait l'épreuve par laquelle il faut passer pour toucher un jour à la Terre promise. Aujourd'hui encore de nombreux juifs font chaque année, depuis divers endroits du monde, leur Alya, en effectuant leur retour définitif en Israël.

S'ensuivront de multiples exils et autres dispersions, au rythme de l'histoire. Durant le Moyen Âge, les Juifs se répartirent en deux grands groupes distincts, les Ashkénazes du nord et de l'est de l'Europe et les Séfarades de la péninsule Ibérique et du bassin méditerranéen. Ces deux populations partagent une série d'histoires parallèles de persécutions, d'expulsions et de d'exils.

**Doïket** : expression employée en yiddish pour signifier un désir d'assimilation et d'intégration, en opposition justement au mythe du retour en « terre promise ».

**Eyde** : « communauté », « assemblée en yiddish », pour l'hébreu « *éyda* » : assemblée.

**Eydes** : témoignage en yiddish, pour l'hébreu « *édouth* ».

**Gentils** : du latin Gentiles – les « nations » –, traduction habituelle de l'hébreu Goyim, ce terme fut utilisé pour désigner les non-Juifs.

**Hanoucca** : de l'hébreu *הכנוחה*, Hag HaHanoukka, ou Fête de l'Édification, est une fête juive d'institution rabbinique qui commémore la ré-inauguration de l'autel des offrandes dans le Second Temple de Jérusalem, lors de son retour au culte judaïque, après son interdiction par Antioche IV des Séleucides, les Gréco-Syriens qui avaient gouverné la Terre Sainte. Célébrée en décembre, cette fête rappelle donc la victoire, en 164 avant Jésus-Christ, des chefs de la résistance juive, les Maccabées, contre le roi Antioche, en évoquant le miracle dit de la « fiole d'huile ». En effet, le roi avait profané le Temple en y plaçant de statues de dieux grecs, et il fallait donc procéder à une purification avant l'inauguration. Or il ne restait de l'huile sainte que pour une journée, et cette huile faisait défaut dans tout le pays; cependant la lampe brûla mystérieusement durant huit jours...C'est ce miracle des « lumières », symbolisant de la liberté, qui est commémoré lors de Hanoucca; on allume une nouvelle bougie chaque jour et les enfants reçoivent une toupie sur laquelle il est écrit « Il y a eu un grand miracle là-bas. » Au cœur de la fête se trouve l'allumage de la *ménorah* de Hanoucca, qui contient neuf flammes, dont l'une est le *shamash* (le « préposé ») utilisé pour allumer les huit autres lumières. À la huitième nuit de Hanoucca, les huit flammes sont allumées. Ces lampes, qui étaient autrefois des lampes à huile, sont de nos jours remplacées par des bougies. Quant au chandelier de Hanoucca, il était placé sur le seuil des portes des maisons, pour demeurer bien visible durant huit jours, ou plus tard, surtout en Europe centrale, derrière une fenêtre.

Tout comme les Chrétiens avec la fête de Noël, les Juifs ont donc, dans la période du solstice d'hiver, ce grand

moment festif qui réunit toute la famille et durant laquelle les enfants sont gâtés. Anne Frank évoque cette fête dans son Journal :

« Chère Kitty, À un jour près, notre Chanuka et la Saint-Nicolas sont tombées à la même date cette année. Pour la fête de Chanuka, nous n'avons pas fait beaucoup d'histoires, quelques gourmandises seulement et surtout les petites bougies. À cause du manque de bougies, on ne les a allumées que dix minutes; mais le chant rituel n'a pas été oublié, c'est le principal. M. Van Daan a fabriqué un lustre de bois, de sorte que la cérémonie s'est déroulée comme il faut. »

**Haskala** : hébreu : הלכשה qui signifie « Éducation » : c'est un mouvement de pensée juif des dix-huitième et dix-neuvième siècles, très influencé par le mouvement des Lumières.

**Hassid, pluriel Hassidim** : « pieux, dévot », de la racine hébraïque signifiant « amour », « dévotion » ou « miséricorde ». Désigne un courant de pensée mystique qui s'est épanoui en Allemagne durant le Moyen Âge, puis au dix-huitième siècle en Pologne et en Europe centrale. Les Hassidim insistèrent sur le rôle des prières, chantées souvent, sur la danse, exprimant le service de Dieu par la joie. Ce courant du judaïsme orthodoxe conjugue deux perspectives avec un refus de la modernité et une communion joyeuse avec Dieu, pratiquée sans réserve par le chant et la danse.

**Kabbale** : souvent dénommée Zohar en référence à son livre principal. Outre des prophéties messianiques, elle peut se définir comme un ensemble de discussions métaphysiques

au sujet de Dieu, de l'humanité et de l'univers, qui prend racine dans les textes ésotériques du judaïsme.

**Kaddish** : d'origine araméenne, prononcée au décès de quelqu'un, ou encore lors d'une cérémonie à la synagogue comme une prière de sanctification. C'est l'une des pièces centrales de la liturgie juive. Cette prière a pour thème la glorification et sanctification du nom de Dieu, et se décline en plusieurs versions dans la liturgie, la plus connue étant celle des « endeuillés », bien que le Kaddish ne comporte aucune allusion langagière aux morts ni à leur résurrection.

**Ketouba** : la *ketouba* (de l'araméen *ketoubba*, qui signifie « document écrit ») est un contrat de mariage juif. Ce contrat fixe les devoirs de chacun des deux époux selon la loi juive et attribue une protection particulière à la mariée. Ce document est lu à voix haute durant la cérémonie devant l'assemblée réunie, puis signé par deux témoins juifs avant d'être confié à la mariée. Elle est nécessaire à la reconnaissance officielle de l'union maritale par les autorités juives et à la judéité de la lignée.

**Kiddouch** : prière inaugurant le Shabbat et d'autres cérémonies, et précédant la bénédiction et le partage sacré du vin. Cette cérémonie de sanctification d'un jour saint au moyen d'une bénédiction est prononcée en tenant et en buvant une coupe de vin *casher*.

**Loubavitchs** : juifs orthodoxes, d'inspiration messianique, très religieux et pratiquants, que l'on retrouve principalement dans certains quartiers des grandes villes israéliennes ou américaines. Le hassidisme H'abad ou de Loubavitch (Habàd étant l'acronyme de Hokhma Bina Da'at, « sagesse, compréhension, savoir ») est l'une des branches principales

du hassidisme contemporain. (Une récente mini-série Netflix, *Unorthodox*, a popularisé une communauté et ses usages en racontant l'histoire d'une jeune femme quittant sa communauté new-yorkaise pour aller vivre à Berlin. On peut y approcher la façon de vivre très spécifique de cette population et y entendre du yiddish.)

**Matseva** : pierre tombale. Il est à noter que la religion juive n'autorise pas la crémation et que les défunts sont enveloppés dans un suaire de lin faisant office de linceul. Certains cimetières juifs se visitent non seulement comme des lieux sacrés, mais aussi comme des lieux d'histoire, comme l'ancien cimetière juif de Prague.

**Midrash** : commentaire de textes sacrés sur certains passages du Pentateuque. Cette méthode d'exégèse directe du texte aborde des sujets variés en privilégiant des interprétations plus créatives que littérales de la Torah.

**Mikve** : bain rituel pratiqué par les femmes pour se purifier après certaines périodes du mois et avant le mariage, et aussi par les hommes très religieux avant certaines cérémonies.

**Mila** : cérémonie de l'Alliance, pratiquée dès la naissance d'un garçon sous le nom de Brith Mila, afin de faire entrer le nouveau-né dans le groupe social et identitaire de sa communauté. Cette circoncision est le rite obligatoire de la religion juive.

**Mitsva, pluriel Mitsvot** : commandement divin, strictement observé par les juifs religieux et/ou orthodoxes. La loi juive est constituée de 613 injonctions. Le Talmud mentionne que le peuple juif reçut ces 613 Mitsvot lors de la révélation au mont Sinaï, et de nombreux codes en donnent les listes

détaillées. Ces commandements incluent des actes aussi variés que d'avoir des enfants, déclarer l'unicité de Dieu, se reposer le septième jour, ne pas manger de porc, couvrir ses bras et sa tête avec les Téfilines, construire un Temple à Jérusalem, nommer un roi, obéir aux sages...

**Talmud** : d'après la tradition, Moïse reçut deux Torah sur le mont Sinaï. Les rabbins organisèrent des commentaires autour de cette Loi. L'ensemble de ces commentaires forme le Talmud, qui est l'un des textes fondamentaux du judaïsme rabbinique et la base de sa Halakha (la dite « Loi »).

**Torah** : en son sens premier, la Torah désigne les cinq premiers livres de la Bible hébraïque : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Si l'étude de la Torah constitue un des exercices spirituels les plus importants de la religion juive, sa récitation et sa lecture jouent un grand rôle dans le culte. La Torah écrite est déposée dans chaque synagogue sous forme de rouleaux. Ces textes sacrés doivent en effet être obligatoirement écrits sur un parchemin et être manuscrits si l'on veut qu'ils servent à la lecture liturgique.

**Sabra** : jeune actionniste sioniste, participant aux créations et aux activités des kibboutz en Israël.

**Séfarades** : la communauté séfarade regroupe des communautés juives historiques habitant la péninsule ibérique et du Maghreb, à la culture méditerranéenne proche de la civilisation arabe, ou des communautés issues de ces régions. Au Moyen Âge, ces juifs séfarades ont participé au foisonnement très créatif et culturel d'Al-Andalus, caractérisé par un contexte multiculturel aux racines musulmanes, chrétiennes et juives dans divers domaines des sciences, de la poésie ou de la philosophie.

**Shabbat** : ou chabbat (en hébreu : **שבת**, « cessation », en yiddish : *shabbes*) est le jour de repos assigné au septième jour de la semaine juive, le samedi, qui commence, dès la tombée de la nuit, le vendredi soir. Il est l'un des éléments fondamentaux de la tradition et est observé par de nombreux juifs.

**Shibboleth** : message sacré et secret.

**Shofar** : corne de bélier servant à rassembler les tribus du désert, qui est sonnée au point culminant de la prière de Kippour.

**Tsimtsoum** : naissance et auto-contraction divine.



## ANNEXE

Florilège de poèmes entiers  
(et leurs traductions par l'auteur de l'essai)

### **Wer bin ich**

Wenn ich verzweifelt bin  
schreib ich Gedichte

Bin ich fröhlich  
schreiben sich die Gedichte  
in mich

Wer bin ich  
wenn ich nicht  
schreibe

### **Qui suis-je**

Lorsque je suis désespérée  
j'écris des poèmes

Quand je suis joyeuse  
les poèmes s'écrivent  
en moi

Qui suis-je  
quand je n'écris  
pas

### **Der Engel in dir**

Der Engel in dir  
freut sich über dein  
Licht  
weint über deine Finster-  
nis.

Aus seinen Flügeln  
rauschen  
Liebesworte  
Gedichte Liebkosungen.  
Er bewacht  
deinen Weg  
Lenk deinen Schritt  
engelwärts.

### **Manchmal spricht ein Baum**

Manchmal spricht ein  
Baum  
durch das Fenster mir  
Mut zu  
Manchmal leuchtet ein  
Buch  
als Stern auf meinem  
Himmel  
manchmal ein Mensch,  
den ich nicht kenne,  
der meine Worte er-  
kennt.

### **L'ange en toi**

L'ange en toi  
se réjouit de ta  
lumière  
pleure sur ta nuit.

De ses ailes bruissent  
  
des mots d'amour  
des poèmes des caresses.  
Il veille  
sur ton chemin  
Pose tes pas  
Sur ceux de l'ange.

### **Parfois c'est un arbre qui m'encourage**

Parfois c'est un arbre qui  
m'encourage à travers la  
fenêtre  
Parfois c'est un livre qui  
brille  
comme une étoile en  
mon ciel  
parfois c'est une per-  
sonne,  
que je ne connais pas,  
et qui reconnaît mes  
mots.

## **Nachtzauber**

Der Mond errötet  
Kühle durchweht die  
Nacht

Am Himmel  
Zauberstrahlen aus  
Kristall

Ein Poem  
besucht den Dichter

Ein stiller Gott  
schenkt Schlaf  
eine verirrte Lerche  
singt im Traum  
auch Fische singen mit  
denn es ist Brauch  
in solcher Nacht  
Unmögliches zu tun

## **Magie nocturne**

La lune rougit  
de la fraîcheur souffle à  
travers la nuit

Au ciel  
des éclats magiques en  
cristal

Un poème  
rend visite au poète

Un Dieu silencieux  
offre du sommeil  
une alouette désorientée  
chante en rêve  
et des poissons chantent  
en même temps  
car il est de coutume  
en une telle nuit  
d'accomplir l'impossible

**Die Musik ist  
zerbrochen**

In kalten Nächten woh-  
nen wir

mit Maulwürfen und  
Igel  
im Bauch der Erde

In heißen Nächten

graben wir uns tiefer  
in den Blutstrom des  
Wassers

Hier sind wir eingeklem-  
mt zwischen Wurzeln

dort zwischen den Zäh-  
nen der Haifische

Im Himmel ist es nicht  
besser

Unstimmigkeiten vers-  
timmen

die Orgel der Luft  
die Musik ist zerbrochen

**La musique est brisée**

Dans de froides nuits  
nous vivons

avec des taupes et des  
hérissons  
dans le ventre de la terre

Dans de brûlantes nuits

nous nous enterrons plus  
profondément  
dans le flux sanglant de  
l'eau

Ici nous sommes coincés  
entre des racines

là entre les dents des  
requins

Au ciel ce n'est pas mieux

des dissonances désac-  
cordent

les orgues de l'air  
la musique est brisée

## Verwundert

Wenn der Tisch nach  
Brot duftet

Erdbeeren der Wein  
Kristall  
denkt an den Raum aus  
Rauch  
Rauch ohne Gestalt

Noch nicht abgestreift  
das Ghattokleid

sitzen wir um den duf-  
tenden Tisch

verwundert

daß wir hier sitzen

Mein Atem

In meinen Tiefträumen  
weint die Erde  
Blut

Sterne lächeln  
in meinen Augen  
Kommen Menschen

## Émerveillés

Quand la table embaume  
le pain

vin cristal au bouquet de  
fraises  
pensez à la pièce aux  
fumées  
fumées sans visages

le pyjama rayé du ghetto  
pas encore ôté

nous sommes assis autour  
de la table parfumée

émervillés

d'être assis ici

Mon souffle

Dans mes rêves profonds  
la terre pleure  
du sang

Des étoiles sourient  
dans mes yeux

Viennent des gens

mit vielfarbnen Fragen  
Geht zu Sokrates  
antworte ich

avec des questions multi-  
colores  
Allez voir Socrate  
leur dis-je

Die Vergangenheit hat  
mich gedichtet  
ich habe  
die Zukunft geerbt  
Mein Atem heißt  
jetzt

Le passé a fait de moi un  
poème  
j'ai hérité  
de l'avenir  
Mon souffle se nomme  
maintenant

## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres de Rose Ausländer en langue allemande

Tous les livres de Rose Ausländer sont disponibles aux Éditions Fischer et/ou sur le site de la Rose Ausländer Gesellschaft.

### Œuvres de Rose Ausländer traduites en français

AUSLÄNDER, Rose. « Je compte les étoiles de mes mots » L'Âge d'homme, 2000.

— « Métamorphoses » (poèmes, traduits de l'allemand). Europe, 1979, vol. 57, n° 597, p. 149.

— « Poèmes », traduction d'Eliane Blüher, Baillé, Éditions Ursa, 1988.

— « Cristal, choix de poèmes », traduction de Michel Lemercier, BF éditions, 2000 .

— « Kreisen, Cercles », traduction Dominique Venard, Æncrages & Co, 2005.

— « Blinder Sommer, été aveugle », traduction Dominique Venard, Æncrages & Co, 2010.

— « Je compte les étoiles de mes mots », traduction Edmond Verroul, Éditions Héros-Limite, 2011.

### Littérature secondaire :

LAJARRIGE, Jacques, « Persistance de la mémoire : le mal d'être dans la poésie de Rose Ausländer », *Germanica*, 1989, n° 5, p. 29-40.

— *Le nouveau Commerce*, n° 64, 1986, traductions de Nicole Bary et Marcelle Fronfreide

LEMERCIER, Michel, « Rose Ausländer », in *Études*, Paris, octobre 1993.

— Europe, 1995, traduction de Colette Rousselle.

- « Notre demeure, c'est le verbe », in *Écriture* 47, Lausanne, printemps 1996.
- « Moi, fille de Moïse », in *Revue alsacienne de littérature*, Strasbourg, juin 1997, *Revue Liberté* n° 235, vol. 40, 1998, traductions de Michel Lemercier.
- COLOMBAT, Rémy, « Les images poétologiques de Rose Ausländer », in *Études germaniques*, 2003, vol. 58, n° 2, p. 339-361.
- LAJARRIGE, Jacques, QUÉVAL, Marie-Hélène (ed.), « Lectures d'une oeuvre », *Gedichte*, Rose Ausländer, Éditions du Temps, 2005.
- *Revue If*, n° 27, 2005, traductions de Sylvie Leblois-Dumet et Catherine Weinzaepflen.
- *Revue Fario*, dossier Poètes de Czernowitz, n° 7, 8 et 9 (par François Mathieu).



## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE .....	9	
AVANT-PROPOS .....	17	
INTRODUCTION .....	23	
CHAPITRE I – « VIVRE DANS LA MAISON DU SOUFFLE » :		
UNE VIE... ..	37	
Le rossignol de la Bucovine.....	37	
« Je demeure apatride » .....	47	
<i>De la Bucovine à Ellis Island</i> .....	47	
<i>La guerre et le ghetto</i> .....	58	
« Je me suis oubliée » .....	66	
La poétesse de Düsseldorf.....	78	
CHAPITRE II – LA RÉCEPTION DE ROSE AUSLÄNDER .....		89
Helmut Braun, le passeur .....	89	
Réception (s) et actualité (s) de Rose Ausländer.....	94	
Écrire après Auschwitz? .....	105	

### CHAPITRE III – « SI JE T'OUBLIE, JÉRUSALEM... » :

JUDÉITÉ ET POÉSIE.....	117
« Quelque part entre ciel et terre, (...), Sion fait signe, et donne sens. » Identité juive et écriture.....	119
« <i>Yerushalaïm : un nom comme un bruissement d'ailes. »</i> מְלִשְׁרָה?.....	119
« <i>Qui s'avance dans l'obscur pour protéger l'écoute ?</i> » .....	126
« Derrière ce dedans se tient le doute Mais la colombe... ».....	137

### CHAPITRE IV – LA POÉSIE DE ROSE AUSLÄNDER :

UNE NOUVELLE ARCHE DE L'ALLIANCE .....	149
Quand la poésie devient Terre Promise.....	152
<i>D'Abraham à Moïse, l'Alliance se fait commandement : la parole de Rose Ausländer, Mitsva poétologique.....</i>	152
<i>Isotopie des silences : Rose Ausländer, ou la langue délivrée .....</i>	165
Je compte les étoiles de mes mots .....	177
<i>La poésie en tant que Mila הַלֵּם.....</i>	177
<i>Hanoucca ou la flamme préservée .....</i>	189
CONCLUSION.....	197
POSTFACE .....	205
GLOSSAIRE.....	209
ANNEXE.....	217
BIBLIOGRAPHIE.....	223
REMERCIEMENTS .....	227

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord je remercie du fond du cœur l'équipe des Éditions du Bord de l'Eau pour leur accueil et leur confiance. Tous mes remerciements vont à Helmut Braun, qui m'a si chaleureusement accueillie et guidée dans mes recherches sur Rose, me fournissant tout le matériel nécessaire et me guidant par ses innombrables écrits. Rien n'aurait été possible sans lui. Nombre d'anecdotes autour de la vie de Rose que je cite dans cet ouvrage proviennent de ses écrits ou récits. J'invite les lecteurs germanophones à plonger non seulement dans les textes de Rose, mais dans les ouvrages si documentés de son éditeur !

Merci aussi aux professeurs qui m'ont fait confiance lors de mes premières recherches sur Rose et, plus tard, lors de mon projet de roman. Merci à Alain Cozic et André Combes, en souvenir de mon DEA, et à Laurent Cassagnau.

Merci enfin à Pierre Léoutre, qui a été l'un de mes premiers guides sur ces thématiques, et à mon ami le biographe Guy Ouazana, pour ses indications sur le judaïsme en général et la Torah en particulier.

Et bien sûr merci à mon fils pour ses relectures et son soutien.

J'ai dédié ces pages à Monique Lise-Cohen, grande voix poétique et philosophique toulousaine dont la bienveillance et les lumières ont éclairé mes chemins.